

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Couronnés par l'Académie française

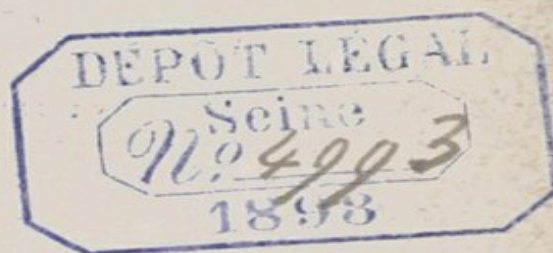
P'TIT-BONHOMME

PAR

JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

ILLUSTRATIONS DE L. BENETT



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

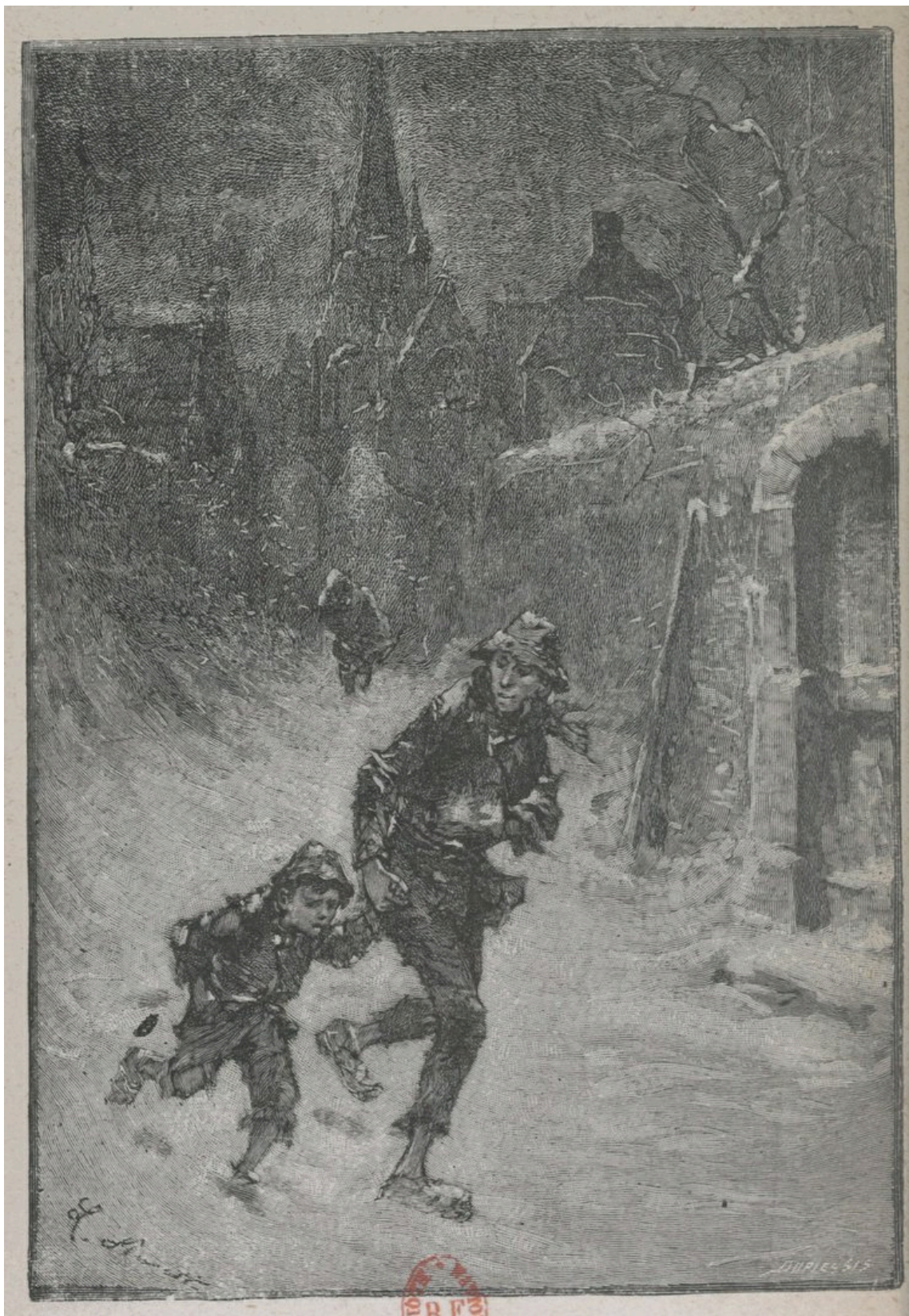
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



P'TIT-BONHOMME.



J. H. Smith

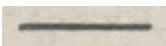
NOV 18 1892

100125

COLLECTION HETZEL

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

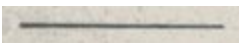
Couronnés par l'Académie française



P'TIT-BONHOMME

PAR

JULES VERNE



PREMIÈRE PARTIE

ILLUSTRATIONS DE L. BENETT



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie} 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS.

	fr. c.		fr. c.
AVENTURES DU CAPITAINE HAT-		LA MAISON A VAPEUR.....	9 »
TERAS. Prix : broché.....	9 »	LA JANGADA.....	9 »
{ CINQ SEMAINES EN BALLON.....	4 50	{ L'ÉCOLE DES ROBINSONS... 4 50	
{ VOYAGE AU CENTRE DE LA		{ LE RAYON-VERT.....	4 50
TERRE.....	4 50	Ces deux ouvrages réunis	
Ces deux ouvrages réunis		en un seul volume.....	9 »
en un seul volume.....	9 »	KÉRABAN-LE-TÊTU.....	9 »
{ DE LA TERRE A LA LUNE.....	4 50	{ L'ÉTOILE DU SUD.....	4 50
{ AUTOUR DE LA LUNE.....	4 50	{ L'ARCHIPEL EN FEU.....	4 50
Ces deux ouvrages réunis		Ces deux ouvrages réunis	
en un seul volume.....	9 »	en un seul volume.	9 »
{ UNE VILLE FLOTTANTE, sui-		MATHIAS SANDORF.....	10 »
vies des FORCEURS DE BLOCUS	4 50	{ UN BILLET DE LOTERIE....	4 50
{ AVENTURES DE 3 RUSSES ET		{ ROBUR LE CONQUÉRANT....	4 50
DE 3 ANGLAIS.....	4 50	Ces deux ouvrages réunis	
Ces deux ouvrages réunis		en un seul volume.....	9 »
en un seul volume.....	9 »	NORD CONTRE SUD.....	9 »
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES		DEUX ANS DE VACANCES.....	9 »
MERS.....	9 »	{ LE CHEMIN DE FRANCE.....	4 50
LE PAYS DES FOURRURES....	9 »	{ SANS DESSUS DESSOUS.....	4 50
{ LE TOUR DU MONDE EN 80		Ces deux ouvrages réunis	
JOURS.....	4 50	en un seul volume.....	9 »
{ LE DOCTEUR OX.....	4 50	FAMILLE-SANS-NOM.	9 »
Ces deux ouvrages réunis		CÉSAR CASCABEL.....	9 »
en un seul volume.....	9 »	MISTRESS BRANICAN	9 »
LES ENFANTS DU CAPITAINE		{ LE CHATEAU DES CARPATHES	4 50
GRANT.....	10 »	{ CLAUDIUS BOMBARNAC....	4 50
L'ÎLE MYSTÉRIEUSE.....	10 »	Ces deux ouvrages réunis	
{ LE CHANCELLOR.....	4 50	en un seul volume.....	9 »
{ LES INDES-NOIRES.....	4 50	GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA	
Ces deux ouvrages réunis		FRANCE, par Jules VERNE et	
en un seul volume.....	9 »	Théophile LAVALLÉE.....	10 »
MICHEL STROGOFF.....	9 »		
HECTOR SERVADAC.....	9 »		
UN CAPITAINE DE QUINZE ANS.	9 »		
{ LES 500 MILLIONS DE LA BÉ-			
GUM.....	4 50		
{ LES TRIBULATIONS D'UN CHI-			
NOIS EN CHINE	4 50		
Ces deux ouvrages réunis			
en un volume.....	9 »		

Découverte de la Terre

LES PREMIERS EXPLORATEURS	7 »
LES GRANDS NAVIGATEURS DU	
XVIII ^e SIÈCLE.....	7 »
LES VOYAGEURS DU XIX ^e SIÈCLE	7 »

P'TIT-BONHOMME LES PREMIERS PAS



I

AU FOND DU CONNAUGHT

L'Irlande, dont la surface comprend vingt millions d'acres, soit environ dix millions d'hectares, est gouvernée par un vice-roi ou lord-lieutenant, assisté d'un Conseil privé, en vertu d'une délégation du souverain de la Grande-Bretagne. Elle est divisée en quatre provinces : le Leinster à l'est, le Munster au sud, le Connaught à l'ouest, l'Ulster au nord.

Le Royaume-Uni ne formait autrefois qu'une seule île, disent les historiens. Elles sont deux maintenant, et plus séparées par les désaccords moraux que par les barrières physiques. Les Irlandais, amis des Français, sont ennemis des Anglais, comme au premier jour.

Un beau pays pour les touristes, cette Irlande, mais un triste pays pour ses habitants. Ils ne peuvent la féconder, elle ne peut les nourrir – surtout dans la partie du nord. Ce n'est point cependant une terre bréhaigne, puisque ses enfants se comptent par millions, et si cette mère n'a pas de lait pour ses petits, du moins l'aiment-ils passionnément. Aussi lui ont-ils prodigué les plus doux noms, les plus « sweet », – mot qui revient familièrement sur leurs lèvres. C'est la « Verte Erin », et elle est verdoyante en effet. C'est la « Belle Émeraude », une émeraude sertie de granit et non d'or. C'est « l'île des Bois », mais plus encore l'île des roches. C'est la « Terre de la Chanson », mais sa chanson ne s'échappe que de bouches maladives. C'est la « première fleur de la terre », la « première fleur des mers », mais ces fleurs se fanent vite au souffle des rafales. Pauvre Irlande ! Son nom serait plutôt l'« De de la Misère » nom qu'elle devrait porter depuis nombre de siècles : trois millions d'indigents sur une population de huit millions d'habitants.

En cette Irlande, dont l'altitude moyenne est de soixante-cinq toises, deux hautes régions séparent nettement les plaines, lacs et tourbières entre la baie de Dublin et la baie de Galway. L'île se creuse en cuvette, – une

cuvette où l'eau ne manque pas, puisque l'ensemble des lacs de la Verte Erin comprend environ deux mille trois cents kilomètres carrés.

Westport, petite ville de la province de Connaught, est située au fond de la baie de Clew, semée de trois cent soixante-cinq îles ou ilots comme le Morbihan des côtes de Bretagne. Cette baie est l'une des plus charmantes du littoral, avec ses promontoires, ses caps, ses pointes, disposées comme autant de dents de requin, qui mordent les houles du large.

C'est à Westport que nous allons trouver P'tit-Bonhomme au début de son histoire. On verra où, quand et comment elle finit.

La population de cette bourgade, – cinq mille habitants environ, – est en grande partie catholique. Ce jour-là, un dimanche précisément, 17 juin 1875, la plupart des habitants s'étaient rendus à l'église pour les offices du matin. Le Connaught, terre d'origine des Mac-Mahon, produit ces types celtiques par excellence qui se sont conservés dans les familles primitives, refoulées par la persécution. Mais quel misérable pays, et ne justifie-t-il pas ce que l'on dit communément : « Aller au Connaught, c'est aller en enfer ! »

On est pauvre au sein des bourgades de la haute Irlande, et cependant s'il y a les guenilles de la semaine, il y a aussi les guenilles des jours fériés, haillons à volants et à plumes. Les gens mettent ce qu'ils ont de moins troué ; les hommes portent le manteau rapiécé, frangé par le bas ; les femmes, vêtues de jupes étagées les unes sur les autres, qui viennent de l'échoppe du revendeur, se coiffent de ces chapeaux aux fleurs artificielles dont il ne reste plus que la monture en fil de fer.

Tout ce monde est arrivé pieds nus jusqu'au seuil de l'église, afin de ne pas user sa chaussure – des bottines crevées à la semelle, des bottes déchirées à l'empeigne, sans lesquelles nul ne voudrait franchir le porche du temple, par convenance.

En ce moment, il n'y avait personne dans les rues de Westport, si ce n'est un individu – qui poussait une charrette traînée par un grand chien maigre, un épagneul noir et feu, aux pattes déchirées par les cailloux, au poil usé par le licol.

« Marionnettes royales. marionnettes ! » criait à pleins poumons cet homme.

Il est venu de Castlebar, le chef-lieu du comté de Mayo, ce montreur de cabotins. S'étant dirigé vers l'ouest, il a traversé le col de ces hauteurs qui font face à la mer, comme la plupart des montagnes de l'Irlande : au nord, la chaîne du Nephin avec son dôme de deux mille cinq cents pieds, et au sud, le Croagh-Patrick, où le grand saint irlandais, l'introducteur du christianisme au IV^e siècle, passait les quarante jours du carême. Puis il a descendu les dangereux raidillons du plateau de Connemara, les sauvages régions des lacs Mask et Corril qui aboutissent à Clew-Bay. Il n'a pas pris le railway de Midland-Great-Western qui met Westport en communication avec Dublin ; il n'a point chargé son bagage sur les malles, les cars ou les « carts » qui roulent à la surface du pays. Il a voyagé en forain, criant partout son spectacle de marionnettes, relevant de temps en temps d'un violent coup de fouet le grand chien qui n'en peut plus. Un féroce aboiement de douleur répond à ce cinglement lancé d'une main vigoureuse. Parfois on entend une sorte de gémissement prolongé à l'intérieur de la charrette.

Et après que l'homme a dit au robuste animal :

« Marcheras-tu, fils de chienne ? » il semble qu'il s'adresse à un autre, caché dans la caisse de son véhicule, quand il crie :

« Te tairas-tu, fils de chien ? »

Le gémissement cesse alors, et la charrette se remet lentement en marche.

– Cet homme s'appelle Thornpipe. De quel pays est-il ? Peu importe. Il suffit de savoir que c'est un de ces Anglo-Saxons, comme les Iles-Britanniques n'en produisent que trop parmi les basses classes. Ce Thornpipe n'a pas plus de sensibilité qu'une bête fauve, ni de cœur qu'un roc.

Dès que cet homme eut atteint les premières habitations de Westport, il suivit la rue principale, bordée de maisons assez convenables, avec boutiques aux pompeuses enseignes, où l'on ne trouverait que peu d'acquisitions à faire. A cette rue s'amorcent des ruelles sordides, comme autant de ruisseaux fangeux qui se jettent dans une limpide rivière. Sur les galets aigus qui la pavent, la charrette de Thornpipe promenait son bruit de ferraille, sans doute au détriment des marionnettes qu'elle véhiculait pour l'agrément des populations du Connaught.

Le public faisant toujours défaut, Thornpipe continua de dévaler, et il arriva à l'entrée du mail que la rue traverse, entre une double rangée d'ormes. Au delà du mail s'étend un parc dont les allées sablées, soigneusement entretenues, conduisent jusqu'au port ouvert sur la baie de Clew.

Il va sans dire que ville, port, parc, rues, rivière, ponts, églises, maisons, mesures, tout cela appartient à l'un de ces opulents landlords qui possèdent presque tout le sol de l'Irlande, au marquis de Sligo, de pure et antique noblesse, lequel n'est point un mauvais maître à l'égard de ses tenanciers.

Tous les vingt pas, à peu près, Thornpipe arrêta sa charrette, il regardait autour de lui, et d'une voix qui ressemblait à un grincement de mécanique mal graissée, il cria :

« Marionnettes royales. marionnettes ! »

Personne ne sortait des boutiques, personne ne mettait la tête aux fenêtres. Ça et là, quelques haillons apparaissaient entre les ruelles adjacentes, et de ces haillons sortaient des faces hâves et faméliques, aux yeux rougis, profonds comme ces soupiraux à travers lesquels on voit le vide. Puis, il y avait des enfants à peu près nus, et cinq ou six de ces gamins se hasardèrent enfin à rejoindre la charrette de Thornpipe, lorsqu'elle eut fait halte sur la grande allée du mail. Et les voici tous criant :

« Copper... copper ! »

C'est une monnaie de cuivre, une subdivision du penny, ce qu'il y a de plus infime en valeur. Et à qui s'adressaient-ils, ces enfants ? A un homme qui avait plus envie de demander l'aumône que de la faire ! Aussi, de quels gestes menaçants du pied et de la main, de quels roulements d'yeux, il accueillit ces petits qui durent prudemment se tenir hors de la portée de son fouet, – et encore plus des crocs du chien, une vraie bête fauve, enragée par les mauvais traitements.

Et d'ailleurs, Thornpipe est furieux. Il crie dans le désert. On ne s'empresse pas à ses marionnettes royales. Paddy, – c'est l'Irlandais, de même que John Bull est l'Anglais, – Paddy ne montre aucune curiosité. Ce n'est point qu'il ait de l'inimitié pour l'auguste famille de la Reine. Non ! Ce qu'il n'aime pas, ce qu'il hait même de toute une haine amassée pendant des siècles d'oppression, c'est le landlord, qui le considère comme un être

inférieur aux anciens serfs de Russie. Et, s'il a acclamé O'Connell, c'est que ce grand patriote a soutenu les droits de l'Irlande établis par l'acte d'union des trois royaumes en 1806 ; c'est que, plus tard, l'énergie, la ténacité, l'audace politique de cet homme d'État ont obtenu le bill d'émancipation de l'année 1829 ; c'est que, grâce à son attitude irréductible, l'Irlande, cette Pologne de l'Angleterre, l'Irlande catholique surtout, allait entrer dans une période de – quasi-liberté. Nous avons donc lieu de croire que Thornpipe aurait été mieux avisé en montrant O'Connell à ses concitoyens ; mais ce .n'était pas une raison pour dédaigner Sa Gracieuse Majesté en effigie. Il est vrai, Paddy eût préféré – et de beaucoup – le portrait de sa souveraine sous forme de pièces monnayées, pounds, couronnes, demi-couronnes, shillings, et c'est précisément ce portrait, sorti de la frappe britannique, qui manque le plus généralement aux poches de l'Irlandais.

Aucun spectateur sérieux ne se rendant aux invitations réitérées du forain, la charrette reprit sa marche, tirée péniblement par le grand chien efflanqué.

Thornpipe continua cette promenade à travers les allées du mail, sous l'ombrage de ses magnifiques ormes. Il s'y trouvait seul. Les enfants avaient fini par l'abandonner. Il atteignit ainsi le parc, sillonné d'avenues sablées, que le marquis de Sligo livre à la circulation publique, afin de donner accès au port qu'un bon mille sépare de la ville.

« Marionnettes royales. marionnettes ! »

Personne ne répondait. Les oiseaux jetaient des cris aigus en s'envolant d'un arbre à l'autre. Le parc était non moins abandonné que le mail. Aussi, pourquoi venir un dimanche convier .des catholiques à cette exhibition, lorsque c'est l'heure des offices ? Il fallait vraiment que ce Thornpipe ne fût pas du pays. Peut-être, après le dîner de midi, entre la messe et les vêpres, sa tentative serait-elle plus heureuse ? Dans tous les cas, il n'y avait aucun inconvénient à pousser jusqu'au port, et c'est ce qu'il fit en jurant, à défaut de saint Patrick, par tous les diables d'Irlande.

Il est peu fréquenté ; ce port que la rivière baigne au fond de la baie de Clew, bien qu'il soit le plus vaste et le mieux abrité de cette côte. S'il y vient quelques navires, c'est qu'il est nécessaire que la Grande-Bretagne,

c'est-à-dire l'Angleterre et l'Écosse, envoie à cette aride région du Connaught ce qu'elle ne peut tirer de son propre sol. L'Irlande est un enfant qui se nourrit à ces deux mamelles ; mais les nourrices lui font payer cher leur lait.

Plusieurs matelots se promenaient sur le quai en fumant, et, en ce jour de fête, il va de soi que le déchargement des navires avait été suspendu.

On sait combien l'observation du dimanche est sévère chez la race anglo-saxonne. Les protestants y apportent toute l'intransigeance de leur puritanisme, et, en Irlande, les catholiques luttent de rigorisme avec eux dans la pratique du culte. Et pourtant, ils sont deux millions et demi contre cinq cent mille adeptes des divers rites de la religion anglicane.

Du reste, on ne voyait à Westport aucun navire appartenant aux autres pays. Dés bricks-goélettes, des schooners ou des cutters, quelques barques de pêche, de celles qui travaillent à l'ouvert de la baie, se trouvaient à sec, la marée étant basse. Ces navires, venus de la côte occidentale de l'Écosse avec des chargements de céréales, – ce qui manque le plus au Connaught, – repartiraient sur lest, après avoir livré leur cargaison. Pour rencontrer les bâtiments de grande navigation, il faut aller à Dublin, à Londonderry, à Belfast, à Cork, où font escale les paquebots transatlantiques des lignes de Liverpool et de Londres.

Évidemment, ce ne serait pas au fond du gousset de ces marins inoccupés que Thornpipe pourrait puiser quelques shillings, et son cri devait rester sans écho même sur les quais du port.

Il laissa donc s'arrêter sa charrette. Le chien affamé, rompu de fatigue, s'étendit sur le sable. Thornpipe tira de son bissac un morceau de pain, quelques pommes de terre et un hareng salé ; puis, il se mit à manger, en homme qui en est à son premier repas après une longue étape.

L'épagneul le regardait, faisant claquer ses mâchoires d'où pendait une langue brûlante. Mais, paraît-il, ce n'était pas l'heure de sa réfection, car il finit par allonger sa tête entre ses pattes, en fermant les yeux,

Un léger mouvement, qui se produisit dans la caisse de la charrette, tira Thornpipe de son apathie. Il se leva, observa si personne ne l'apercevait. Et alors, soulevant le tapis qui recouvrait la boîte aux marionnettes, il y introduisit un morceau de pain, en disant d'un ton farouche :

« Si tu ne te tais pas !... »

Un bruit de mastication gloutonne lui répondit, comme si un animal, mourant de faim, eût été blotti à l'intérieur de cette caisse, et il revint à son déjeuner.

Thornpipe eut bientôt achevé le hareng et les pommes de terre, cuites dans la même eau afin de leur donner plus de goût. Il porta alors à ses lèvres une gourde grossière, pleine de ce petit lait aigre, qui est une boisson assez commune dans le pays.

Sur ces entrefaites, la cloche de l'église de Westport retentit à toute volée, sonnant la fin de l'office.

Il était onze heures et demie.

Thornpipe releva le chien d'un coup de fouet, et ramena vivement sa charrette vers le mail, avec l'espoir d'accaparer quelques spectateurs à leur sortie de la messe. Pendant la bonne demi-heure qui précédait le diner, peut-être l'occasion s'offrirait-elle de faire une recette. Thornpipe recommencerait après vêpres, et ne se remettrait en route que le lendemain, afin d'exhiber ses marionnettes en quelque autre bourgade du comté.

En somme, l'idée n'était pas mauvaise. A défaut de shillings, il saurait se contenter de coppers, et du moins ses marionnettes ne travailleraient pas pour ce fameux roi de Prusse, dont l'avarice fut telle que personne ne vit jamais la couleur de son argent.

Le cri retentit de nouveau :

« Marionnettes royales... marionnettes ! »

En deux ou trois minutes, une vingtaine de personnes se rassemblèrent autour de Thornpipe. Dire que ce fût l'élite de la population westportienne, ce serait dépasser la mesure. Il y avait là des enfants en majorité, une dizaine de femmes, quelques hommes, la plupart tenant leurs chaussures à la main, non seulement par désir de ne point les user, mais aussi parce qu'ils étaient plus à l'aise, ayant l'habitude de marcher pieds nus.

Cependant, faisons une exception pour certains notables de Westport, appartenant à ce public bête des dimanches. Tel le boulanger, qui s'est arrêté avec sa femme et ses deux enfants. Il est vrai, son « tweed » date déjà de quelques années, et l'on sait que les années comptent double et même triple sous le climat pluvieux de l'Irlande ; mais le digne patron est

présentable, en somme. Ne se doit-il pas à sa boutique pompeusement désignée par cette enseigne : « *Boulangerie publique centrale* » ! Et, en effet, elle centralise si bien les produits de sa fabrication qu'il n'y en a pas d'autre à Westport. Là se voit également le droguiste, lequel réclame volontiers le titre de pharmacien, bien que son office soit dépourvu des drogues les plus usuelles, et pourtant, sur la devanture se détachent ces mots : *Medical Hall*, tracés en lettres superbes, qui devraient vous guérir rien qu'en les regardant.

Il faut noter encore qu'un prêtre a fait halte devant la charrette de Thornpipe. Cet ecclésiastique porte un costume très propre : col en soie, long gilet dont les boutons sont rapprochés comme ceux d'une soutane, vaste lévite en étoffe noire. C'est le chef de la paroisse, où il exerce de multiples fonctions. Il ne se contente pas, en effet, de baptiser, de confesser, de marier, d'« extrémiser » ses fidèles, il les conseille dans leurs affaires, il les soigne dans leurs maladies, il agit avec une complète indépendance, car il ne relève de l'État ni par son traitement ni par ses attributions. Les dîmes en nature ou les honoraires des cérémonies religieuses, – ce qu'on appelle le casuel en d'autres pays, – lui assurent une vie honorable et facile. Il est l'administrateur naturel des écoles et des maisons de charité, – ce qui ne l'empêche pas de présider les concours de sports nautiques ou hippiques, lorsque régates ou steeple-chases mettent la paroisse en fête. Il est intimement mêlé à l'existence familiale de ses ouailles, il est respecté, car il est respectable, même lorsqu'il ne dédaigne pas d'accepter quelque broc de bière sur le comptoir d'un débit. La pureté de ses mœurs n'a jamais subi la moindre atteinte. Et, d'ailleurs, comment son influence ne serait-elle pas dominante en ces contrées si pénétrées de catholicisme, où, ainsi que le dit M^{lle} Anne de Bovet dans son remarquable voyage intitulé *Trois Mois en Irlande*, « la menace d'être exclu de la Sainte-Table ferait passer le paysan par le trou d'une aiguille ».

Il y avait donc un public autour de la charrette, un public un peu plus productif – si l'on veut nous permettre ce mot – que n'aurait pu l'espérer Thornpipe. Vraisemblablement son exhibition avait quelques chances de succès, Westport n'ayant en aucun temps été honoré d'un spectacle de ce genre.

Aussi le montreur de cabotins fit-il retentir une dernière fois son cri de
« great attraction » :
« Marionnettes royales... marionnettes ! »

II

MARIONNETTES ROYALES

La charrette de Thornpipe est établie d'une façon très rudimentaire : un brancard auquel le farouche épagueul est attelé ; une caisse quadrangulaire, placée sur deux roues – ce qui rendait le tirage plus facile au long des chemins cahoteux du comté ; deux poignées en arrière permettant de la pousser comme les baladeuses des marchands ambulants ; au-dessus de la caisse, un tendelet de toile, disposé sur quatre tiges de fer, et qui l'abrite sinon contre le soleil peu ardent d'ordinaire, du moins contre les pluies interminables de la haute Irlande. Cela ressemble à l'un de ces appareils roulants qui portent des orgues de Barbarie à travers les villes et les campagnes, et dont les stridentes flûtes se mêlent à l'éclat des trompettes ; mais ce n'est point un orgue que Thornpipe promène d'une bourgade à l'autre, ou plutôt, en cette machine plus compliquée, l'orgue est réduit à l'état de simple serinette, ainsi qu'on en pourra juger tout à l'heure.

Le dessus de la caisse est fermé d'un couvercle qui l'emboîte sur un quart de sa hauteur. Ce couvercle une fois relevé et rabattu latéralement, voici ce que les spectateurs aperçoivent, non sans quelque admiration, à la surface de la tablette.

Toutefois, afin d'éviter des redites, nous conseillons d'écouter Thornpipe, débitant son boniment habituel. A n'en pas douter, le forain en eût remontré, avec son intarissable faconde, au célèbre Brioché, le créateur du premier théâtre des marionnettes sur les champs de foire de la France.

« Ladies et gentlemen... »

C'est le début invariablement destiné à provoquer les sympathies des spectateurs, même quand il s'adresse aux plus piteux déguenillés d'un village.

« Ladies et gentlemen, ceci vous représente la grande salle des fêtes dans le château royal d'Osborne, île de Wight. »

En effet, la tablette figure un salon en miniature, contenu entre quatre planchettes posées de champ, et sur lesquelles sont peintes des portes et des fenêtres drapées" ; çà et là des meubles en carton du plus haut goût, épinglés sur un tapis colorié, des tables, des fauteuils, des chaises, placés de manière à ne point gêner la circulation des personnages, princes, princesses, ducs, marquis, comtes, baronnets, qui se pavanent avec leurs nobles épouses au milieu de cette réception officielle.

« Au fond, continue Thornpipe, vous remarquerez le trône de la reine Victoria surmonté de son baldaquin de velours cramoisi à crépines d'or, modèle exact de celui sur lequel Sa Gracieuse Majesté prend place pendant les cérémonies de la cour. »

Le trône en question mesure de trois à quatre pouces en hauteur, et bien que le velours soit en papier pelucheux, et les crépines faites d'une simple virgule couleur jaune, cela ne laisse pas de donner illusion aux braves gens qui n'ont jamais vu ce meuble essentiellement monarchique.

« Sur le trône, reprit Thornpipe, contemplez la Reine, – ressemblance garantie, – revêtue de ses habits de gala, le manteau royal attaché aux épaules, la couronne en tête et le sceptre à la main. »

Nous qui n'avons jamais eu l'honneur d'entrevoir la souveraine du Royaume-Uni, Impératrice des Indes, dans ses salons d'apparat, nous ne saurions dire si la figurine représente Sa Majesté avec une fidélité scrupuleuse. Toutefois, en admettant qu'elle ceigne la couronne pendant ces grandes solennités, il est douteux que sa main brandisse un sceptre qui ressemble au trident de Neptune. Le plus simple, d'ailleurs, est d'en croire Thornpipe sur parole, et c'est ce que fit sagement l'assistance.

« A la droite de la Reine, déclara Thornpipe, j'appelle l'attention des spectateurs sur Leurs Altesses Royales, le prince et la princesse de Galles, tels que vous avez pu les voir, lors de leur dernier voyage en Irlande. »

Il n'y a pas à s'y tromper, voilà le prince de Galles en costume de feld-maréchal de l'armée britannique, et la fille du roi de Danemark, drapée d'une splendide robe de dentelle découpée dans un morceau de ce papier d'argent qui recouvre les boîtes de pralines.

De l'autre côté, c'est le duc d'Edimbourg, c'est le duc de Connaught, c'est le duc de Fife, c'est le prince de Battemberg, ce sont les princesses leurs femmes, enfin la famille royale au complet, arrangée de manière à décrire un demi-cercle devant le trône. Il est certain que ces poupées, – ressemblance garantie toujours, – avec leurs habits de cérémonie, leurs figures enluminées, leurs attitudes prises sur le vif, donnent une idée très exacte de la cour d'Angleterre.

Puis, voici les grands officiers de la couronne, entre autres, le grand amiral sir Georges Hamilton. Thornpipe prend soin de les désigner du bout de sa baguette à l'admiration du public, en ajoutant que chacun d'eux occupe la place due à son rang, suivant l'étiquette cérémoniale.

Là, respectueusement immobile devant le trône, se tient un monsieur de haute taille. d'une distinction très anglo-saxonne, et qui ne peut être qu'un des ministres de la Reine.

C'en est un, en effet, c'est le chef du cabinet de Saint-James, très reconnaissable à son dos qui est légèrement courbé sous le poids des affaires.

Puis, Thornpipe d'ajouter :

« Et près du premier ministre, à droite, le vénérable monsieur Gladstone. »

Et, ma foi, il eût été difficile de ne pas reconnaître l'illustre « old man », ce beau vieillard, toujours droit, lui, toujours prêt à défendre les idées libérales contre les idées autoritaires. Peut-être y a-t-il lieu de s'étonner qu'il regarde le premier ministre d'un air sympathique ; mais, entre marionnettes, – même entre marionnettes politiques, – on se passe bien des choses, et ce qui répugnerait à des êtres de chair et d'os, des cabotins en carton et en bois n'en ont point vergogne.

D'ailleurs, voici un autre rapprochement inattendu, engendré par un extraordinaire anachronisme, car Thornpipe s'écrie en gonflant sa voix :

« Je vous présente, ladies et gentlemen, votre célèbre patriote O'Connell, dont le nom trouvera toujours un écho dans le cœur des Irlandais ! »

Oui ! O'Connell était là, à la cour d'Angleterre, en 1875, bien qu'il fût mort depuis vingt-cinq ans * Et, si on en eût fait l'observation à Thornpipe, le forain aurait répondu à cela que, pour un fils de l'Irlande, le grand

agitateur est toujours vivant. A ce compte-là, il aurait tout aussi bien pu exhiber M. Parnell, bien que cet homme politique ne fût guère connu à cette époque.

Puis, par places, sont disséminés d'autres courtisans, dont le nom nous échappe, tous constellés de crachats et enrubannés de cordons, des célébrités politiques et guerrières, entre autres Sa Grâce le duc de Cambridge auprès de feu lord Wellington, et feu lord Palmerston auprès de feu M. Pitt ; enfin des membres de la Chambre haute, fraternisant avec des membres de la Chambre basse ; derrière eux, une rangée de horse-guards, en tenue de parade, à cheval au milieu de ce salon, – ce qui indique bien qu'il s'agit d'une fête comme il est rare d'en voir au château d'Osborne. Cet ensemble comprend environ une cinquantaine de petits bonshommes, violemment peinturlurés, qui représentent avec aplomb et raideur tout ce qu'il y a de plus aristocratique, de plus distingué, de plus officiel, dans le monde militaire et politique du Royaume-Uni.

On s'aperçoit même que la flotte anglaise n'a point été oubliée, et si le yacht royal *Victoria and Albert* n'est pas là sous vapeur, du moins des navires sont-ils dessinés sur la vitre des fenêtres, d'où l'on est censé voir la rade de Spithead. Avec de bons yeux, sans doute, on pourrait distinguer le yacht *Enchanteress*, ayant à bord leurs Seigneuries les lords de l'Amirauté, tenant chacun une lunette d'une main et un porte-voix de l'autre.

Il faut en convenir, Thornpipe n'a point trompé son public, en disant que cette exhibition est unique au monde. Positivement, elle permet d'économiser un voyage à l'île de Wight. Aussi est-ce. un ébahissement, non seulement chez les gamins qui regardent cette merveille, mais également parmi les spectateurs d'âge respectable, qui ne sont jamais sortis du comté de Connaught ni des environs de Westport. Peut-être le curé de la paroisse ne laisse-t-il pas de sourire *in petto* ; quant au pharmacien-droguiste, il ne se cache pas de dire que ces personnages sont d'une ressemblance à s'y méprendre, bien qu'il ne les ait vus de sa vie. Pour le boulanger, il l'avouait, cela passait l'imagination, et il se refusait à croire qu'une réception à la cour d'Angleterre pût s'accomplir avec tant de luxe, d'éclat et de distinction.

« Eh bien, ladies et gentlemen, ce n'est rien encore ! reprit Thornpipe. Vous supposez sans doute que ces personnes royales et autres ne peuvent faire ni mouvements ni gestes. Erreur ! Elles sont vivantes, vivantes, je vous dis, comme vous et moi, et vous l'allez voir. Auparavant, je prendrai la liberté de faire mon petit tour en me recommandant à la générosité d'un chacun. »

C'est là le moment critique pour les montreurs de curiosités et autres, lorsque la sébille commence à circuler entre les rangs de l'assistance. Règle générale, les spectateurs de ces exhibitions foraines se classent en deux catégories : ceux qui s'en vont pour ne point mettre la main à la poche, et ceux qui restent avec l'intention de s'amuser gratuitement, – ces derniers, qu'on ne s'en étonne pas, de beaucoup plus nombreux. Il existe une troisième catégorie, celle des payants, mais elle est si infime qu'il vaut mieux n'en point parler. Et cela ne fut que trop évident, lorsque Thornpipe « fit son petit tour », avec un sourire qu'il essayait de rendre aimable et qui n'était que farouche. En eût-il pu être autrement de cette face de bouledogue, aux yeux méchants, à la bouche plus prête à mordre les gens qu'à les embrasser ?...

Il va de soi que chez toute cette marmaille en guenilles qui ne bougea pas, on n'eût pas même trouvé deux coppers à récolter. Quant à ceux des spectateurs qui, alléchés par le boniment du montreur de marionnettes, voulaient voir sans payer, ils se bornèrent à détourner la tête. Cinq ou six seulement tirèrent quelques piécettes de leur gousset, ce qui produisit une recette d'un shilling et trois pence que Thornpipe accueillit d'une méprisante grimace... Que voulez-vous ? Il fallait s'en contenter, en attendant la représentation de l'après-midi, qui serait peut-être meilleure, et se conformer au programme annoncé plutôt que de rendre l'argent.

Et, alors, à l'admiration muette succéda l'admiration démonstrative et crierde. Les mains se mirent à battre, les pieds à trépigner, les bouches à s'emplier, puis à se vider de aohs ! qui devaient s'entendre du port.

En effet, Thornpipe vient de donner sous la caisse un coup de baguette, qui a provoqué un gémissement auquel personne n'a pris garde. Soudain toute la scène s'est animée, on peut dire d'une façon miraculeuse.

Les marionnettes, mues par un mécanisme intérieur, semblent être douées d'une vie réelle. Sa Majesté la reine Victoria n'a pas quitté son trône, – ce qui eût été contraire à l'étiquette, – elle ne s'est pas même levée, mais elle meut la tête, agitant son bonnet couronné et abaissant son sceptre à la façon du bâton d'un chef de musique qui bat une mesure à deux temps. Quant aux membres de la famille royale, ils se tournent et se-retournent tout d'une pièce, rendant salut pour salut, tandis que ducs, marquis, baronnets, défilent avec grandes démonstrations de respect. De son côté, le premier ministre s'incline devant M. Gladstone, qui s'incline à son tour. Après eux, O'Connell s'avance gravement sur sa rainure invisible, suivi du duc de Cambridge, lequel semble exécuter un pas de caractère. Les autres personnages déambulent ensuite, – et les chevaux des horse-guards, comme s'ils étaient non dans un salon mais au milieu de la cour du château d'Osborne, piaffent en secouant leur queue.

Et tout ce manège s'accomplit au son d'une musique aigre et susurrante, grâce à une serinette à laquelle manquaient nombre de dièzes et de bémols. Mais comment Paddy, – si sensible à l'art musical que Henri VIII a mis une harpe dans les armes de la Verte Erin, – n'aurait-il pas été charmé, bien qu'il eût-préféréd au *God save the Queen* et au *Rule Britannia*, hymnes mélancoliques qui sont les dignes chants nationaux du triste Royaume-Uni, quelque refrain de sa chère Irlande ?

De vrai, c'était très beau, et pour qui n'avait jamais vu les mises en scène des grands théâtres de l'Europe, il y avait là de quoi provoquer plus que de l'admiration. Et ce fut un indescriptible enthousiasme à la vue de ces marionnettes mouvantes, que l'on appelle en termes du métier des « danso-musicomanes ».

Mais, à un certain moment, voici que par suite d'un à-coup du mécanisme, la Reine abaisse si vivement son sceptre qu'elle atteint le dos rond du premier ministre. Alors les hurrahs du public de redoubler.

« Ils sont vivants ! dit un des spectateurs.

– Il ne leur manque que la parole ! répondit un autre.

– Ne le regrettons pas ! ». ajouta le pharmacien, qui était démocrate à ses moments perdus.

Et il avait raison. Voyez-vous ces marionnettes faisant des discours officiels !

« Je voudrais savoir ce qui les met en mouvement, dit alors le boulanger.

– C’est le diable ! répliqua un vieux matelot.

– Oui ! le diable ! » s’écrièrent quelques matrones à demi convaincues, qui se signèrent, en tournant la tête vers le curé, lequel regardait d’un air pensif.

« Comment voulez-vous que le diable puisse tenir à l’intérieur de cette caisse ? fit observer un jeune commis, connu pour ses naïvetés. Il est de grande taille... le diable...

– S’il n’est pas dedans, il est dehors ! riposta une vieille commère. C’est lui qui nous montre le spectacle...

– Non, répondit gravement le droguiste, vous savez bien que le diable ne parle pas l’Irlandais ! »

Or, c’est là une de-ces vérités que Paddy admet sans conteste, et il fut constant que Thornpipe ne pouvait être le diable, puisqu’il s’exprimait en pure langue du pays.

Décidément, si – le sortilège n’entraît pour rien en cette affaire, il fallait admettre qu’un mécanisme interne donnait le mouvement à ce petit monde de cabotins. Cependant personne n’avait vu Thornpipe remonter le ressort. Et même – particularité qui n’avait point échappé au curé – dès que la circulation des personnages commençait à se ralentir, un coup de fouet envoyé sous la caisse que cachait le tapis, suffisait à ranimer leur jeu. A qui s’adressait ce coup de fouet, toujours suivi d’un gémissement ? »

Le curé voulut savoir, et il dit à Thornpipe :

« Vous avez donc un chien au fond de cette boîte ?

L’homme le regarda en fronçant le sourcil et parut trouver la question indiscreète.

« Il y a ce qu’il y a ! répondit-il. C’est mon secret... Je ne suis pas obligé de le faire connaître.

– Vous n’y êtes point obligé, répondit le curé, mais nous avons bien le droit de supposer que c’est un chien qui fait marcher votre mécanique.

– Eh oui !. un chien, répliqua Thornpipe de mauvaise humeur, un chien dans une cage tournante... Ce qu’il m’a fallu de temps et de patience pour

le dresser !... Et qu'ai-je reçu en paiement de ma peine ?... Pas même la moitié de ce qu'on donne pour dire une messe au curé de la paroisse ! »

A l'instant où Thornpipe achevait cette phrase, le mécanisme s'arrêta, au vif déplaisir des spectateurs, dont la curiosité était loin d'être satisfaite. Et, comme le montreur marionnettes se disposait à rabattre le couvercle de la caisse, en disant que la représentation était terminée :

« Est-ce que vous consentiriez à en donner une seconde ? lui demanda le pharmacien.

– Non, répondit brusquement Thornpipe qui se voyait entouré de regards soupçonner

– Pas même si l'on vous assurait une belle recette de deux shillings ?.

– Ni pour deux ni pour trois ! » s'écria Thornpipe.

Il ne songeait qu'à partir, mais le public semblait point en humeur de lui livrer passage. Cependant, sur un signe de son maître l'épagneul tirait déjà entre les brancards, lorsqu'une longue plainte, entrecoupée de sanglots, sembla s'échapper de la caisse.

Et alors Thornpipe, furieux, se s'écria ainsi qu'il l'avait déjà fait une première fois

« Te tairas-tu, fils de chien !

– Ce n'est point un chien qui est là ! le curé en retenant la charrette.

– Si ! riposta Thornpipe.

– Non !... c'est un enfant !...

– Un enfant... un enfant ! » répéta l'assistance.

Quel revirement venait de s'opérer dans les sentiments des spectateurs ! Ce n'était plus leur curiosité, c'était leur pitié qui se manifestait par une attitude peu sympathique. Un enfant, placé à l'intérieur de cette boîte ouverte latéralement, et cinglé de coups de fouet, lorsqu'il s'arrêtait, n'ayant plus la force de se mouvoir dans sa cage !...

« L'enfant... l'enfant !... » cria-t-on énergiquement.

Thornpipe avait affaire à trop forte partie. Il voulut résister toutefois et pousser sa charrette par derrière... Ce fut en vain. Le boulanger la saisit d'un côté, le droguiste de l'autre, et elle fut secouée de la belle façon. Jamais la cour royale ne s'était trouvée à pareille fête, les princes heurtant les princesses, les ducs renversant les marquis, le premier ministre tombant

et provoquant avec lui la chute du ministère, – bref, un cahot tel qu’il se produirait au château d’Osborne, si l’île de Wight était agitée par un tremblement de terre.

On eut vite fait de contenir Thornpipe, bien qu’il se débattît furieusement. Tous s’en mêlèrent. La charrette fut fouillée, le droguiste se glissa entre les roues, et retira un enfant de la caisse..

Oui ! un petiot de trois ans environ, pâle, souffreteux, malingre, les jambes zébrées d’écorchures par la mèche du fouet, respirant à peine.

Personne ne connaissait cet enfant à Westport.

Telle fut l’entrée en scène de P’tit-Bonhomme, le héros de cette histoire. Comment il était tombé entre les mains de ce brutal, qui n’était point son père, il eût été malaisé de le savoir. La vérité est que le petit être avait été ramassé, neuf mois avant, par Thornpipe dans la rue d’un hameau du Donegal, et l’on voit à quoi le bourreau l’avait employé.

Une brave femme venait de le prendre entre ses bras, elle essayait de le ranimer. On se pressait autour de lui. Il avait une figure intéressante, intelligente même, ce pauvre écureuil réduit à faire tourner sa cage sous la boîte aux marionnettes pour gagner sa vie. Gagner sa vie... à cet âge !

Enfin il rouvrit les yeux, et se rejeta en arrière, dès qu’il aperçut Thornpipe, qui s’avançait avec l’intention de le reprendre, criant d’une voix irritée :

« Rendez-le moi !...

– Êtes-vous donc son père ? demanda le curé.

– Oui... répondit Thornpipe.

— Non !... ce n’est point mon papa ! s’écria ’enfant, qui @ se cramponnait aux bras de la femme.

– Il n’est pas à vous ! s’écria le droguiste.

– C’est un enfant volé ! ajouta le boulanger.

– Et nous ne vous le rendrons pas ! » dit le curé.

Thornpipe voulut résister quand même. La face congestionnée, les yeux allumés de colère, il ne se possédait plus et semblait disposé à « prendre des ris à l’irlandaise », c’est— dire à jouer du couteau, lorsque deux vigoureux gaillards s’élancèrent sur lui et le désarmèrent.

« Chassez-le... chassez-le ! répétaient les femmes.

– Va-t'en d'ici, gueux ! dit le droguiste.

– Et qu'on ne vous revoie pas dans le com-té ! » s'écria le curé avec un geste de menace.

Thornpipe cingla le chien d'un grand coup de fouet, et la charrette s'en alla en remontant a principale rue de Westport.

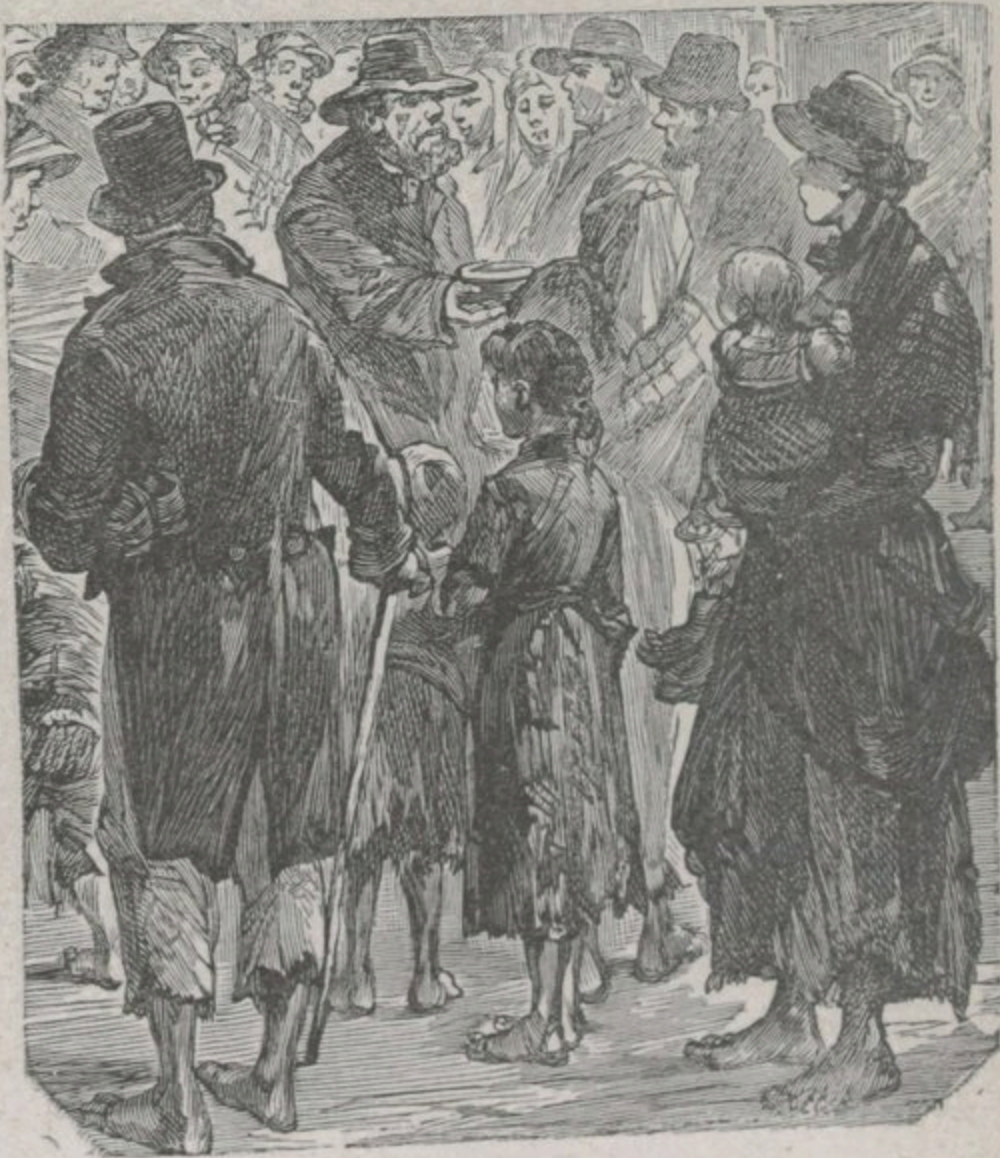
« Le misérable ! dit le pharmacien. Je ne lui donne pas trois mois avant qu'il ait dansé le menuet de Kilmainham ! »

Danser ce menuet, c'est, suivant la locution du pays, danser sa dernière gigue au bout d'une potence.

Puis, lorsque le curé eut demandé à l'enfant comment il s'appelait :

« P'tit-Bonhomme, » répondit celui-ci d'une voix assez ferme.

Et, de fait, il n'avait pas d'autre nom.



III

RAGGED-SCHOOL

« Et le numéro 13, qu'est-ce qu'il a ?...

– La fièvre.

– Et le numéro 9 ?...

– La coqueluche,

– Et le numéro 17 ?...

– La coqueluche aussi.

– Et le numéro 23 ?...

– Je crois que ce sera la scarlatine. »

Et, à mesure que ces réponses lui étaient faites, M. O'Bodkins les inscrivait sur un registre admirablement tenu, au compte ouvert à chacun des numéros 23, 17, 9 et 13. Il y avait une colonne affectée au nom de la maladie, à l'heure de la visite du médecin, à la nature des remèdes ordonnés, aux conditions dans lesquelles ils devaient être administrés, lorsque les malades auraient été transportés à l'hospice. Les noms étaient en écriture gothique, les numéros en chiffres arabes, les médicaments en ronde, les prescriptions en anglaise courante, – le tout entremêlé d'accolades finement tracées à l'encre bleue, et de barres doubles à l'encre rouge. Un modèle de calligraphie doublé d'un chef-d'œuvre de comptabilité.

« Il y a quelques-uns de ces enfants qui sont assez gravement atteints, ajouta le docteur. Recommandez qu'ils ne prennent pas froid pendant le transport.

– Oui. oui !.. on le recommandera ! répondit négligemment M. O'Bodkins. Lorsqu'ils ne sont plus ici, cela ne me regarde en aucune façon, et pourvu que mes livres soient à jour.

– Et puis, si la maladie les emporte, repartit le docteur en prenant sa canne et son chapeau, la perte ne sera pas grande, je suppose...

– D'accord, répliqua O'Bodkins. Je les inscrirai à la colonne des décès, et leur compte sera balancé. Or, quand un compte est balancé, il me semble que personne n'a lieu de se plaindre. »

Et le docteur s'en alla, après avoir serré la main de son interlocuteur.

M. O'Bodkins était le directeur de la « ragged-school » de Galway, petite ville située sur la baie et dans le comté du même nom, au sud-ouest de la province du Connaught. Cette province est la seule où les catholiques puissent posséder des propriétés foncières, et c'est là, comme dans le Munster, que le gouvernement anglais prend à tâche de refouler l'Irlande non protestante.

On connaît le type d'original auquel se rapporte ce M. O'Bodkins, et il ne mérite pas d'être classé parmi les plus bienveillants de la race humaine. Un homme gros et court, un de ces célibataires qui n'ont pas eu de jeunesse et qui n'auront point de vieillesse, ayant toujours été ce qu'ils sont, ornés de cheveux qui ne tombent ni ne blanchissent, venus au monde avec des lunettes d'or et qu'on fera bien de leur laisser dans la tombe, n'ayant eu ni un ennui d'existence ni un souci de famille, possédant juste ce qu'il faut de cœur pour vivre, et qu'un sentiment d'amour, d'amitié, de pitié, de sympathie, n'a jamais su émouvoir. Il est de ces êtres ni bons ni méchants, qui passent sur terre sans faire le bien, mais sans faire le mal, et qui ne sont jamais malheureux – pas même du malheur des autres.

Tel était O'Bodkins, et, nous en conviendrons volontiers, il était précisément né pour être directeur d'une ragged-school.

Ragged-school, c'est l'école des déguenillés, et l'on a vu de quelle admirable exactitude, de quelle entente du doit et avoir témoignent les livres de M. O'Bodkins. Il avait pour aides, d'abord une vieille fumeuse, la mère Kriss, sa pipe toujours à la bouche, puis un ancien pensionnaire de seize ans, nommé Grip. Celui-ci, un pauvre diable, les yeux bons, la physionomie empreinte d'une jovialité naturelle, le nez un peu relevé, ce qui est un signe caractéristique chez l'Irlandais, valait infiniment mieux que les trois quarts des misérables recueillis dans cette espèce de lazaret scolaire.

Ces déguenillés sont des enfants orphelins ou abandonnés de leurs parents que la plupart n'ont jamais connus, nés du ruisseau et de la borne, des polissons ramassés à même les rues et sur les routes, et qui y retourneront, lorsqu'ils auront l'âge de travailler. Quel rebut de la société ! Quelle dégradation morale ! Quelle agglomération de larves humaines, destinées à faire des monstres ! Et, en effet, de ces graines jetées au hasard entre les pavés, que pourrait-il sortir ?

On en comptait une trentaine dans l'école de Galway, depuis trois ans jusqu'à douze, vêtus de loques, incessamment affamés, ne se nourrissant que des restes de la charité publique. Plusieurs étaient malades, ainsi que nous venons de le voir, et, de fait, ces enfants fournissent à la mortalité une part importante, – ce qui n'est pas une grande perte, à en croire le docteur.

Et il a raison, si aucun soin, si aucune moralisation n'est capable de les empêcher de devenir des êtres malfaisants. Cependant il y a une âme sous ces tristes enveloppes, et avec une meilleure direction, un dévouement de missionnaire, on arriverait peut-être à la faire s'épanouir vers le bien. Dans tous les cas, il faudrait, pour élever ces malheureux, d'autres éducateurs que l'un de ces mannequins dont M. O'Bodkins nous offre le déplorable type, et qu'il n'est point rare de rencontrer, même ailleurs que dans les comtés besogneux de l'Irlande.

P'tit-Bonhomme était l'un des moins âgés de cette ragged-school. Il n'avait pas quatre ans et demi. Pauvre enfant ! Il aurait pu porter sur son front cette navrante locution française : Pas de chance ! Avoir été traité, comme on sait, par ce Thornpipe, s'être vu réduit à l'état de manivelle, puis, arraché à ce bourreau grâce à la pitié de quelques bonnes âmes de Westport, et être maintenant un hôte de la ragged-school de Galway ! Et, quand il la quittera, ne sera-ce pas pour trouver pire encore ?...

Certes, c'était un bon sentiment qui avait conduit le curé de la paroisse à enlever ce malheureux être au montreur de marionnettes. Après avoir vainement fait des recherches à son sujet, il avait fallu renoncer à découvrir son origine. P'tit-Bonhomme ne se souvenait que de ceci : c'est qu'il avait vécu chez une méchante femme en même temps qu'une autre fillette qui l'embrassait parfois, et aussi une petite qui était morte. Où cela

s'était-il passé ?... Il ne savait pas. Qu'il fût un enfant abandonné ou qu'il eût été volé à sa famille, personne n'aurait pu le dire.

Depuis qu'il avait été recueilli à Westport, on avait pris soin de lui tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Les -femmes s'apitoyaient sur son sort. On lui avait conservé le nom de P'tit-Bonhomme. Des familles le gardèrent huit jours, quinze jours. Ce fut ainsi pendant trois mois. Mais la paroisse n'était pas riche. Bien des malheureux vivaient à sa charge. Si elle eût possédé une maison de charité pour les enfants, notre petit garçon y aurait eu sa place. Or, il n'en existait pas. Aussi avait-il dû être envoyé à la ragged-school de Galway, et voilà neuf mois qu'il végétait au milieu de ce ramassis de mauvais garnements. Quand en sortirait-il, et, lorsqu'il en sortirait, que deviendrait-il ? Il est de ces déshérités pour lesquels, dès le bas âge, l'existence, avec ses exigences quotidiennes, est une question de vie ou de mort, – question qui ne reste que trop souvent sans réponse !

Ainsi P'tit-Bonhomme était depuis neuf mois confié aux soins de la vieille Kriss à demi abrutie, de ce pauvre Grip résigné à son sort, et de M. O'Bodkins, cette machiné à balancer des recettes et des dépenses. Cependant sa bonne constitution lui avait permis de résister à tant de causes de destruction. Il ne figurait pas encore sur le grand-livre du directeur, à la colonne des rougeoles, des scarlatines et autres maladies de l'enfance, sans quoi son compte eût été déjà réglé. au fond de la fosse commune que Galway réserve à ses déguenillés.

Mais, pour ce qui est de la santé, si P'tit-Bonhomme supportait impunément de telles épreuves, que ne pouvait-on craindre au point de vue de son développement intellectuel et moral ? Comment résisterait-il au contact de ces « rogues », comme disent les Anglais, au milieu de ces gnomes vicieux de corps et d'esprit, les uns nés on ne sait où ni de qui, les autres, pour la plupart, venus de parents relégués dans les colonies pénitenciaires, à moins qu'ils ne fussent fils de suppliciés !

Et, même il y en avait un dont la mère « faisait son temps » à l'île Norfolk, au centre des mers australiennes, et dont le père, condamné à mort pour assassinat, avait fini à la prison de Newgate par les mains du fameux Berry.

Ce garçon se nommait Carker. A douze ans, il semblait déjà prédestiné à marcher sur les traces de ses parents. On ne s'étonnera pas qu'au milieu de ce monde abominable de la ragged-school, il fût quelqu'un. Il jouissait d'une certaine considération, étant perversi et perversissant, ayant ses flatteurs et ses complices, chef indiqué des plus méchants, toujours prêts à quelques mauvais coups, en attendant les crimes, lorsque l'école les aurait vomis comme une écume sur les grandes routes.

Hâtons-nous de le dire, P'tit-Bonhomme n'éprouvait que de l'aversion pour ce Carker, bien qu'il ne cessât de le regarder avec de grands yeux, pleins d'étonnement. Jugez donc ! le fils d'un homme qui a été pendu !

En général, ces écoles ne ressemblent guère aux établissements modernes d'éducation où le cube d'air est distribué mathématiquement. Le contenant est approprié au contenu. De la paille pour literie, et le lit est vite fait : on ne le retourne même pas. Des réfectoires ? A quoi bon, lorsqu'il s'agit de manger les quelques croûtes et pommes de terre, dont il n'y a pas toujours suffisance. Quant à la matière instructive, c'est M. O'Bodkins qui était chargé de la distribuer aux déguenillés de Galway. Il devait apprendre à lire, à écrire, à compter, mais il n'y obligeait personne, et, après deux ou trois ans passés sous sa fêrule, on n'eût pas trouvé une dizaine de ces enfants qui fussent en état de déchiffrer une affiche. P'tit-Bonhomme, quoiqu'il fût l'un des plus jeunes, contrastait avec ses camarades, montrant un certain goût à s'instruire, – ce qui lui valait mille sarcasmes. Quelle misère, et aussi quelle responsabilité sociale, quand une intelligence, qui ne demanderait qu'à être cultivée, reste sans culture ! Sait-on ce que l'avenir perd à la stérilisation d'un jeune cerveau, dans lequel la nature a peut-être déposé de bons germes qui ne produiront pas ?

Si le personnel de l'école travaillait à peine de la tête, ce n'est pas parce qu'il travaillait honorablement de ses mains. Ramasser un peu de combustible pour l'hiver, mendier des lambeaux de vêtements chez les personnes charitables, recueillir le crottin des chevaux et des bestiaux pour l'aller vendre dans les fermes au prix de quelques coppers – recette à laquelle M. O'Bodkins ouvrait un compte spécial – fouiller les tas d'ordures accumulées au coin des rues, autant que possible avant les chiens et, s'il le fallait, après s'être battus avec eux, telles étaient les occupations

quotidiennes de ces enfants. De jeux, de divertissements, aucuns, – à moins que ce ne soit un plaisir de s'égratigner, de se pincer, de se mordre, de se frapper du pied et du poing, sans parler des mauvais tours que l'on jouait à Grip. Il est vrai, ce brave garçon prenait cela sans trop s'en inquiéter, – ce qui poussait Carker et les autres à s'acharner sur lui avec autant de lâcheté que de cruauté.

La seule chambre à peu près propre de la ragged-school était celle du directeur. Il va de soi qu'il n'y laissait jamais entrer personne. Ses livres eussent été vite mis en pièces, leurs feuilles dispersées à tous les vents. Aussi ne lui déplaisait-il pas que ses « élèves » fussent dehors, errant à l'aventure, vagabondant, polissonnant, et c'était toujours trop tôt, à son gré, qu'il les voyait revenir, lorsque le besoin de manger ou de dormir les ramenait à l'école.

Avec son esprit sérieux, ses bons instincts, P'tit-Bonhomme était le plus ordinairement en butte, non seulement aux sottes plaisanteries de Carker et de cinq ou six autres qui ne valaient pas mieux, mais aussi à leurs brutalités. Il évitait de se plaindre. Ah ! que n'avait-il la force ? Comme il se serait fait respecter, comme il aurait rendu coup de poing pour coup de poing, coup de pied pour coup de pied, et quelle colère s'amassait en son cœur de se sentir trop faible pour se défendre !

Il était, d'ailleurs, celui qui sortait le moins de l'école, trop heureux d'y goûter un peu de calme, lorsque ces garnements vaguaient aux alentours. C'était sans doute au préjudice de son bien-être, car il aurait pu trouver quelque morceau de rebut à ronger, un gâteau de « vieux cuit » à acheter pour deux ou trois coppers dus à l'aumône. Mais il répugnait à tendre la main, à courir derrière les cars, dans l'espoir d'attraper une menue monnaie, et surtout à dérober quelque babiole aux étalages, et Dieu sait si les autres s'en privaient ! Non ! il préférerait rester avec Grip.

« Tu n'sors pas ? lui disait celui-ci.

– Non, Grip.

– Carker t'battra, si tu n'as rien rapporté c'soir !

– J'aime mieux être battu. »

Grip éprouvait pour P'tit-Bonhomme une affection qui était partagée. Ne manquant pas d'intelligence, sachant lire et écrire, il essayait d'apprendre à

l'enfant un peu de ce qu'il avait appris. Aussi, depuis qu'il se trouvait à Galway, P'tit-Bonhomme commençait-il à montrer quelque progrès en lecture tout au moins, et promettait de faire honneur à son maître.

Il convient d'ajouter que Grip connaissait un tas d'histoires amusantes, et qu'il les racontait joyeusement.

Avec ses éclats de rire dans ce sombre milieu, il semblait à P'tit-Bonhomme que ce brave garçon jetait un rayon de lumière au milieu de la ténébreuse école.

Ce qui irritait particulièrement notre héros, c'était que les autres s'en prissent à Grip et en fissent l'objet de leur malveillance. Celui-ci, nous le répétons, supportait cela avec une très philosophique résignation.

« Grip !... lui disait parfois P'tit-Bonhomme.

– Qu'veux-tu ?

– Il est bien méchant, Carker !

– Certes... bien méchant.

– Pourquoi ne tapes-tu pas dessus ?...

– Taper ?...

– Et aussi sur les autres ? »

Grip haussait les épaules.

« Est-ce que tu n'es pas fort, Grip ?...

– J'sais pas.

– Tu as pourtant de grands bras, de grandes jambes... »

Oui, il était grand, Grip, et maigre comme une tige de paratonnerre.

« Eh bien, Grip, pourquoi que tu ne les calottes pas, ces mauvaises bêtes ?

– Bah ! ça n vaut pas la peine !

– Ah ! si j'avais tes jambes et tes bras...

– Ce qui vaudrait mieux, p'tit, répondait Grip, ce s'rait de s'en servir pour travailler.

– Tu crois ?...

– Sûr.

– Eh bien !... nous travaillerons ensemble !... Dis ?... nous essaierons... veux-tu ?... »

Grip voulait bien.

Quelquefois tous deux sortaient. Grip emmenait l'enfant, lorsqu'il était envoyé en course. Il était misérablement vêtu, P'tit-Bonhomme, des nippes à peine à sa taille, sa culotte trouée, sa veste effilochée, sa casquette sans fond, aux pieds des brogues en cuir de vache, dont la semelle ne tenait que par un bout de corde. Grip, habillé lui-même de haillons, ne valait pas mieux. Les deux faisaient la paire. Cela allait encore, par le beau temps ; mais le beau temps, au milieu des comtés du nord de l'Irlande, est aussi rare qu'un bon repas dans la cabane de Paddy. Et alors, sous la pluie, sous la neige, demi-nus, la figure bleuie par le froid, les yeux mordus par la bise, les pieds dévorés par la neige, ces deux misérables faisaient pitié, le grand tenant le petit par la main, et courant pour s'échauffer.

Ils erraient ainsi le long des rues de cette Galway, qui a l'aspect d'une bourgade espagnole, seuls parmi une foule indifférente. P'tit-Bonhomme aurait bien voulu savoir ce qu'il y avait à l'intérieur des maisons. A travers leurs étroites fenêtres fermées de grillages, leurs jalousies baissées, impossible de rien distinguer. C'était pour lui des coffres-forts, qui devaient être remplis de sacs d'argent. Et les hôtels où les voyageurs arrivaient en voiture, quel plaisir à en visiter les belles chambres, celles du *Royal-Hôtel* surtout ! Mais les domestiques les auraient chassés tous deux comme des chiens, ou, ce qui est pire, comme des mendiants, car les chiens peuvent à la rigueur recevoir quelque caresse.

Et lorsqu'ils s'arrêtaient devant les magasins, si insuffisamment approvisionnés pourtant, des bourgades de la haute Irlande, les choses leur paraissaient un entassement de richesses incalculables. Quel regard ils jetaient, ici, sur un étalage de vêtements, eux qui n'étaient vêtus que de loques ; là, sur une boutique de chaussures, eux qui marchaient pieds nus ! Et connaîtraient-ils jamais cette jouissance d'avoir un habit neuf à leur taille et une paire de bons souliers dont on leur aurait pris mesure ? Non, sans doute, pas plus que tant de malheureux condamnés au rebut des autres, restes de défroque et restes de cuisine !

Il y avait aussi des étals de bouchers, avec de grands quartiers de bœuf pendus au croc, qui auraient suffi à nourrir pendant un mois toute la ragged-school. Lorsque Grip et P'tit-Bonhomme les contemplaient, ils ouvraient la

bouche démesurément et sentaient leur estomac se contracter de spasmes douloureux.

« Bah ! disait Grip d'un ton jovial, fais aller tes mâchoires, p'tit !. Ça s'ra comme si tu mangeais pour de bon ! »

Et devant les gros pains dont la chaude odeur s'échappait du fournil, devant les « cakes » et autres pâtisseries qui excitaient la convoitise du passant, ils restaient là, les dents longues, la -langue humide, les lèvres convulsées, la figure famélique, et P'tit-Bonhomme murmurait :

« Que ça doit être bon !

– J't'en réponds ! répliquait Grip.

– En as-tu mangé ?...

– Un' fois.

– Ah ! » soupirait P'tit-Bonhomme.

Il n'en avait jamais mangé, lui, ni chez Thornpipe, ni depuis que la ragged-school lui donnait asile.

Un jour, une dame, prenant pitié de sa mine pâle, lui demanda si un gâteau lui ferait plaisir.

« J'aimerais mieux un pain, madame, répondit-il.

– Et pourquoi, mon enfant ?...

– Parce que ce serait plus gros. »

Une fois, cependant, Grip, ayant gagné quelques pence pour prix d'une commission, acheta un gâteau qui devait bien avoir huit jours d'existence.

« Est-ce bon ? demanda-t-il à P'tit-Bonhomme.

– Oh !... On dirait que c'est sucré !

– J' te crois qu' c'est sucré, répliqua Grip, et avec du vrai sucre, encore ! »

Quelquefois Grip et P'tit-Bonhomme allaient se promener jusqu'au faubourg de Salthill. De là on peut embrasser l'ensemble de la baie, l'une des plus pittoresques de l'Irlande, les trois îles d'Aran, posées à l'entrée comme les trois cônes de la baie de Vigo, – autre ressemblance avec l'Espagne, – et, en arrière, les sauvages montagnes du Burren, de Clare et les abruptes falaises de Moher. Puis ils revenaient vers le port, sur les quais, le long des docks commencés à l'époque où l'on avait songé à faire de

Galway le point de départ d'une ligne de transatlantiques, qui eût été la plus courte entre l'Europe et les États-Unis d'Amérique.

Lorsque tous deux apercevaient les quelques navires mouillés sur la baie ou amarrés à l'entrée du port, ils se sentaient comme irrésistiblement attirés, soupçonnant sans doute que la mer doit être moins cruelle que la terre aux pauvres gens, qu'elle leur promet une existence plus assurée, que la vie est meilleure au plein air vif des océans, loin des bouges empestés des villes, que le métier de marin est, par excellence, celui qui peut garantir la santé à l'enfant et le gagne-pain à l'homme.

« Ça doit être bien beau, Grip, d'aller sur ces bateaux. avec leurs grandes voiles ! disait P'tit-Bonhomme.

– Si tu savais c' que ça m' tente ! répondait Grip, en hochant la tête.

– Alors pourquoi que tu n'es pas marin sur la mer ?...

– T'as raison... Pourquoi que je n' suis pas marin ?...

– Tu irais loin... loin...

– Ça viendra p't'être ! » répondit Grip.

Enfin, il ne l'était pas.

Le port de Galway est formé par l'embouchure d'une rivière qui sort du Lough Corrib et se jette au fond de la baie. Sur l'autre rive, au delà d'un pont, se développe le curieux village du Claddagh, avec ses quatre mille habitants. Rien que des pêcheurs, qui ont longtemps joui de leur autonomie communale, et dont le maire est qualifié de roi dans les vieilles chartes. Grip et l'enfant venaient parfois jusqu'au Claddagh. Que n'aurait-il donné, P'tit-Bonhomme, pour être un de ces garçons robustes, pétulants, hâlés par les brises, pour être le fils d'une de ces mères vigoureuses, au sang gallicien, un peu sauvages d'aspect comme leur homme. Oui ! il enviait cette marmaille bien portante, et vraiment plus heureuse qu'en tant d'autres villes d'Irlande. Des garçons, qui criaient, jouaient, barbotaient... Il aurait voulu être des leurs... Il avait envie d'aller les prendre par la main... Il n'osait, haillonné comme il l'était, et, à le voir s'approcher, ils auraient pu croire qu'il venait leur demander l'aumône. Alors il se tenait à l'écart, une grosse larme perlant à ses yeux, se contentant de traîner ses brogues sur la place du marché, s'enhardissant à regarder les maquereaux aux couleurs scintillantes, les harengs grisâtres, les seuls poissons que recherchent les

pêcheurs du Claddagh. Quant aux homards, aux gros crabes, qui abondent aussi entre les roches de la baie, il ne pouvait croire que ce fût bon à manger, bien que Grip affirmât – d’après ce qu’il avait ouï dire, – que « c’était du gâteau à la crème que ces bêtes-là avaient dans l’ coque ! » Peut-être ne serait-il pas impossible qu’un jour ils s’en rendraient compte par eux-mêmes.

Leur promenade hors de la ville terminée, tous deux regagnaient par les rues étroites et sordides le quartier de la ragged-school. Ils passaient au milieu des ruines, qui font de Galway une bourgade qu’un tremblement de terre aurait à moitié détruite. Et encore les ruines ont-elles leur charme, lorsque c’est le temps qui les a faites. Ici, de ces maisons inachevées faute d’argent, de ces édifices à peine ébauchés dont les murs étaient lézardés, enfin de tout ce qui était l’œuvre de l’abandon et non l’œuvre des siècles, il ne se dégageait qu’une impression de morne tristesse.

Pourtant ce qu’il y avait de plus désolé que les quartiers pauvres de Galway de plus repoussant que les dernières masures de ses faubourgs, c’était l’abominable et nauséabonde demeure, l’abri insuffisant et répugnant, où la misère entassait les compagnons de P’tit-Bonhomme, et ils ne se hâtaient guère, Grip et lui, lorsque l’heure arrivait de rentrer à la ragged-school !



IV

L'ENTERREMENT D'UNE MOUETTE

Au cours de cette pénible existence, dans ce milieu dégradant des déguenillés, P'tit-Bonhomme ne faisait-il pas parfois un retour en arrière ? Qu'un enfant, heureux des soins qui l'entourent, des caresses qu'on lui prodigue, se livre tout entier au bonheur de vivre, sans le souci de ce qu'il a été ni de ce qu'il sera, qu'il s'abandonne à l'épanouissement de son jeune âge, cela se conçoit, cola doit être, . Hélas ! il n'en va pas ainsi lorsque le passé n'a été que souffrances. L'avenir apparaît sous le plus sombre aspect. On regarde en avant, après avoir regardé en arrière.

Et s'il remontait d'une année ou deux, que revoyait-il, P'tit-Bonhomme ? Ce Thornpipe, brute et brutal, ce gueux sans pitié, qu'il craignait parfois de rencontrer au coin d'une rue, ou sur une grande route, ouvrant ses larges mains pour le ressaisir. Puis un souvenir vague et terrifiant lui revenait, celui de cette cruelle femme qui le maltraitait, et aussi l'image consolante de cette fillette qui le berçait sur ses genoux.

« Je crois bien me rappeler qu'elle se nommait Sissy¹, dit-il un jour à son compagnon.

– Què joli nom ! » répondit Grip.

Au vrai, Grip était persuadé que cette Sissy ne devait exister que dans l'imagination de l'enfant, car on n'avait jamais pu avoir de renseignements sur elle. Mais, quand il semblait douter de son existence, P'tit-Bonhomme avait envie de se fâcher. Oui ! il la revoyait en pensée. Est-ce qu'il ne la retrouverait pas un jour ?... Qu'était-elle devenue ?... Vivait-elle encore cette chez mégère. loin de lui ?. Des milles et des milles les séparaient-ils

l'un de l'autre ?. Elle l'aimait bien et il l'aimait aussi. C'était la première affection qu'il eût éprouvée avant d'avoir rencontré Grip, et il parlait d'elle comme d'une grande fille. Elle était bonne et douce, elle le caressait, elle essuyait ses larmes, elle lui donnait des baisers, elle partageait ses pommes de terre avec lui.

« J', aurais bien voulu la défendre, lorsque la vilaine femme la battait ! disait P'tit-Bonhomme.

– Moi aussi, et j' crois qu' j'aurais cogno dur ! » répondait Grip pour faire plaisir à l'enfant.

D'ailleurs, si ce brave garçon ne se défendait guère, quand on l'attaquait, il savait au besoin défendre les autres, et il l'avait déjà prouvé, le cas se présentant, mettre à la raison cette mauvaise engeance acharnée contre son protégé.

Une fois, pendant les premiers mois de son séjour à la ragged-school, attiré par le cloches du dimanche, P'tit-Bonhomme était entré dans la cathédrale de Galway. Nous avouerons que le hasard seul l'y avait conduit car les touristes eux-mêmes ont quelque peine à la découvrir, perdue qu'elle est au milieu d'un labyrinthe de rues fangeuses et étroites.

L'enfant était là, honteux et craintif. Certainement, si le redoutable bedeau l'eût aperçu, presque nu sous ses haillons, il ne lui aurait pas permis de rester dans l'église. Il fut très étonné et très charmé de ce qu'il entendit, les chants de l'office, l'accompagnement de l'orgue, et de ce qu'il vit, le prêtre à l'autel avec ses ornements d'or, et ces longues chandelles qu'étaient pour lui les cierges allumés en plein jour.

P'tit-Bonhomme n'avait pas oublié que le curé de Westport lui avait quelquefois parlé de Dieu, – Dieu qui est le père à tous. Il se rappelait même que, lorsque le montreur de marionnettes prononçait le nom de Dieu, c'était pour le mêler à ses horribles jurons, et cela troublait sa pensée au milieu des cérémonies religieuses. Et pourtant, sous les voûtes de cette cathédrale, caché derrière un pilier, il éprouva une sorte de curiosité, regardant les prêtres comme il eût regardé des soldats. Puis, tandis que toute l'assemblée se courbait pendant l'élévation aux tintements de la sonnette, il s'en alla, avant d'avoir été aperçu, glissant sur les dalles sans plus de bruit qu'une souris qui regagne son trou.

Lorsque P'tit-Bonhomme revint de l'église, il n'en dit rien à personne, – pas même à Grip, . lequel d'ailleurs n'avait qu'une très vague idée de ce que signifiaient ces pompes de la messe et des vêpres. Toutefois, après une seconde visite, s'étant trouvé seul avec la Kriss, il se hasarda à lui demander ce que c'était que Dieu.

« Dieu ?... répondit la vieille femme en roulant des yeux terribles au milieu des bouffées nauséabondes qui s'échappaient de sa pipe de terre noire.

– Oui... Dieu ?...

– Dieu, dit-elle, c'est le frère du diable, à qui il envoie ces gueux d'enfants qui ne sont pas sages pour les brûler dans son feu d'enfer ! »

A cette réponse, P'tit-Bonhomme devint pâle, et, bien qu'il eût grande envie de savoir où était cet enfer rempli de flammes et d'enfants, il n'osa pas interroger Kriss à ce sujet.

Mais il ne cessa de songer à ce Dieu dont l'unique occupation semblait être de punir des bébés, et de quelle horrible façon, s'il fallait s'en rapporter au dire de Kriss.

Un jour, cependant, très anxieux, il voulut en causer avec son ami Grip.

« Grip, lui demanda-t-il, as-tu entendu quelquefois parler de l'enfer ?

– Quèqu'fois, p'tit !

– Où se trouve-t-il, l'enfer ?

– J'sais pas.

– Dis donc... si on y brûle les enfants qui sont méchants, on y brûlera Carker ?.

– Oui... et à grand feu !

– Moi... Grip... je ne suis pas méchant, dis ?

– Toi ?... méchant ?... Non... j'crois pas !

– Alors, je ne serai pas brûlé ?...

– Pas même d'un ch'veu !

– Ni toi, Grip ?...

– Ni moi... bien sûr ! »

Et Grip crut bon d'ajouter qu'il n'en valait pas la peine, étant si maigre qu'il n'eût fait qu'une flambée.

Voilà tout ce que P'tit-Bonhomme savait de Dieu, tout ce qu'il avait appris du catéchisme. Et pourtant, dans la simplicité, dans la naïveté de son âge, il sentait confusément ce qui était bien et ce qui était mal. Mais, s'il ne devait pas être puni suivant les préceptes de cette vieille femme de la ragged-school, il risquait fort de l'être suivant les préceptes de M. O'Bodkins.

En effet, M. O'Bodkins n'était guère content. P'tit-Bonhomme ne figurait pas sur ses livres à la colonne des recettes tout en figurant à la colonne des dépenses. Voilà un gamin qui coûtait... Oh ! pas grand'chose, M. O'Bodkins ! – et qui ne produisait pas ! Au moins les autres, mendiant et rapinant, subvenaient-ils en partie aux frais de logement et de nourriture, tandis que cet enfant ne rapportait rien.

Un jour, M. O'Bodkins lui en fit de très vifs reproches, en dardant sur lui un regard sévère à travers ses lunettes.

P'tit-Bonhomme eut assez de force pour ne point pleurer, en recevant cette admonestation que M. O'Bodkins lui adressait au double titre de comptable et de directeur.

« Tu ne veux rien faire ?. lui dit-il.

– Si, monsieur, répliqua l'enfant. Dites-moi... que voulez-vous que je fasse ?

– Quelque chose qui paye ce que tu coûtes !

– Je voudrais bien, mais je ne sais pas.

– On suit les gens dans la rue... on leur demande des commissions.

– Je suis trop petit, et on ne veut pas.

– Alors, on cherche dans les tas, au coin des bornes ! Il y a toujours quelque chose à trouver.

– Les chiens me mordent, et je ne suis pas assez fort... Je ne peux pas les chasser !

– Vraiment !... As-tu des mains ?...

– Oui.

– Et as-tu des jambes ?

– Oui.

– Eh bien, cours sur les routes après les voitures, et attrape des coppers, puisque tu ne peux pas faire autre chose !

– Demander des coppers ! »

Et P'tit-Bonhomme eut un haut-le-cœur, tant cette proposition révolta sa fierté naturelle. Sa fierté ! oui ! c'est le mot, et il rougissait à la pensée de tendre la main.

« Je ne pourrais pas, monsieur O'Bodkins ! dit-il.

– Ah ! tu ne pourrais pas ?...

– Non !

– Et pourras-tu vivre sans manger ?... Non ! n'est-ce pas !... Je te préviens pourtant qu'un jour ou l'autre, je te mettrai à ce régime-là, si tu n'imagines un moyen de gagner ta vie !... Et maintenant, file ! »

Gagner sa vie... à quatre ans et quelques mois ! Il est vrai qu'il la gagnait déjà chez le montreur de marionnettes, et de quelle façon ! L'enfant « fila » très accablé. Et qui l'eût vu dans un coin, les bras croisés, la tête basse, aurait été pris de pitié. Quel fardeau était la vie pour ce pauvre petit être !

Ces petiots, quand ils ne sont pas abrutis par la misère dès le bas âge, on ne saurait s'imaginer ce qu'ils souffrent, et on ne s'apitoiera jamais assez sur leur sort !

Et puis, après les admonestations de M. O'Bodkins, venaient les excitations des polissons de l'école.

Cela les enrageait de sentir ce garçon plus honnête qu'eux. Ils avaient plaisir à le pousser au mal, et ne lui épargnaient ni les perfides conseils ni les coups.

Carker, surtout, ne tarissait pas à cet égard, et il y mettait un acharnement qui s'expliquait par sa perversité.

« Tu ne veux pas demander la charité ? lui dit-il un jour.

– Non, répondit d'une voix ferme P'tit-Bonhomme.

– Eh bien, sotté bête, on ne demande pas... on prend !

– Prendre ?...

– Oui !... Quand on voit un monsieur bien mis, avec un mouchoir qui sort de sa poche, on s'approche, on tire adroitement le mouchoir, et il vient tout seul.

– Laisse-moi, Carker !

– Et quelquefois, il y a un porte-monnaie qui arrive avec le mouchoir.

– C'est voler, cela !

– Et ce n'est pas des coppers qu'on trouve dans ces porte-monnaies de riches, ce sont des shillings, des couronnes, et aussi des pièces d'or, et on les rapporte, on les partage avec les camarades, mauvais propre à rien !

– Oui, dit un autre, et on fait la nique aux policemen en s'ensauvant.

– Ensuite, ajouta Carker, quand on irait en prison, qu'est-ce que ça fait ? On y est aussi bien qu'ici – et même mieux. On vous y donne du pain, de la soupe aux pommes de terre, et on mange tout son content.

– Je ne veux pas. je ne veux pas ! » répétait l'enfant, se débattant au milieu de ces vauriens, qui le renvoyaient de l'un à l'autre comme une balle.

Grip, étant entré dans la salle, se hâta de l'arracher des mains de la bande.

« Allez-vous m'laisser ce p'tit tranquille ! » s'écria-t-il en serrant les poings.

Cette fois, il était vraiment en colère, Grip.

« Tu sais, dit-il à Carker, j'tape pas souvent, n'est-ce pas, mais quand je m'mets à taper... »

Après que ces garnements eurent laissé leur victime, quel regard ils lui jetèrent, comme ils se promirent de recommencer, dès que Grip ne serait plus là, et même, à la prochaine occasion, de « leur faire leur affaire » à tous les deux !

« Bien sûr, Carker, tu seras brûlé ! dit P'tit-Bonhomme, non sans une certaine commisération.

– Brûlé ?...

– Oui... en enfer... si tu continues à être méchant ! »

Réponse qui excita les railleries de toute cette bande de mécréants. Que voulez-vous ? le rôtissement de Carker, c'était une idée fixe chez P'tit-Bonhomme.

Toutefois, il était à craindre que l'intervention de Grip en sa faveur ne produisît pas d'heureux résultats. Carker et les autres étaient décidés à se venger du surveillant et de son protégé.

Dans les coins, les pires garnements de la ragged-school tenaient des conciliabules qui ne présageaient rien de bon. Aussi Grip ne cessait-il de les surveiller, ne quittant notre garçonnet que le moins possible. La nuit, il le

faisait monter jusqu'au galetas qu'il occupait sous les bardeaux de la toiture. Là, dans ce réduit bien froid, bien misérable, P'tit-Bonhomme était du moins à l'abri des mauvais conseils et des mauvais traitements.

Un jour, Grip et lui étaient allés se promener sur la grève de Salthill, où ils prenaient quelquefois plaisir à se baigner. Grip, qui savait nager, donnait des leçons à P'tit-Bonhomme. Ah ! que celui-ci était heureux de se plonger dans cette eau limpide sur laquelle naviguaient de beaux navires, loin, bien loin, et dont il voyait les voiles blanches s'effacer à l'horizon.

Tous deux s'ébattaient au milieu des longues lames qui grondaient sur la grève. Grip, tenant l'enfant par les épaules, lui indiquait les premiers mouvements.

Soudain, de véritables hurlements de chacals se firent entendre du côté des rochers, et on vit apparaître les déguenillés de la ragged-school. :

Ils étaient une douzaine, des plus vicieux, des plus féroces, Carker à leur tête.

S'ils criaient, s'ils vociféraient de la sorte, c'est qu'ils venaient d'apercevoir une mouette, blessée à l'aile, qui essayait de s'enfuir. Et peut-être y fût-elle parvenue, si Carker ne lui eût lancé une pierre dont il l'atteignit.

P'tit-Bonhomme poussa un cri à faire croire que c'était lui qui avait reçu le coup.

« Pauvre mouette... pauvre mouette ! » répétait-il.

Une grosse colère saisit Grip, et probablement allait-il infliger à Carker une correction dont celui-ci se souviendrait, lorsqu'il vit l'enfant s'élancer sur la grève, au milieu de la bande, en demandant grâce pour l'oiseau.

« Carker... je t'en prie... répétait-il, bats-moi... bats-moi... mais pas la mouette... pas la mouette ! »

Quelle bordée de sarcasmes l'accueillirent, lorsqu'on le vit se traîner sur le sable, tout nu, ses membres si grêles, ses côtes qui faisaient saillie sous la peau ! Et toujours il criait :

« Grâce... Carker... grâce pour la mouette ! »

Personne ne l'écoutait. On se riait de ses supplications. La bande poursuivait l'oiseau, qui essayait en vain à s'élever de terre, sautillant d'une patte sur l'autre, et tâchant de gagner un abri entre les roches.

Efforts inutiles.

« Lâches... lâches !... » criait P'tit-Bonhomme.

Carker avait saisi la mouette par une aile, et, la faisant tournoyer, il la lança en l'air. Elle retomba sur le sable. Un autre la ramassa et l'envoya sur les galets.

« Grip... Grip !... répétait P'tit-Bonhomme, défends-la... défends-la !... »

Grip se précipita sur ces gueux pour leur arracher l'oiseau... il était trop tard. Carker venait d'écraser sous son talon la tête de la mouette.

Et les rires de reprendre de plus belle au milieu d'un concert de hurrahs frénétiques.

P'tit-Bonhomme était outré. La colère le prit alors, – une colère aveuglante, – et n'y tenant plus, il ramassa un galet et le jeta de toutes ses forces contre Carker, lequel le reçut en pleine poitrine.

« Ah ! tu vas me le payer ! » s'écria Carker.

Et, avant que Grip eût pu l'en empêcher, il se précipita sur le jeune garçon, il l'entraîna au bord de la grève, l'accablant de coups. Puis, tandis que les autres retenaient Grip par les bras, par les jambes, il enfonça la tête de P'tit-Bonhomme sous les lames au risque de l'asphyxier.

Étant parvenu à se débarrasser à coup de taloches de ces garnements dont la plupart roulèrent sur le sable en hurlant, Grip courut vers Carker, qui s'enfuit avec toute la bande.

En se retirant, les lames auraient entraîné P'tit-Bonhomme, si Grip ne l'eût saisi et ramené à demi évanoui.

Après l'avoir frotté vigoureusement, Grip ne tarda pas à le remettre sur pied. L'ayant rhabillé de ses haillons, et le prenant par la main :

« Viens... viens ! » lui dit-il.

P'tit-Bonhomme remonta du côté des roches. Là, apercevant l'oiseau écrasé, il s'agenouilla, des larmes lui mouillèrent les yeux, et, creusant un trou dans le sable, il l'y enterra.

Et, lui-même, qu'était-il, si ce n'est un oiseau abandonné. une pauvre mouette humaine !



ET CREUSANT UN TROU DANS LE SABLE... (PAGE 72.)

V

ENCORE LA RAGGED-SCHOOL

En rentrant à l'école, Grip crut devoir attirer l'attention de M. O'Bodkins sur la conduite de Carker et des autres. Ce ne fut point pour parler des tours qu'on lui jouait et dont il ne s'apercevait même pas la plupart du temps. Non ! il s'agissait de P'tit-Bonhomme et des mauvais traitements auxquels il était en butte. Cette fois, cela avait été poussé si loin que, sans l'intervention de Grip, il y aurait maintenant un cadavre d'enfant que les lames rouleraient sur la grève de Salthill.

Pour toute réponse, Grip n'obtint qu'un hochement de tête de M. O'Bodkins. Il aurait dû le comprendre, c'étaient de ces choses qui ne regardent point la comptabilité. Que diable ! le grand-livre ne peut avoir une colonne pour les taloches et une autre pour les coups de pied ! Cela ne saurait pas plus s'additionner, en bonne arithmétique, que trois cailloux et cinq chardonnerets. Sans doute M. O'Bodkins avait comme directeur le devoir de s'inquiéter des agissements de ses pensionnaires ; mais, comme comptable, il se borna à envoyer promener le surveillant de l'école.

A partir de ce jour, Grip résolut de ne plus perdre de vue son protégé, de ne jamais le laisser seul dans la grande salle, et, quand il sortait, il prenait soin de l'enfermer au fond de son galetas, où du moins l'enfant se trouvait en sûreté.

Les derniers mois de l'été s'écoulèrent. Septembre arriva. C'est déjà l'hiver pour les districts des comtés du nord, et l'hiver de la haute Irlande est fait d'une succession ininterrompue de neiges, de bises, de rafales, de brouillards, venus des plaines glacées de l'Amérique septentrionale, et que les vents de l'Atlantique précipitent sur l'Europe.

Un temps âpre et rude aux riverains de cette baie de Galway, enserrée dans son écran de montagnes comme entre les parois d'une glacière. Des jours bien courts et des nuits bien longues à passer pour ceux dont le foyer n'a ni houille ni tourbe. Ne vous étonnez pas si la température est basse alors à l'intérieur de la ragged-school, sauf peut-être dans la chambre de M. O'Bodkins. Est-ce que si le directeur-comptable n'était pas au chaud, son encre resterait liquide en son encrier ? Est-ce que ses paraphes ne seraient pas gelés avant qu'il eût pu achever leur fioriture ?

C'était ou jamais le moment d'aller ramasser par les rues, sur les routes, tout ce qui est susceptible de se combiner avec l'oxygène pour produire de la chaleur. Médiocre ressource, il faut le reconnaître, lorsqu'on en est réduit aux branches tombées des arbres, aux escarbilles abandonnées à la porte des maisons, aux cassures de charbon que les pauvres se disputent sur les quais de déchargement du port. Les pensionnaires de l'école s'occupaient donc à cette récolte, et combien les glaneurs étaient nombreux !

Notre petit garçon prenait sa part de ce pénible travail. Chaque jour, il rapportait un peu de combustible. Ce n'était pas mendier, cela. Aussi, tant bien que mal, l'âtre brillait-il de vilaines flammes fumeuses dont il fallait se contenter. Toute l'école, gelée sous ses haillons, se pressait autour du foyer, – les plus grands aux bonnes places, cela va de soi, tandis que le souper essayait de cuire dans la marmite. Et quel souper !. Des croûtes de pain, des pommes de terre de rebut, quelques os auxquels adhéraient encore des bribes de chair, une abominable soupe, où les taches de graisse remplaçaient les yeux du bouillon gras.

Il va sans dire que, devant le feu, il n'y avait jamais une place pour P'tit-Bonhomme, . et rarement une écuelle de ce liquide que la vieille réservait aux plus grands. Ceux-ci se jetaient dessus comme des chiens affamés, et n'hésitaient pas à montrer les crocs pour défendre leur maigre portion.

Heureusement, Grip s'empressait d'emmener l'enfant dans son trou, et il lui donnait le meilleur de ce qui lui revenait pour sa part de la réfection quotidienne. Sans doute, il n'y avait pas de feu là-haut. Cependant, en se blottissant sous la paille, en se serrant l'un contre l'autre, tous deux parvenaient à se garantir du froid, puis à s'endormir, et le sommeil, peut-être cela réchauffe-t-il ? Il faut l'espérer du moins.

Un jour, Grip eut un vrai coup de fortune. Il était en promenade et filait le long de la principale rue de Galway, lorsqu'un voyageur qui rentrait à *Royal-Hôtel*, le pria de lui porter une lettre au Post-Office. Grip s'empressa de faire la commission et, pour sa peine, il reçut un beau shilling tout neuf. Certes, ce n'était pas un gros capital qui lui arrivait sous cette forme, et il n'aurait pas à se creuser la tête pour décider s'il le placerait en rentes sur l'État ou en valeurs industrielles. Non ! le placement tout indiqué se ferait en nature, beaucoup dans l'estomac de P'tit-Bonhomme, un peu dans le sien. Il acheta donc une portion de charcuterie variée qui dura trois jours, et dont on se régala en cachette de Carker et des autres. On le pense bien, Grip entendait ne rien partager avec ceux qui ne partageaient jamais avec lui.

En outre, – ce qui rendit particulièrement heureuse la rencontre de Grip et du voyageur de *Royal-Hôtel*, – c'est que ce digne gentleman, le voyant si mal vêtu, se défit en sa faveur d'un tricot de laine qui était en bon état.

Ne croyez pas que Grip eût songé à le garder pour son usage personnel. Non ! il ne pensa qu'à P'tit-Bonhomme. Ce serait « fameux » d'avoir ce bon tricot sous ses haillons.

« Il s'ra là-d'dans comme un mouton sous – sa laine ! » se dit le brave cœur.

Mais le mouton ne voulut point que Grip se dépouillât de sa toison à son profit. Il y eut discussion. Enfin les choses purent s'arranger à la satisfaction commune.

En effet, le gentleman était gros, et son tricot eût fait deux fois le tour du corps de Grip. Le gentleman était grand, et son tricot eût enveloppé P'tit-Bonhomme de la tête aux pieds. Donc, en gagnant sur la hauteur et la largeur, il ne serait pas impossible d'ajuster le tricot à l'avantage des deux amis. Demander à cette vieille ivrognesse de Kriss de découdre et de recoudre, autant lui demander de renoncer à sa pipe. Aussi, s'enfermant dans le galetas, Grip se mit-il à l'œuvre en y concentrant toute son intelligence. Après avoir pris mesure sur l'enfant, il travailla si adroitement qu'il parvint à confectionner une bonne veste de laine. Quant à lui, il se trouva pourvu d'un gilet – sans manches, il est vrai – mais enfin un gilet, c'est déjà quelque chose

Il va de soi que recommandation fut faite à P'tit-Bonhomme de cacher sa veste sous ses loques, afin que les autres ne pussent la voir. Plutôt que de la lui laisser, ils l'auraient mise en morceaux. C'est ce qu'il fit, et s'il apprécia l'excellente chaleur de ce tricot pendant les grands froids de l'hiver, nous le laissons à penser.

A la suite d'un mois d'octobre excessivement pluvieux, novembre déchaîna sur le comté une bise glaciale qui condensa en neige toute l'humidité de l'atmosphère. La couche blanche dépassa l'épaisseur de deux pieds dans les rues de Galway. La récolte quotidienne de houille et de tourbe s'en ressentit. On gelait rudement dans la ragged-school, et si le foyer manquait de combustible, l'estomac, qui est un foyer, en manquait également, car on n'y faisait pas de feu tous les jours.

Il fallait bien, néanmoins, au milieu de ces tempêtes de neige, à travers les courants glacés, le long des rues, sur les routes, que les déguenillés cherchassent à pourvoir aux besoins de l'école. Maintenant, on ne trouvait plus rien à ramasser entre les pavés. L'unique ressource, c'était d'aller de porte en porte. Certes, la paroisse faisait ce qu'elle pouvait pour ses pauvres ; mais, sans parler de la ragged-school, nombre d'établissements de charité se réclamaient d'elle en ce temps de misère.

Les enfants étaient dès lors réduits à quêter d'une maison à l'autre, et quand toute pitié n'y était pas éteinte, on ne leur faisait pas mauvais accueil. Le plus souvent, il est vrai, avec quelle brutalité on les recevait, avec quelles menaces, en cas qu'ils s'aviseraient de revenir, et ils rentraient alors les mains vides.

P'tit-Bonhomme n'avait pu se refuser à suivre l'exemple de ses compagnons. Et pourtant, lorsqu'il s'arrêtait devant une porte, après en avoir soulevé le marteau, Il lui semblait que ce marteau retombait d'un grand coup sur sa poitrine. Alors, au lieu de tendre la main, il demandait si l'on n'avait pas quelque commission à lui donner. Il s'épargnait du moins la honte de mendier. Une commission à ce gamin de cinq ans, on savait ce que cela voulait dire, et parfois, on. lui jetait un morceau de pain. qu'il prenait en pleurant. Que voulez-vous ?. la faim.

Avec décembre, le froid devint très rigoureux et très humide. La neige ne cessait de tomber à gros flocons. C'est à peine si l'on pouvait reconnaître

son chemin à travers les rues. A trois heures de l'après-midi, il fallait allumer le gaz, et la lumière jaunâtre des becs ne parvenait point à percer l'amas des brumes, comme si elle eût perdu tout pouvoir éclairant. Ni voitures ni charrettes en circulation. De rares passants se hâtant vers leur logis. Et P'tit-Bonhomme, avec les yeux brûlés par le froid, les mains et la figure bleuies sous les morsures de la bise, courait en serrant étroitement ses loques blanches de neige...

Enfin ce pénible hiver s'acheva. Les premiers mois de l'année 1877 furent moins durs. L'été fit une précoce apparition. Il y eut d'assez fortes chaleurs dès le mois de juin.

Le 17 août, P'tit-Bonhomme – il avait alors cinq ans et demi – eut la bonne chance d'une trouvaille, qui allait avoir des conséquences très inattendues.

A sept heures du soir, il suivait une des ruelles aboutissant au pont du Claddagh, et revenait à la ragged-school, certain d'y être fort mal reçu, car sa tournée n'avait point été fructueuse. Si Grip n'avait pas quelque vieille croûte en réserve, tous deux devraient se passer de souper ce soir-là. Ce ne serait pas la première fois, d'ailleurs, et de s'attendre à manger tous les jours, à heure fixe, c'eût été de la présomption. Que les riches aient de ces habitudes, rien de mieux, puisque c'est dans leurs moyens. Mais un pauvre diable, ça mange quand ça peut, et « ça n' mang' pas, quand ça n' peut pas ! » disait Grip, très habitué à se nourrir de maximes philosophiques.

Or, voilà qu'à deux cents pas de l'école, P'tit-Bonhomme buta et s'étendit de tout son long sur le pavé. Comme il n'était point tombé de haut, il ne se fit aucun mal. Mais, au moment où il s'étalait, un objet, heurté par son pied, avait roulé devant lui. C'était une grosse bouteille de grès, qui ne s'était pas cassée, – par bonheur, car il aurait pu être blessé grièvement.

Notre petit garçon se releva, et, en cherchant autour de lui, finit par retrouver cette bouteille, dont la contenance pouvait être de deux à trois gallons. Un bouchon de liège fermait son goulot, et il suffisait de l'enlever avec la main pour savoir ce que contenait ladite bouteille.

P'tit-Bonhomme la déboucha donc, et il lui sembla qu'elle était pleine de gin.

Ma foi, il y aurait là de quoi satisfaire tous les déguenillés, et, ce jour-là, P'tit-Bonhomme put être assuré qu'on lui ferait un excellent accueil.

Personne dans la ruelle, aucun passant ne l'avait vu, et deux cents pas le séparaient de la ragged-school.

Mais alors des idées lui vinrent, – des idées qui ne seraient venues ni à Carker ni aux autres. Elle ne lui appartenait pas, cette bouteille. Ce n'était point un don de charité, ce n'était pas un débris jeté aux ordures, c'était un objet perdu. Sans doute, de retrouver son propriétaire, cela ne laisserait pas d'être assez difficile. N'importe, sa conscience lui disait qu'il n'avait pas le droit de disposer de la chose d'autrui. Il savait cela d'instinct, car Thornpipe pas plus que M. O'Bodkins ne lui avaient jamais enseigné ce que c'est que d'être honnête. Heureusement, il y a de ces cœurs d'enfant où c'est écrit tout de même.

P'tit-Bonhomme, assez embarrassé de sa trouvaille, prit la résolution de consulter Grip. Bien sûr, Grip parviendrait à opérer la restitution. L'essentiel, c'était d'introduire la bouteille dans le galetas sans être vu des vauriens, car ils ne s'inquiéteraient guère de la rendre à qui elle appartenait. Deux ou trois gallons de gin !... Quelle aubaine !... La nuit venue, il n'en resterait pas une goutte... Pour ce qui concerne Grip, P'tit-Bonhomme en répondait comme de lui. Il ne toucherait pas à la bouteille, il la cacherait sous la paille, et, le lendemain, il prendrait des informations dans le quartier. S'il le fallait, tous deux iraient de maison en maison, ils frapperaient aux portes : ce ne serait pas pour mendier, cette fois.

P'tit-Bonhomme se dirigea alors vers l'école, en essayant, non sans peine, de cacher la bouteille qui faisait une grosse bosse sous ses haillons.

Par malchance, lorsqu'il fut arrivé devant la porte, voici que Carker sortit brusquement, et il ne put éviter le choc. D'ailleurs, Carker l'ayant reconnu et le voyant seul, trouva l'occasion bonne pour lui payer l'arriéré qu'il lui devait depuis l'intervention de Grip sur la grève de Salthill.

Il se jeta donc sur P'tit-Bonhomme, et, ayant senti la bouteille sous ses loques, il la lui arracha.

« Eh ! qu'est-ce que ça ? s'écria-t-il.

– Ça !... ce n'est pas à toi !

– Alors... c'est à toi ?

– Non... ce n'est pas à moi ! »

Et P'tit-Bonhomme voulut repousser Carker, lequel, d'un coup de pied, l'envoya rouler à trois pas.

S'emparer de la bouteille, puis rentrer dans la salle, c'est ce que Carker eut fait en un instant, et P'tit-Bonhomme ne put que le suivre en pleurant de rage.

Il essaya encore de protester ; mais Grip n'étant pas là pour lui venir en aide, ce qu'il reçut de taloches, de coups de pieds, de coups de dents même !... Jusqu'à la vieille Kriss qui s'en mêla, dès qu'elle eut aperçu la bouteille.

« Du gin, s'écria-t-elle, du bon gin, et il y en aura pour tout le monde ! »

Assurément P'tit-Bonhomme eût mieux fait de laisser cette bouteille dans la rue, où son propriétaire la cherchait peut-être à cette heure, car, enfin, deux ou trois gallons de gin, ça vaut des shillings et même plus d'une demi-couronne. Il aurait dû se dire qu'il lui serait impossible de remonter au galetas de Grip sans être vu. Maintenant, il était trop tard.

Quant à s'adresser à M. O'Bodkins, à lui raconter ce qui venait de se passer, il aurait été bien accueilli. Aller au cabinet du directeur, entr'ouvrir sa porte si peu que ce fût, risquer de le déranger au plus fort de ses calculs. Et puis, qu'en serait-il résulté ? M. O'Bodkins aurait fait apporter la bouteille, et ce qui entraînait dans son bureau n'en sortait guère.

P'tit-Bonhomme ne pouvait rien, et il se hâta de rejoindre Grip au galetas, afin de tout lui dire.

« Grip, demanda-t-il, ce n'est pas à soi, n'est-ce pas, une bouteille qu'on trouve ?.

– Non... j crois pas, répondit Grip. Est-ce que t'as trouvé une bouteille ?.

– Oui... j'avais l'intention de te la donner, et, demain, nous aurions été savoir dans le quartier...

– A qui qu'elle appartient ?... dit Grip.

– Oui, et peut-être en cherchant.

– Et ils te l'ont prise, c'te bouteille ?.

– C'est Carker !... J'ai essayé de l'empêcher... et alors les autres... Si tu descendais, Grip ?...

– Je vais descendre, et nous verrons à qui qu'elle rest'ra, la bouteille !... »

Mais lorsque Grip voulut sortir, il ne le put. La porte était fermée à l'extérieur.

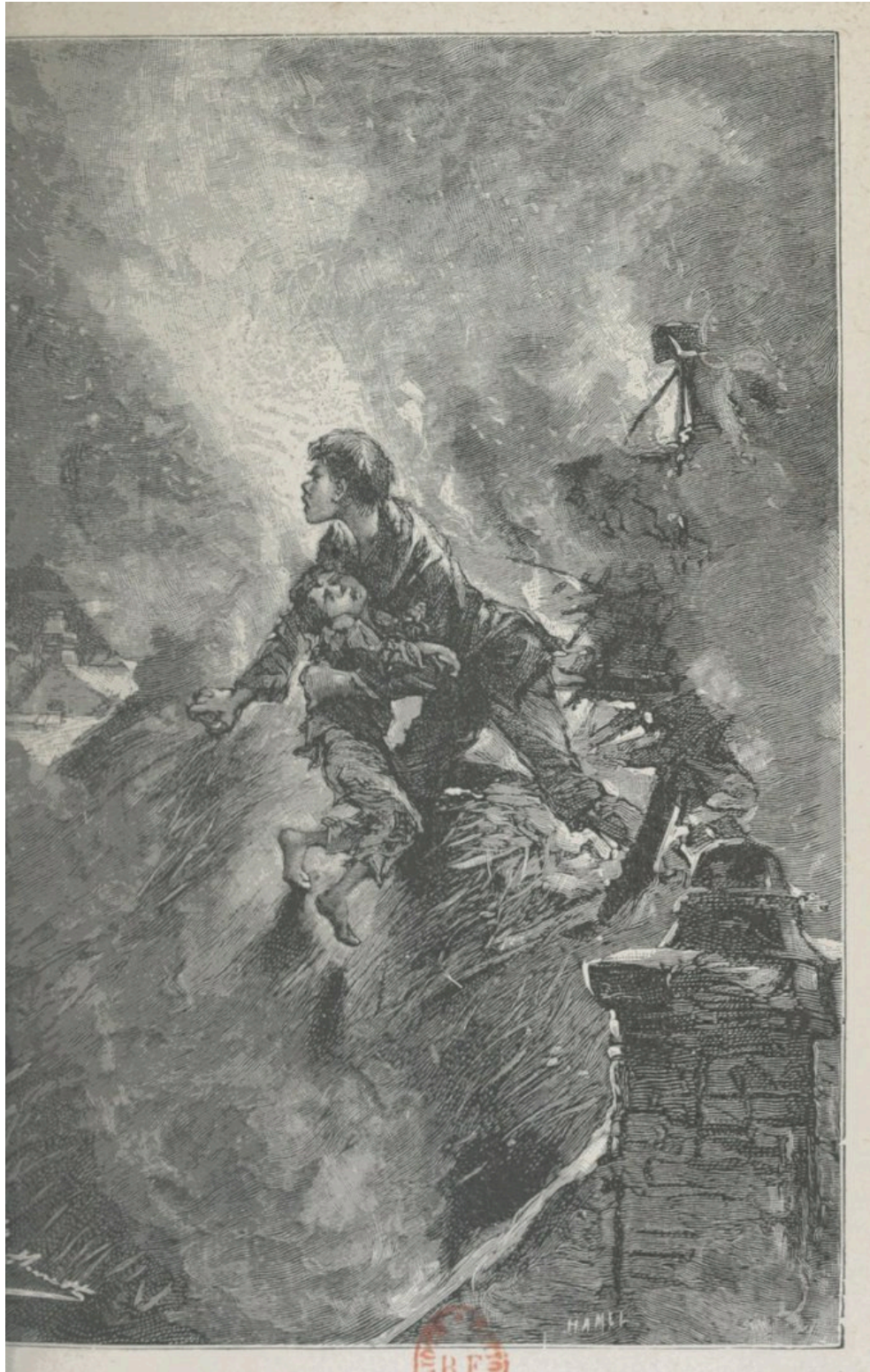
Cette porte, vigoureusement secouée, résista, à la grande joie de la bande, qui criait d'en bas :

« Eh ! Grip !...

– Eh ! P'tit-Bonhomme !...

– A leur santé ! »

III



« SAUVEZ-LE... CRIA GRIP, SAUVEZ LE !
« (PAGE 93.)

Grip, ne pouvant enfoncer la porte, se résigna suivant son habitude, s'efforçant de calmer son compagnon très en colère.

« Bon ! dit-il, laissons-les, ces bêtes !

– Oh ! n'être pas le plus fort !

– A quoi qu' ça servirait !... Tiens, p'tit, v'là des pommes de terre que je t'ai gardées... Mange...

– Je n'ai pas faim, Grip !

– Mange tout d'même, et puis on s' four-r'ra sous la paille pour dormir. »

C'était ce qu'il y aurait de mieux à faire, après un souper, hélas ! si maigre.

Si Carker avait fermé la porte du galetas, c'est qu'il ne tenait pas à être dérangé ce soir-là. Grip sous les verrous, on serait à son aise pour fêter la bouteille de gin, et Kriss ne s'y opposerait pas, pourvu qu'on lui réservât sa part.

Et alors la liqueur circula dans les tasses. Quels cris, quels hurlements ! Il ne leur en fallait pas beaucoup, à ces vauriens, pour les griser, sauf Carker peut-être, qui avait déjà l'habitude des boissons alcooliques.

C'est ce qui ne tarda pas d'arriver. La bouteille n'était pas à demi vide, quoique Kriss y eût puisé à même, que l'ignoble bande était plongée dans l'ivresse. Et ce tumulte, ce vacarme, ne suffirent pas à tirer M. O'Bodkins de son indifférence accoutumée. Que lui importait ce qui se passait en bas, lorsqu'il était en : haut devant ses cartons et ses livres ?. La trompette du jugement dernier n'aurait pu l'en distraire.

Et pourtant, il allait bientôt être brusquement arraché de son bureau, – non sans grand dommage pour sa chère comptabilité.

Après avoir absorbé un gallon et demi de gin, des trois que contenait la bouteille, la plupart des garnements étaient tombés sur leur paille, pour ne pas dire leur fumier. Et là, ils se fussent endormis, s'il ne fût venu à Carker l'idée de faire un brûlot.

Un brûlot, c'est un punch. Au lieu de rhum, on met du gin dans une casserole, on l'allume, il flambe, et on le boit tout brûlant.

C'est ce qu'imagina Carker, pour le plus vif plaisir de la vieille Kriss et de deux ou trois autres qui résistaient encore. Certes, il manquait certains ingrédients à ce brûlot, mais les pensionnaires de la ragged-school n'étaient point exigeants.

Lorsque le gin eut été versé dans la marmite, – l'unique ustensile que la vieille Kriss eût à sa disposition, – Carker prit une allumette et alluma le brûlot.

Dès que la flamme bleuâtre eut éclairé la salle, ceux de ces déguenillés qui pouvaient se tenir sur leurs jambes, commencèrent une ronde bruyante autour de la marmite. Qui eût passé en ce moment dans la rue, aurait cru qu'une légion de diables avait envahi l'école. Il est vrai, ce quartier est désert aux premières heures de la nuit.

Soudain une vaste lueur apparut à l'intérieur de la maison. Un faux pas ayant renversé le récipient, d'où débordaient les vapeurs enflammées du gin, le liquide se répandit sur la paille, en gagnant jusqu'aux derniers recoins de la salle. En un instant, le feu fut partout, comme s'il eût fusé d'un tas de pièces d'artifices. Ceux qui étaient valides et ceux qui furent réveillés de leur ivresse par les crépitements de l'incendie n'eurent que le temps d'ouvrir la porte, d'entraîner la vieille Kriss et de se jeter dans la rue.

En ce moment, Grip et P'tit-Bonhomme, qui venaient de se relever, cherchèrent vainement à s'enfuir hors du galetas, que remplissait une fumée suffocante.

Déjà, d'ailleurs, le reflet des flammes avait été aperçu. Quelques habitants, munis de seaux et d'échelles, accouraient. Très heureusement, la ragged-school était isolée, et le vent, portant à l'opposé, ne menaçait point les maisons d'en face., .

Mais, s'il y avait peu d'espoir de sauver cette antique cassine, il fallait songer à ceux qui s'y trouvaient, et auxquels la flamme fermait toute issue.

Alors s'ouvrit une fenêtre de l'étage qui donnait sur la rue.

C'était la fenêtre du cabinet de M. O'Bodkins, que l'incendie allait bientôt atteindre. Le directeur apparut tout effaré, s'arrachant les cheveux.

Ne croyez pas qu'il s'inquiétait de savoir si ses pensionnaires étaient en sûreté. Il ne songeait même pas à lui, ni au danger qu'il courait.

« Mes livres... mes livres ! » criait-il en agitant désespérément les bras.

Et, après avoir essayé de descendre par l'escalier de son cabinet dont les marches crépitaient sous la lèche des flammes, il se décida à jeter par la fenêtre ses registres, ses cartons, ses ustensiles de bureau. Aussitôt les garnements de se précipiter dessus, de les piétiner, d'éparpiller les feuillets que le vent dispersait, tandis que M. O'Bodkins se décidait enfin à se sauver par une échelle dressée contre la muraille.

Mais ce que le directeur avait pu faire, rip et l'enfant ne le pouvaient pas. Le galetas le prenait jour que par une étroite lucarne, et l'escalier qui le desservait s'effondrait marche à marche au milieu de la fournaise. La déflagration des murs de paille commençait, et les flammèches, retombant en pluie sur le toit de chaume, allaient bientôt faire de la ragged-school un large brasier.

Les cris de Grip dominèrent alors le fracas de l'incendie.

« Il y a donc du monde dans ce grenier ? » demanda quelqu'un qui venait d'arriver sur le théâtre de la catastrophe.

C'était une dame en costume de voyage. Après avoir laissé sa voiture au tournant de la rue, elle était accourue de ce côté avec sa femme de chambre.

En réalité, le sinistre s'était propagé si rapidement qu'il n'existait plus aucun moyen de s'en rendre maître. Aussi, depuis que le directeur avait été sauvé, avait-on cessé de combattre le feu, croyant qu'il ne se trouvait plus personne dans la maison.

« Du secours... du secours à ceux qui sont là ! » s'écria de nouveau la voyageuse, en faisant de grands gestes dramatiques. Des échelles, mes amis, des échelles... et des sauveteurs ! »

Mais comment appliquer des échelles contre ces murs qui menaçaient de s'écrouler ? Comment atteindre le galetas sur un toit enveloppé d'une fumée épaisse, et dont le chaume pétillait comme une meule livrée aux flammes ?

« Qui donc est dans ce grenier ?... demanda-t-on à M. O'Bodkins, occupé à ramasser ses registres.

– Qui ?... je ne sais... » répondit le directeur éperdu, n’ayant conscience que de son propre désastre.

Puis, la mémoire lui revenant :

« Ah !... si... deux. Grip et P’tit-Bonhomme... »

– Les malheureux ! s’écria la dame. Mon or, mes bijoux, tout ce que je possède, à qui les sauvera ! »

Il était maintenant impossible de pénétrer à l’intérieur de l’école. Une gerbe écarlate se projetait à travers les murs. Le dedans flambait, crépitait, s’écroulait. Encore quelques instants, et sous le souffle de la rafale, qui tordait les flammes comme l’étamine d’un pavillon, la ragged-school ne serait plus qu’une caverne de feu, un tourbillon de vapeurs incandescentes.

Soudain le toit de chaume creva à la hauteur de la lucarne. Grip était parvenu à le déchirer, à briser les bardeaux, au moment où l’incendie faisait craquer le plancher du galetas. Il se hissa alors sur les traverses du faîtage, et il tira après lui le jeune garçon à demi suffoqué. Puis, ayant gagné la partie du mur qui formait pignon à droite, il se laissa glisser sur l’arête, tenant toujours P’tit-Bonhomme entre ses bras.

En ce moment, il se produisit une violente poussée de flammes fuligineuses, éruptées de la toiture, en faisant jaillir des milliers d’étincelles.

« Sauvez-le. cria Grip, sauvez-le ! »

Et il lança l’enfant du côté de la rue, où, par bonheur, un homme le reçut dans ses bras, avant qu’il se fût brisé sur le sol.

Grip, se jetant à son tour, roula presque asphyxié au pied d’un pan de muraille, qui s’abattit d’un bloc.

Alors la voyageuse s’avançant vers l’homme qui tenait P’tit-Bonhomme, lui demanda d’une voix tremblante d’émotion :

« A qui est cette innocente créature ?... »

– A personne !... Ce n’est qu’un enfant trouvé. lui répondit cet homme.

– Eh bien... il est à moi... à moi !... s’écria-t-elle en le prenant, en le serrant sur sa poitrine.

– Madame... fit observer la femme de chambre.

– Tais-toi... Élixa... tais-toi !... C’est un ange qui m’est tombé du ciel ! »

Comme l’ange n’avait ni parents ni famille, autant valait le laisser aux mains de cette belle dame, douée d’un cœur si généreux, et ce furent des

hurrahs qui la saluèrent, au moment où s'écroulaient, au milieu d'une gerbe de flammeroles, les derniers restes de la ragged-school.

VI

LIMERICK

Quelle était cette femme charitable, qui venait d'entrer en scène de cette façon quelque peu mélodramatique ? On l'aurait, vue se précipitant au milieu des flammes, sacrifiant sa vie pour arracher cette frêle victime à la mort, que personne ne s'en fût étonné, tant elle y mettait de conviction scénique. En vérité, il eût été sien, cet enfant, qu'elle ne l'aurait pas entouré plus étroitement de ses bras, tandis qu'elle l'emportait vers sa voiture. En vain sa femme de chambre avait-elle voulu la décharger de ce précieux fardeau. Jamais. jamais !

» Non, Elisa, laisse-le ! répétait-elle d'une voix vibrante. Il est à moi. Le ciel m'a permis de le retirer des ruines de cette maison en flammes. Merci, merci, mon Dieu !... Ah ! le chéri !. le chéri ! »

Le chéri était à demi suffoqué, la respiration incomplète, la bouche haletante, les yeux fermés. Il lui aurait fallu de l'air, le grand air, et, après avoir été presque étouffé par les fumées de l'incendie, il risquait de l'être par les tourbillons de tendresse dont l'enveloppait sa libératrice.

« A la gare, dit-elle au cocher, lorsqu'elle eut rejoint sa voiture, à la gare !. Une guinée. si nous ne manquons pas le train de neuf heures quarante-sept ! »

Le cocher ne pouvait être insensible à cette promesse, – en Irlande, le pourboire n'étant rien de moins qu'une institution sociale. Aussi mit-il au trot le cheval de son « growler », appellation qui s'applique à ces antiques et inconfortables véhicules.

Mais enfin quelle était cette providentielle voyageuse ? Par une extraordinaire bonne chance, P'tit-Bonhomme était-il tombé entre des mains qui ne l'abandonneraient plus ?

Miss Anna Waston, premier grand rôle de drame du théâtre de Drury-Lane, une sorte de Sarah Bernhardt en tournée, qui donnait actuellement des représentations au théâtre de Limerick, comté de Limerick, province de Munster. Elle venait d'achever un voyage d'agrément de quelques jours à travers le comté de Galway, accompagnée de sa femme de chambre, – autant dire une amie aussi grognonne que dévouée, la sèche Élisabeth Corbett.

Excellente fille, cette comédienne, très goûtée du public des mélodrames, toujours en scène, même après le baisser du rideau, toujours prête à s'emballer dans les questions de sentiment, ayant le cœur sur la main, la main ouverte comme le cœur, néanmoins très sérieuse en ce qui concernait son art, intraitable dans les cas où une maladresse pouvait le compromettre, et à cheval sur les questions de cachets et de vedette.

Miss Anna Waston, fort connue dans tous les comtés du Royaume-Uni, n'attendait que l'occasion d'aller se faire applaudir en Amérique, aux Indes, en Australie, c'est-à-dire partout où la langue anglaise est parlée, car elle avait trop de fierté pour s'abaisser à n'être qu'une poupée de pantomime sur des théâtres où elle n'aurait pu être comprise.

Depuis trois jours, désireuse de se remettre des incessantes fatigues que lui imposait le drame moderne dans lequel elle ne cessait de mourir au dernier acte, elle était venue respirer l'air pur et fortifiant de la baie de Galway. Son voyage achevé, elle se dirigeait, ce soir-là, vers la gare pour prendre le train de Limerick, où elle devait jouer le lendemain, lorsque des cris de détresse, une intense réverbération de flammes, avaient attiré son attention. C'était la ragged-school qui brûlait.

Un incendie ?... Comment résister au désir de voir un de ces incendies « nature », qui ressemblent si peu à ces incendies de théâtre au lycopode ? Sur son ordre et malgré les observations d'Élisabeth, la voiture s'était arrêtée à l'extrémité de la rue, et miss Anna Waston avait assisté aux diverses péripéties de ce spectacle, bien supérieur à ceux que les pompiers de service regardent, d'un œil attentif et souriant. Cette fois, les praticables s'effondraient en se tordant, les dessous flambaient pour tout de bon. En outre, cela n'avait, pas manqué d'intérêt. La situation s'était corsée comme dans une pièce bien conduite. Deux créatures humaines sont enfermées au fond d'un galetas, dont l'escalier est dévoré par les flammes, et qui n'a plus

d'issues... Deux garçons, un grand et un petit... Peut-être une fillette eût-elle mieux valu ?... Et alors, les cris poussés par miss Anna Waston... Elle se serait élancée à leur secours, n'eût été son cache-poussière qui aurait pu donner un nouvel aliment à l'incendie... D'ailleurs, la toiture vient de se crever autour de la lucarne... Les deux malheureux ont apparu au milieu des vapeurs, le grand portant le petit... Ah ! le grand, quel héros, et comme il se pose en artiste !... Quelle science du geste, quelle vérité d'expression !... Pauvre Grip ! il ne se doute guère qu'il a produit tant d'effet... Quant à l'autre, « le nice boy !. le nice boy ! » le gentil ! répète miss Anna Waston, c'est un ange qui traverse les flammes d'un enfer !... Vrai, P'tit-Bonhomme, c'est bien la première fois que tu auras été comparé à un chérubin, ou à tout autre échantillon de la bambinerie céleste !

Oui ! cette mise en scène, miss Anna Waston en avait saisi les moindres détails. Comme au théâtre, elle s'était écriée : « Mon or, mes bijoux, et tout ce que je possède à qui les sauvera ! » Mais personne n'avait pu s'élancer le long des murs chancelants, sur la toiture croûlante. Enfin le chérubin avait été recueilli entre des bras ouverts à point pour le recevoir. puis, de ces bras, il avait passé dans ceux de miss Anna Waston... Et, à présent, P'tit-Bonhomme possédait une mère, et même la foule assurait que ce devait être une grande dame qui venait de reconnaître son fils au milieu de l'incendie de la ragged-school.

Après avoir salué, en s'inclinant, le public qui l'applaudissait, miss Anna Waston avait disparu, emportant son trésor, malgré tout ce que lui disait sa femme de chambre. Que voulez-vous ? Il ne faut pas demander à une comédienne, âgée de vingt-neuf ans, à la chevelure ardente, à la coloration chaude, aux regards dramatiques, – et tant soit peu écervelée, – de maîtriser ses sentiments, de se maintenir en une juste mesure, comme le faisait Élixa Corbett, à l'âge de trente-sept ans, une blonde, froide et fade, depuis plusieurs années au service de sa fantasque maîtresse. Il est vrai, la caractéristique de l'actrice était de se croire toujours en représentation sur un théâtre, aux prises avec les péripéties de son répertoire. Pour elle, les circonstances les plus ordinaires de la vie étaient des « situations », et lorsque la situation est là...

Il va sans dire que la voiture étant arrivée à temps à la gare, le cocher reçut la guinée promise. Et maintenant, miss Anna Waston, seule avec Élisabeth, au fond d'un compartiment de première classe, pouvait s'abandonner à toutes ces effusions dont le cœur d'une véritable mère eût été rempli.

« C'est mon enfant !... mon sang... ma vie ! répétait-elle. On rie me l'arrachera pas ! »

Entre nous, qui eût pu songer à lui arracher ce petit abandonné, sans famille ?

Et Élisabeth de se dire :

« Nous verrons ce que cela durera ! »

Le train roulait alors à petite vitesse vers Arthcury-jonction, en traversant le comté de Galway qu'il met en communication avec la capitale de l'Irlande. Pendant cette première partie du trajet – une douzaine de milles –

P'tit-Bonhomme n'avait point repris connaissance, malgré les soins assidus et les phrases traditionnelles de la comédienne.

Miss Anna Waston s'était d'abord occupée de le déshabiller. L'ayant débarrassé de ses loques souillées de fumée, à l'exception du tricot de laine qui était en assez bon état, elle lui avait fait une chemise d'une de ses camisoles tirée du sac de voyage, une veste d'un corsage de drap, une couverture de son châle. Mais l'enfant ne semblait pas s'apercevoir qu'il fût enveloppé de vêtements bien chauds, et pressé sur un cœur encore plus chaud que n'étaient les vêtements.

Enfin, à la jonction, une partie du train fut détachée, et dirigée sur Kilkree qui est à la limite du comté de Galway, où il y eut une halte d'une demi-heure. Pendant ce temps-là P'tit-Bonhomme n'avait pas encore repris ses sens.

« Élisabeth... Élisabeth... s'écria miss Anna Waston, il faut voir s'il n'y a pas un médecin dans le train ! »

Élisabeth s'informa, bien qu'elle assurât sa maîtresse que ça n'en valait pas la peine.

Il n'y avait pas de médecin.

« Ah ! ces monstres. répondit miss Anna Waston, ils ne sont jamais où ils devraient être !

– Voyons, madame, il n’a rien, ce gamin !... Il finira par revenir à lui, si vous ne l’étouffez pas...

– Tu crois, Éliisa ?... Le cher bébé !... Que veux-tu ?... Je ne sais pas, moi !... Je n’ai jamais eu d’enfant !... Ah ! si j’avais pu le nourrir de mon lait ! »

Cela était impossible, et d’ailleurs, P’tit-Bonhomme était d’un âge où l’on éprouve le besoin d’une alimentation plus substantielle. Miss Anna Waston en fut donc pour ses regrets d’insuffisance maternelle.

Le train traversa le comté de Clare, – cette presqu’île jetée entre la baie de Galway au nord et le long estuaire du Shannon au sud – un comté dont on ferait une île en creusant un canal d’une trentaine de milles à la base des monts Sliève-Sughty. La nuit était sombre, l’atmosphère tumultueuse, balayée par les rafales de l’ouest. N’était-ce pas le ciel de la situation ?...

« Il ne revient pas à lui, cet ange ! ne cessait le s’écrier miss Anna Waston.

– Voulez-vous que je vous dise, madame ?...

– Dis, Éliisa, dis, de grâce !...

– Eh bien... je crois qu’il dort ! »

Et c’était vrai.

On traversa Dromor, Ennis qui est la capitale du comté, où le train arriva vers minuit, puis Clare, puis New-Market, puis Six-Miles, la frontière enfin, et, à cinq heures du matin, le train entra en gare de Limerick.

Non seulement P’tit-Bonhomme avait dormi pendant tout le trajet, mais miss Anna Waston avait fini par succomber au sommeil, et, lors qu’elle se réveilla, elle s’aperçut que son pro tégé la regardait en ouvrant de grands yeux

Et, alors, de l’embrasser en répétant : c

« Il vit. il vit !. Dieu, qui me l’a donné n’aurait pas eu la cruauté de me le reprendre !

Éliisa voulut bien convenir que Dieu n’aurait pu être cruel à ce point, et voilà comment il advint que notre petit garçon passa presque sans transition du galetas de la ragged-school au bel appartement que miss Anna Waston, en représentation au théâtre de Limerick, occupait à *Royal-George-Hôtel*.

Un comté qui a vaillamment marqué dans l'histoire de l'Irlande, ce comté de Limerick où s'organisa la résistance des catholiques contre l'Angleterre protestante. Sa capitale, fidèle à la dynastie jacobite, tint tête au redoutable Cromwel, subit un siège mémorable, puis, abattue par la famine et les maladies, noyée dans le sang des exécutions, finit par succomber. Là fut signé le traité qui porte son nom, lequel assurait aux catholiques irlandais l'égalité, des droits civils et le libre exercice de leur culte. Il est vrai, ces dispositions furent outrageusement violées par Guillaume d'Orange. Il fallut reprendre les armes, après de longues et cruelles exactions ; mais, malgré leur valeur, et bien que la Révolution française eût envoyé Hoche à leur secours, les Irlandais, qui se battaient « la corde au cou », comme ils disaient, furent vaincus à Ballinamach.

En 1829, les droits des catholiques se virent enfin reconnus, grâce au grand O'Connell, qui prit en main le drapeau de l'indépendance et obtint ou plutôt imposa le bill d'émancipation au gouvernement de la Grande-Bretagne.

Et, puisque ce roman a choisi l'Irlande pour théâtre, qu'il nous soit permis de rappeler ces quelques phrases inoubliables, jetées alors à la face des hommes d'État de l'Angleterre. Que l'on veuille bien ne point les considérer comme un hors-d'œuvre ; elles sont gravées au cœur des Irlandais, et on en sentira l'influence en quelques épisodes de cette histoire.

« Jamais ministère ne fut plus indigne ! s'est écrié un jour O'Connell. Stanley est un whig renégat ; sir James Graham, quelque chose de pire encore ; sir Robert Peel, un drapeau bariolé de cinq cents couleurs, et pas bon teint, aujourd'hui orange ; demain vert, le surlendemain ni l'une ni l'autre de ces couleurs, mais il faut prendre garde que ce drapeau soit jamais teint de sang !... Quant à ce pauvre diable de Wellington, rien de plus absurde que d'avoir édifié cet homme-là en Angleterre. L'historien Alison n'a-t-il pas démontré qu'il avait été surpris à Waterloo ? Heureusement pour lui, il avait alors des troupes déterminées, il avait des soldats irlandais ! Les Irlandais ont été dévoués à la maison de Brunswick, lorsqu'elle était leur ennemie, fidèles à Georges III qui les trahissait, fidèles à Georges IV qui poussait des cris de rage en accordant l'émancipation, fidèles au vieux Guillaume, à qui le ministère prêtait un discours intolérable

et sanguinaire contre l'Irlande, fidèles à la reine enfin ! Aussi, aux Anglais l'Angleterre, aux Écossais l'Écosse, – aux Irlandais l'Irlande ! » Nobles paroles !... On verra bientôt comment s'est réalisé le vœu d'O'Connell, et si le sol de l'Irlande est aux Irlandais.

Limerick est encore l'une des principales cités de l'Ile Émeraude, bien qu'elle soit descendue du troisième au quatrième rang, depuis que Tralee lui a pris une partie de son commerce. Elle possède une population de trente mille habitants. Ses rues sont régulières, larges, droites, tracées à l'américaine ; ses boutiques, ses magasins, ses hôtels, ses édifices publics, s'élèvent sur des places spacieuses. Mais vient-on à franchir le pont de Thomond, quand on a salué la pierre sur laquelle fut signé le traité d'émancipation, on trouve la partie de la ville restée obstinément irlandaise, avec ses misères, avec les ruines du siège, les remparts effondrés, l'emplacement de cette « batterie noire » que les intrépides femmes, comme autant de Jeanne Hachette, défendirent jusqu'à la mort contre les orangistes. Rien de plus attristant, de plus lamentable que ce contraste !

Evidemment, Limerick est située de manière à devenir un important centre industriel et commercial. Le Shannon, le « fleuve d'azur », lui offre un de ces chemins qui marchent comme la Clyde, la Tamise ou la Mersey. Par malheur, si Londres, Glasgow et Liverpool utilisent leur fleuve, Limerick laisse le sien à peu près sans emploi. A peine quelques barques animent-elles ces eaux paresseuses, qui se contentent de baigner les beaux quartiers de la ville et d'arroser les gras pâturages de leur vallée. Les émigrants irlandais devraient bien emporter le Shannon en Amérique. Soyez sûr que les Américains sauraient en faire bon usage.

Si toute l'industrie de Limerick se borne à fabriquer des jambons, ce n'en est pas moins une agréable cité, où la partie féminine de la population est remarquablement belle, – et il était facile de le constater pendant les représentations de miss Anna Weston.

Avouons-le, ce ne sont pas ces comédiennes d'une personnalité si bruyante qui réclament un mur pour la vie privée. Non ! elles feront plutôt monter le loyer des maisons de verre, le jour où les architectes sauront en construire. Après tout, miss Anna Weston n'avait point à cacher ce qui s'était passé à Galway. Dès le lendemain de son arrivée, on ne cessait de

parler, dans les salons de Limerick, de la ragged-school. Le bruit courut que l'héroïne de tant de drames s'était jetée au milieu des flammes pour sauver un petit être, et elle ne le démentit pas trop. Peut-être le croyait-elle, comme ces hâbleurs qui finissent par ajouter foi à leurs hâbleries. Ce qui était certain, c'est qu'elle avait ramené un enfant à *Royal-George-Hôtel*, un enfant qu'elle voulait adopter, un orphelin auquel elle donnerait son nom, puisqu'il n'en avait pas, – non ! pas même un nom de baptême.

« P'tit-Bonhomme ! » avait-il répondu, lorsqu'elle lui avait demandé comment il s'appelait.

Eh bien, P'tit-Bonhomme lui allait. Elle n'aurait pas mieux trouvé. Cela valait bien Edouard, Arthur ou Mortimer. Et, d'ailleurs, elle lui prodiguerait les « baby », les « bebery », les « babiskly », et autres équivalents maternels usités en Angleterre.

Nous conviendrons que notre héros ne comprenait rien à tout cela. Il se laissait faire, n'étant point habitué aux caresses, et on le caressait, ni aux baisers, et on l'embrassait, ni aux beaux habits, et il fut habillé à la mode, ni aux chaussures, et on lui mit des bottines neuves, ni aux frises, et ses cheveux furent disposés en boucles, ni à la bonne nourriture, et on le nourrissait royalement, ni aux friandises, et on l'en accablait.

Il va de soi que les amis et amies de la comédienne affluèrent à l'appartement de *Royal-George-Hôtel*. Ce qu'elle reçut de compliments, et avec quelle bonne grâce elle les acceptait ! On reprenait l'histoire de la ragged-school. Après vingt minutes de récit, il était rare que le feu n'eût pas dévoré la ville de Galway tout entière. On ne pouvait comparer à ce sinistre que le fameux incendie qui détruisit une grande partie de la capitale du Royaume-Uni et dont témoigne le « Fire-Monument » élevé à quelques pas de London-Bridge.

On l'imagine sans peine, l'enfant n'était pas oublié pendant ces visites, et miss Anna Waston en jouait d'une façon supérieure. Pourtant, il se souvenait, il se rappelait que, s'il n'avait jamais été autant choyé, on l'avait aimé du moins. Aussi un jour demanda-t-il :

« Où donc est Grip ?... »

– Qu'est-ce que Grip, mon babish ? » répondit miss Anna Waston.

Elle sut alors ce qu'était Grip. Certainement, sans lui, P'tit-Bonhomme eût péri dans les flammes. Si Grip ne se fût dévoué pour le sauver au risque de sa propre vie, c'est un cadavre d'enfant qu'on eût retrouvé sous les décombres de l'école. Cela était bien, très bien de la part de Grip. Cependant, son héroïsme – on acceptait ce mot, – ne pouvait diminuer en rien la part qui revenait à miss Anna Waston dans le sauvetage. Admettez que cette admirable femme ne se fût pas providentiellement trouvée sur le théâtre de l'incendie, où serait aujourd'hui P'tit-Bonhomme ?... Qui l'aurait recueilli ?... En quel bouge l'eût-on renfermé avec les autres déguenillés de la ragged-school ?

La vérité est que personne ne s'était informé de Grip. On ne savait rien à son sujet, et on ne tenait guère à en savoir davantage. P'tit-Bonhomme finirait par l'oublier, il n'en parlerait plus. On se trompait, et l'image de celui qui l'avait nourri et protégé ne s'effacerait jamais de son cœur.

Et pourtant, que de distractions l'enfant adoptif de la comédienne rencontrait dans sa nouvelle existence ! Il accompagnait miss Anna Waston pendant ses promenades, assis près d'elle, sur le coussin de sa voiture, au milieu des beaux quartiers de Limerick, à l'heure où le monde élégant pouvait la voir passer. Jamais bébé n'avait été plus attifé, plus enrubanné, plus décoratif, si l'on veut permettre cette expression. Et que de costumes variés, qui lui eussent fait une riche garde-robe d'acteur ! Tantôt, c'était un Écossais, avec plaid, toque et philabegg, tantôt un page avec maillot gris et justaucorps écarlate, ou bien un mousse de fantaisie avec vareuse bouffante et béret rejeté en arrière. Au vrai, il avait remplacé le carlin de sa maîtresse, une bête hargneuse et mordante, et, s'il eût été plus petit, peut-être l'aurait-elle fourré dans son manchon, en ne laissant passer que sa tête toute frisottée. Et en outre des promenades à travers la ville, ces excursions jusqu'aux stations balnéaires des environs de Kilkree, avec ses magnifiques falaises sur la côte de Clare, Miltow-Malbay, citée pour ses redoutables roches qui déchiquèrent jadis une partie de l'invincible *Armada* !... Là, P'tit-Bonhomme était exhibé comme un phénomène sous cette désignation : « l'ange sauvé des flammes ! »

Une ou deux fois, on le conduisit au théâtre. Il fallait le voir en baby du grand monde, ganté de frais – des gants à ce garçonnet ! – trônant au

premier rang d'une loge sous l'œil sévère d'Élisa, osant à peine remuer, et luttant contre le sommeil jusqu'à la fin de la représentation. S'il ne comprenait pas grand'chose aux pièces, il croyait cependant que tout ce qu'il voyait était réel, non imaginaire. Aussi, lorsque miss Anna Waston apparaissait en costume de reine, avec diadème et manteau royal, puis en femme du peuple, portant cornette et tablier, ou même en pauvre, vêtue de haillons à volants et coiffée du chapeau à fleurs des mendiants anglaises, il ne pouvait croire que ce fût elle qu'il retrouvait à *Royal-George-Hôtel*. De là, le profond trouble de son imagination enfantine. Il ne savait plus que penser. Il en rêvait la nuit, comme si le sombre drame eût continué, et alors c'étaient des cauchemars effrayants, auxquels se mêlaient le montreur de marionnettes, ce gueux de Carker, les autres mauvais garnements de l'école ! Il se réveillait, trempé de sueur, et n'osait appeler.

On sait combien les Irlandais sont passionnés pour les exercices de sport, et en particulier pour les courses de chevaux. Ces jours-là, il y a un envahissement de Limerick, de ses places, de ses rues, de ses hôtels, par la « gentry » des environs, et les fermiers qui désertent leurs fermes, et les misérables de toute espèce qui sont parvenus à économiser un shilling ou un demi-shilling pour le mettre sur un cheval.

Or, quinze jours après son arrivée, P'tit-Bonhomme eut l'occasion d'être exhibé au milieu d'un concours de ce genre. Quelle toilette il portait ! On eût juré un bouquet plutôt qu'un bébé, tant il était fleuri de la tête aux pieds, – un bouquet que miss Anna Waston faisait admirer, on pourrait même dire respirer à ses amis et connaissances !

Enfin, il faut bien prendre cette créature pour ce qu'elle est, un peu extravagante, un peu détraquée, mais bonne et compatissante, quand elle trouvait le moyen de l'être avec quelque appareil. Si les attentions dont elle comblait l'enfant étaient visiblement théâtrales, si ses baisers ressemblaient aux baisers conventionnels de la scène qui ne viennent que des lèvres, ce n'était pas P'tit-Bonhomme qui eût été capable d'en saisir la différence. Et pourtant, il ne se sentait pas aimé comme il l'aurait voulu, et peut-être se disait-il, sans en avoir conscience, ce que ne cessait de répéter Elisa :

« Nous verrons bien ce que cela durera. en admettant que cela dure ! »



VII

SITUATION COMPROMISE

Six semaines s'écoulèrent dans ces conditions, et on ne saurait être étonné que P'tit-Bonhomme eût pris l'habitude de cette vie agréable. Puisqu'on se plie à la misère, il ne doit pas être très difficile de s'accoutumer à l'aisance. Miss Anna Waston, toute de premier élan, ne se blaserait-elle pas bientôt par l'exagération et l'abus de ses tendresses ? Il en est des sentiments comme des corps : ils sont soumis à la loi de l'inertie. Que l'on cesse d'entretenir la force acquise, et le mouvement finit par s'arrêter. Or, si le cœur a un ressort, miss Anna Waston n'oublierait-elle pas un jour de le remonter, elle qui oubliait neuf fois sur dix de remonter sa montre ? Pour employer une locution de son monde, elle avait éprouvé « une toquade » des plus vives à l'exemple de la plupart des toquées de théâtre. L'enfant n'avait-il été pour elle qu'un passe-temps... un joujou... une réclame ?... Non, car elle était réellement bonne fille. Cependant, si ses soins ne devaient pas manquer, ses caresses étaient déjà moins continues, ses attentions moins fréquentes. D'ailleurs, une comédienne est tellement occupée, absorbée par les choses de son art, – rôles à apprendre, répétitions à suivre, représentations qui ne laissent pas une soirée libre... Et les fatigues du métier !... Dans les premiers jours, on lui apportait le chérubin sur son lit. Elle jouait avec lui, elle faisait la « petite mère ». Puis, cela interrompant son sommeil qu'elle avait l'habitude de prolonger fort tard, elle ne le demandait plus qu'au déjeuner. Ah ! quelle joie de le voir assis sur une haute chaise qu'on avait achetée exprès, et manger de si bel appétit.

« Hein !... c'est bon ? disait-elle.

– Oh ! oui, madame, répondit-il un jour, c'est bon comme ce qu'on mange à l'hospice, quand on est malade. »

Une observation : bien que P'tit-Bonhomme n'eût jamais reçu ce qu'on appelle des leçons de belles manières – et ce n'étaient ni Thornpipe ni même M. O'Bodkins qui auraient pu les lui enseigner, – il était d'une nature réservée et discrète, d'un caractère doux et affectueux, qui avaient toujours contrasté avec les turbulences et les polissonneries des déguenillés de la ragged-school. Cet enfant se montrait supérieur à sa condition, ainsi qu'il était supérieur à son âge, par les façons et les sentiments. Si étourdie, si linotte qu'elle fût, miss Anna Waston n'avait point été sans en faire la remarque. De son histoire, elle ne connaissait que ce qu'il avait pu lui en raconter depuis l'époque où il avait été recueilli par le montreur de marionnettes. C'était donc bien et dûment un enfant trouvé. Pourtant, étant donné ce qu'elle appelait sa « distinction naturelle », miss Anna Waston voulut voir en lui le fils de quelque grande dame, d'après la poétique du drame courant, un fils que, pour une raison inconnue, sa position sociale l'avait contrainte d'abandonner. Et là-dessus, de s'emballer suivant son habitude, brochant tout un roman qui ne brillait guère par la nouveauté. Elle imaginait des situations que l'on pourrait adapter au théâtre... On en tirerait une pièce à grands effets de larmes... Elle la jouerait, cette pièce... Ce serait le plus magnifique succès de sa carrière dramatique... Elle s'y montrerait renversante, et pourquoi pas sublime... etc., etc. Et, lorsqu'elle était montée à ce diapason, elle saisissait son ange, elle l'étreignait comme si elle eût été en scène, et il lui semblait entendre les bravos de toute une salle.

Un jour, P'tit-Bonhomme, troublé par ces démonstrations, lui dit :

« Madame Anna ?...

– Que veux-tu, chéri ?

– Je voudrais vous demander quelque chose.

– Demande, mon cœur, demande.

– Vous ne me gronderez pas ?...

– Te gronder !...

– Tout le monde a eu une maman, n'est-ce pas ?...

– Oui, mon ange, tout le monde a eu une maman.

– Alors pourquoi que je ne connais pas la mienne ?...

– Pourquoi ?... Parce que... répondit miss Anna Waston, assez embarrassée, parce que... il y a des raisons... Mais... un jour... tu la verras... oui !... j'ai l'idée que tu la verras...

– Je vous ai entendu dire, pas vrai, que ce devait être une belle dame ?...

– Oui, certes !... une belle dame !

– Et pourquoi une belle dame ?...

– Parce que... ton air... ta figure !... Est-il drôle, cet amour, avec ses questions ! Puis... la situation... la situation dans la pièce exige que ce soit une belle dame... une grande dame... Tu ne peux pas comprendre...

– Non... je ne comprends pas ! répondit P'tit-Bonhomme d'un ton bien triste. Il me vient quelquefois la pensée que ma maman est morte...

– Morte ?... Oh non !... Ne pense pas à ces choses-là !... Si elle était morte, il n'y aurait plus de pièce...

– Quelle pièce ?... »

– Miss Anna Waston l'embrassa, ce qui était encore la meilleure manière de lui répondre.

« Mais si elle n'est pas morte, reprit P'tit-Bonhomme avec la logique ténacité de son âge, si c'est une belle dame, pourquoi qu'elle m'a abandonné ?...

– Elle y aura été forcée, mon babery !... oh ! bien malgré elle !... D'ailleurs, au dénouement...

– Madame Anna ?...

– Que veux-tu encore ?...

– Ma maman ?...

– Eh bien ?...

– Ce n'est pas vous ?...

– Qui... moi... ta maman ?...

– Puisque vous m'appellez votre enfant !...

– Cela se dit, mon chérubin, cela se dit toujours aux bébés de ton âge !... Pauvre petit, il a pu croire !... Non ! je ne suis pas ta maman !... Si tu avais été mon fils, ce n'est pas moi qui t'aurais délaissé... qui t'aurais voué à la misère !. Oh non ! »

Et miss Anna Waston, infiniment émue, termina la conversation en embrassant de nouveau P'tit-Bonhomme, qui s'en alla tout chagrin.

Pauvre enfant ! Qu'il appartienne à une famille riche ou à une famille misérable, il est à craindre qu'il ne parvienne jamais à le savoir, pas plus que tant d'autres, ramassés au coin des rues !

En le prenant avec elle, miss Anna Waston n'avait pas autrement réfléchi à la charge que sa bonne action lui imposait dans l'avenir. Elle n'avait guère songé que ce bébé grandirait, et qu'il y aurait lieu de pourvoir à son instruction, à son éducation. C'est bien de combler un petit être de caresses, c'est mieux de lui donner les enseignements que son esprit réclame. Adopter un enfant crée le devoir d'en faire un homme. La comédienne avait vaguement entrevu ce devoir. Il est vrai, P'tit-Bonhomme avait à peine cinq ans et demi. Mais, à cet âge, l'intelligence commence à se développer. Que deviendrait-il ? Il ne pourrait la suivre pendant ses tournées de ville en ville, de théâtre en théâtre. surtout lorsqu'elle irait à l'étranger... Elle serait forcée de le mettre en pension... oh ! dans une bonne pension !... Ce qui était certain, c'est qu'elle ne l'abandonnerait jamais.

Et un jour, elle dit à Éliisa :

« Il se montre de plus en plus gentil, ne remarques-tu pas ? Quelle affectueuse nature ! Ah ! son amour me paiera de ce que j'aurais fait pour lui !... Et puis... précoce... voulant savoir les choses... Je trouve même qu'il est plus réfléchi qu'on ne doit l'être si jeune... Et il a pu croire qu'il était mon fils !... Le pauvre petit !... Je ne dois guère ressembler à la mère qu'il a eue, j'imagine ?. Ce devait être une femme sérieuse... grave... Dis donc, Éliisa, il faudra bien y penser, pourtant...

– A quoi, madame ?

– A ce que nous en ferons.

– Ce que nous en ferons... maintenant ?...

– Non, pas maintenant, ma fille... Maintenant, il n'y a qu'à le laisser pousser comme un arbuste !... Non... plus tard... plus tard... quand il aura sept ou huit ans... N'est-ce pas à cet âge-là que les enfants vont en pension ?.

Éliisa allait représenter que le gamin devait être déjà habitué au régime des pensions, et l'on sait à quel régime il avait été soumis – celui de la ragged-school. Suivant elle, le mieux serait de le renvoyer dans un

établissement – plus convenable, s'entend. Miss Anna Waston ne lui donna pas le loisir de répondre.

« Dis-moi, Élisabeth ?... »

– Madame ?

– Crois-tu que notre chérubin puisse avoir du goût pour le théâtre ?...

– Lui ?...

– Oui... Regarde-le bien !... Il aura une belle figure... des yeux magnifiques... une superbe prestance !... Cela se voit déjà, et je suis certaine qu'il ferait un adorable jeune premier...

– Ta... ta... ta... madame ! Vous voilà encore partie !...

– Hein !... je lui apprendrais à jouer la comédie... L'élève de miss Anna Waston !... Vois-tu l'effet ?...

– Dans quinze ans...

– Dans quinze ans, Élisabeth, soit ! Mais, je te le répète, dans quinze ans, ce sera le plus charmant cavalier que l'on puisse rêver !... Toutes les femmes en seront...

– Jalouses ! répliqua Élisabeth. Je connais ce refrain. – Tenez, madame, voulez-vous que je vous dise ma pensée ?...

– Dis, ma fille.

– Eh bien... cet enfant... ne consentira jamais à devenir comédien...

– Et pourquoi ?...

– Parce qu'il est trop sérieux.

– C'est peut-être vrai ! répondit miss Anna Waston. Pourtant... nous verrons...

– Et nous avons le temps, madame ! »

Rien de plus juste, on avait le temps, et si P'tit-Bonhomme, quoi qu'en eût dit Élisabeth, montrait des dispositions pour le théâtre, tout irait à merveille.

En attendant, il vint à miss Waston une fameuse idée, – une de ces idées wastonniennes dont elle semblait avoir le secret. C'était de faire prochainement débiter l'enfant sur la scène de Limerick.

Le faire débiter ?... s'écriera-t-on. Mais c'est plus qu'une écervelée, cette étoile du drame moderne, c'est une folle à mettre à Bedlam !

Folle ?... Non, pas au sens propre du mot. D'ailleurs, « et pour cette fois seulement », comme disent les affiches, son idée n'était pas une mauvaise

idée.

Miss Anna Waston répétait alors une « machine » à gros effets, une de ces pièces de résistance qui ne sont point rares dans le répertoire anglais. Ce drame ou plutôt ce mélodrame, intitulé *Les Remords d'une Mère*, avait déjà extrait des yeux de toute une génération assez de larmes pour alimenter les fleuves du Royaume-Uni.

Or, dans cette œuvre du dramaturge Furpill, il y avait, c'était de règle, un rôle d'enfant, – l'enfant que la mère ne pouvait garder, qu'elle avait dû abandonner un an après sa naissance, qu'elle retrouvait misérable, qu'on voulait lui ravir, etc.

Il va de soi que ce rôle était un rôle muet. Le petit figurant qui le jouerait n'aurait qu'à se laisser faire, c'est-à-dire se laisser embrasser, caresser, presser sur un sein maternel, tirer d'un côté, tirer de l'autre, sans jamais prononcer une parole.

Est-ce que notre héros n'était pas tout indiqué pour remplir ce rôle ? Il avait l'âge, il avait la taille, il montrait une figure pâle encore et des yeux qui avaient souvent pleuré. Quel effet, lorsqu'on le verrait sur les planches et précisément auprès de sa mère adoptive ! Avec quel emportement, quel feu, celle-ci enlèverait la scène Ve du troisième acte, la grande scène, lorsqu'elle défend son fils au moment où l'on veut l'arracher de ses bras ! Est-ce que la situation imaginaire ne serait pas doublée d'une situation réelle ? Est-ce que ce ne seraient pas de véritables cris de mère, qui s'échapperaient des entrailles de l'artiste ? Est-ce que ce ne seraient pas de vraies larmes qui couleraient de ses yeux ? Il y eut là un nouvel emballement de miss Anna Waston, et même l'un des plus réussis de sa carrière dramatique.

On se mit à la besogne, et P'tit-Bonhomme fut conduit aux dernières répétitions.

La première fois, il éprouva un extrême étonnement de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il entendait. Miss Anna Waston l'appelait bien : « mon enfant » en récitant son rôle, mais il lui semblait qu'elle ne le serrait pas éperdûment entre ses bras, qu'elle ne pleurait pas en l'attirant sur son cœur. Et, en effet, de pleurer à des répétitions ç'eût été à tout le moins inutile. A

quoi bon s'user les yeux ? C'est assez de verser des larmes en présence du public.

Notre petit garçon se sentait d'ailleurs très impressionné. Les châssis de ces coulisses sombres, cet air mélangé d'un relent humide, cette salle spacieuse et déserte, dont les lucarnes, au dernier amphithéâtre, ne laissaient filtrer qu'un jour grisâtre, c'était d'un aspect lugubre, comme une maison dans laquelle il y aurait eu un mort. Cependant, Sib – il s'appelait Sib dans la pièce – fit ce qu'on lui demandait, et miss Anna Waston n'hésita pas à prophétiser qu'il obtiendrait un grand succès, – elle aussi.

Peut-être, il est vrai, cette confiance n'était-elle pas généralement partagée ? La comédienne ne manquait pas d'un certain nombre d'envieux, surtout d'envieuses parmi ses bonnes camarades. Elle les avait souvent blessées par sa personnalité, encombrante, avec ses caprices d'artiste en vedette, sans s'en apercevoir – comment s'en serait-elle aperçue ?... et sans le savoir – comment se fût-on hasardé à l'en avertir ? Et maintenant, grâce à l'exagération habituelle de son tempérament, voici qu'elle répétait à qui voulait l'entendre que, sous sa direction, ce petit, haut comme une botte, enfoncerait un jour les Kean, les Macready, et n'importe quel autre premier grand rôle du théâtre moderne !. En vérité, cela dépassait la mesure.

Enfin, le jour de la première représentation arriva.

C'était le 19 octobre, un jeudi. Il va de soi que miss Anna Waston devait se trouver alors dans un état d'énervement très excusable. Tantôt elle saisissait Sib, l'embrassait, le secouait avec une violence nerveuse ; tantôt sa présence l'agaçait, elle le renvoyait, et il n'y comprenait rien.

On ne saurait s'étonner qu'il y eût ce soir-là grande affluence au théâtre de Limerick, où le public s'était porté en foule.

Et, du reste, l'affiche avait produit un effet d'extrême attraction.

Pour les représentations

de

Miss Anna Waston.

LES REMORDS D'UNE MÈRE

POIGNANT DRAME DU

CÉLÈBRE FURPILL,

ETC., ETC.

Miss Anna Waston remplira le rôle de la duchesse de Kendalle.
Le rôle de Sib sera tenu par P'tit-Bonhomme, âgé de cinq ans et neuf mois.
etc., etc.

Aurait-il été fier, notre garçonnet, s'il se fût arrêté devant cette affiche. Il savait lire, et c'était sur fond blanc, s'il vous plaît, que son nom ressortait en grosses lettres.

Par malheur, sa fierté eut bientôt à souffrir : un réel chagrin l'attendait dans la loge de miss Anna Waston.

Jusqu'à ce soir-là, il n'avait point « répété en costume », comme on dit, et vraiment cela n'en valait pas la peine. Il était donc venu au théâtre avec ses beaux habits. Or, dans cette loge où se préparait la riche toilette de la duchesse de Kendalle, voici qu'Élisa lui apporte des haillons qu'elle se dispose à lui mettre. De sordides loques, propres en dessous certainement, mais en dessus, sales, rapiécées, déchirées. En effet, dans ce drame émouvant, Sib est un enfant abandonné que sa mère retrouve avec son accoutrement de petit pauvre, – sa mère, une duchesse, une belle dame toute en soie, en dentelles et en velours !

Quand il vit ces guenilles, P'tit-Bonhomme eut d'abord l'idée qu'on allait le renvoyer à la ragged-school.

« Madame Anna. madame Anna ! s'écria-t-il.

– Eh qu'as-tu ? répondit miss Waston.

– Ne me renvoyez pas !...

– Te renvoyer ?... Et pourquoi ?...

– Ces vilains habits...

– Quoi !... il s' imagine...

– Eh non, petit bêta !... Tiens-toi un peu ! répliqua Élisa ; en le ballottant d'une main assez rude.

– Ah ! l’amour de chérubin ! » s’écria miss Anna Waston, qui se sentit prise d’attendrissement.

Et elle se faisait de légers sourcils bien arqués avec l’extrémité d’un pinceau.

« Le cher ange... si l’on savait cela dans la salle ! »

Et elle se mettait du rouge sur les pommettes.

« Mais on le saura, Éliisa... Ce sera demain dans les journaux... Il a pu croire... »

Et elle passait la houppe blanche sur ses épaules de grand premier rôle.

« Mais non... mais non... invraisemblable babish !... Ces vilains habits, c’est pour rire...

– Pour rire, madame Anna ?.

– Oui, et il ne faut pas pleurer ! »

Et volontiers elle aurait versé des larmes, si elle n’eût craint d’endommager ses couleurs artificielles.

Aussi Éliisa de lui répéter en secouant la tête :

« Vous voyez, madame, que nous ne pourrons jamais en faire un comédien ! »

Cependant P’tit-Bonhomme, de plus en plus troublé, le cœur gros, les yeux humides, pendant qu’on lui enlevait ses beaux habits, se laissa mettre les haillons de Sib.

C’est alors que la pensée vint à miss Anna Waston de lui donner une belle guinée toute neuve. Ce serait son cachet d’artiste en représentation, « ses feux ! » répéta-t-elle. Et, ma foi, l’enfant, vite consolé, prit la pièce d’or avec une évidente satisfaction et la fourra dans sa poche, après l’avoir bien regardée.

Cela fait, miss Anna Waston lui donna une dernière caresse, et descendit sur la scène, en recommandant à Éliisa de le garder dans la loge, puisqu’il ne paraissait qu’au troisième acte.

Ce soir-là, le beau monde et le populaire remplissaient le théâtre depuis les derniers rangs de l’orchestre jusqu’aux cintres, bien que cette pièce n’eût plus l’attrait de la nouveauté. Elle avait déjà vu le feu de la rampe pendant douze à treize cents représentations sur les divers théâtres du

Royaume-Uni, ainsi que cela arrive souvent pour des œuvres du cru, même quand elles sont médiocres.

Le premier acte marcha d'une façon convenable. Miss Anna Waston fut chaleureusement applaudie, et elle le méritait par la passion de son jeu ; par l'éclat de son talent, dont les spectateurs subissaient la très visible impression.

Après le premier acte, la duchesse de Kendalle remonta dans sa loge, et, à la grande surprise de Sib. voici qu'elle enlève ses ajustements de sole et de velours pour revêtir le costume de simple servante, – changement nécessité par des combinaisons de dramaturge aussi compliquées que peu nouvelles, et sur lesquelles il est inutile d'insister.

P'tit-Bonhomme contemplait cette femme de velours qui devenait une femme de bure, et il se sentait de plus en plus inquiet, abasourdi, comme si quelque fée venait d'opérer devant lui cette fantastique transformation.

Puis la voix de l'avertisseur parvint jusqu'à la loge, – une grosse voix de stentor qui le fit tressaillir, et la « servante » lui fit un signe de la main, en disant :

« Attends, bébé... Ce sera bientôt ton tour. »

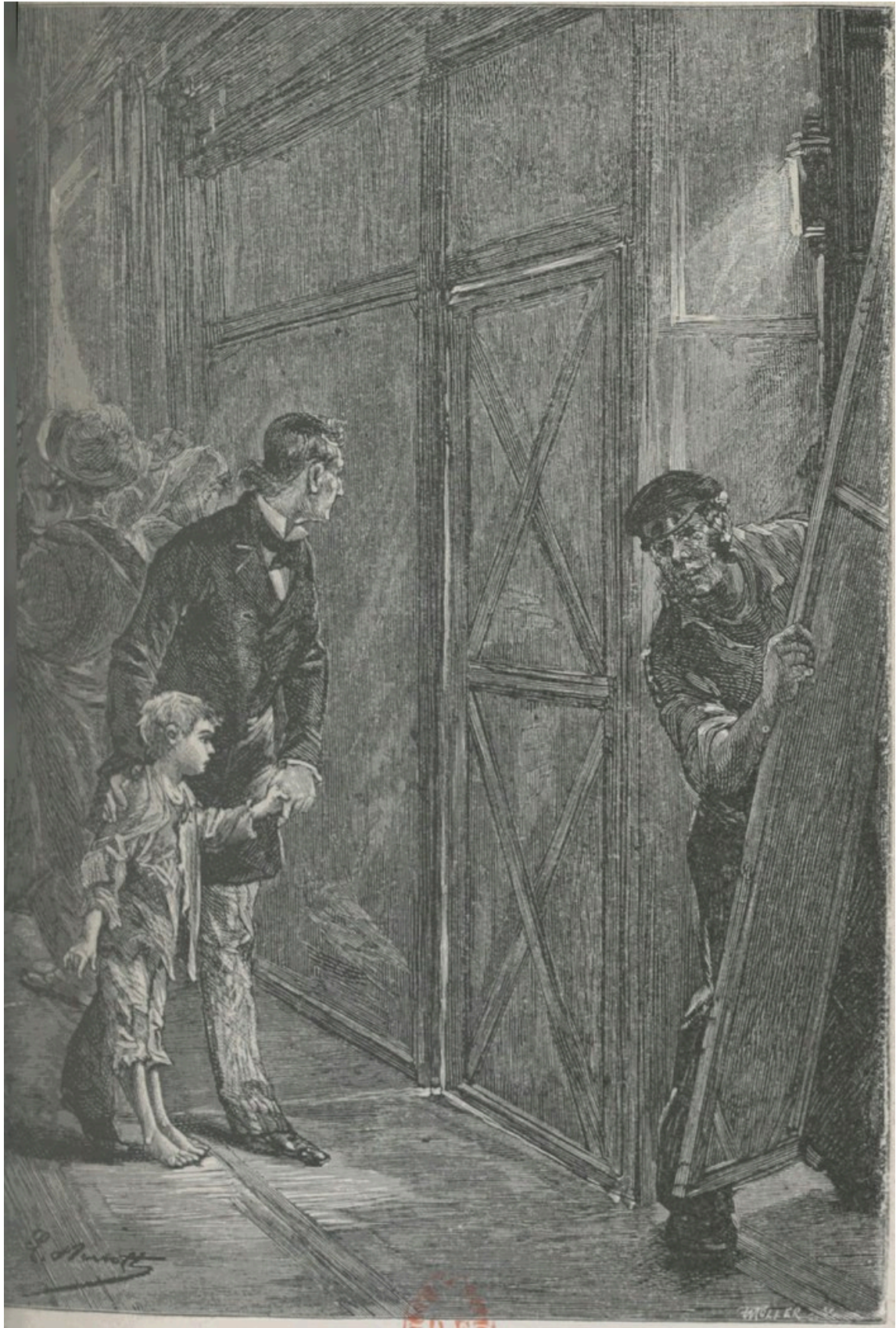
Et elle descendit sur la scène.

Deuxième acte : la servante y obtint un succès égal à celui que la duchesse avait obtenu au premier, et le rideau dut être relevé au milieu d'une triple salve d'applaudissements.

Décidément, l'occasion ne se présentait pas aux bonnes amies et à leurs tenants d'être désagréables à miss Anna Waston.

Elle regagna sa loge et se laissa tomber sur un canapé, un peu fatiguée, bien qu'elle eût réservé pour l'acte suivant son plus grand effort dramatique.

IV



« ATTENTION, SIB ! » (PAGE 135.)

Cette fois encore, nouveau changement de costume. Ce n'est plus une servante, c'est une dame, – une dame en toilette de deuil, un peu moins jeune, car cinq ans se sont passés entre le deuxième et le troisième acte.

P'tit-Bonhomme ouvrait de grands yeux, immobile en son coin, n'osant ni remuer ni parler. Miss Anna Waston, assez énervée, ne lui prêtait aucune attention.

Cependant, dès qu'elle fut habillée :

« Petit, dit-elle, ça va être à toi.

– A moi, madame Anna ?.

– Et rappelle-toi que tu te nommes Sib.

– Sib ?... oui !

– Élisabeth, répète-lui bien qu'il se nomme Sib jusqu'au moment où tu descendras avec lui sur la scène pour le conduire au régisseur près de la porte.

– Oui, madame.

– Et, surtout, qu'il ne manque pas son entrée ! »

Non ! il ne la manquerait pas, dût-on l'y aider d'une bonne tape, le petit Sib... Sib... Sib...

« Tu sais, d'ailleurs, ajouta miss Anna Waston en montrant le doigt à l'enfant, on te reprendrait ta guinée... Ainsi, gare à l'amende...

– Et à la prison ! » ajouta Élisabeth en faisant ces gros yeux qu'il connaissait bien.

Ledit Sib s'assura que la guinée était toujours au fond de sa poche, bien décidé à ne point se la laisser reprendre.

Le moment était venu. Élisabeth saisit Sib par la main, descendit sur la scène.

Sib fut d'abord ébloui par les traînées d'en bas, les herbes d'en haut, les portants flamboyants de gaz. Il se sentait éperdu au milieu du va-et-vient des figurants et des artistes, qui le regardaient en riant.

C'est qu'il était véritablement honteux avec ses vilains habits de petit pauvre !

Enfin-les trois coups retentirent.

Sib tressaillit comme s'il les eût reçus dans le dos. –

Le rideau se. leva.

La duchesse de Kendalle était seule en scène, monologuant au milieu d'un décor de chaumière. Tout à l'heure, la porte du fond s'ouvrirait, un enfant entrerait, s'avancerait vers elle en lui tendant la main, et cet enfant serait le sien.

Il faut noter qu'aux répétitions, P'tit-Bonhomme avait été très chagriné, lorsqu'il s'était vu réduit à l'obligation de demander l'aumône. On se rappelle sa fierté native, sa répugnance quand on voulait le contraindre à mendier au profit de la ragged-school. Miss Anna Waston lui avait bien dit que ce n'était point « pour le bon », N'importe, cela ne lui allait pas du tout... Dans sa naïveté, il prenait les choses au sérieux et finissait pas croire qu'il était véritablement l'infortuné petit Sib.

En attendant son entrée, et tandis que le régisseur lui tenait la main, il regardait à travers l'entrebâillement de la porte. Avec quel ébahissement ses yeux parcouraient cette vaste salle pleine de monde, inondée de lumière, les girandoles des avant-scènes, l'énorme lustre, comme un ballon de feu suspendu en l'air. C'était si différent de ce qu'il avait vu, lorsqu'il assistait aux représentations sur le devant d'une loge.

A ce moment le régisseur lui dit :

« Attention, Sib !

– Oui, monsieur.

– Tu sais... va droit devant toi jusqu'à ta maman, et prends garde de tomber !

– Oui, monsieur.

– Et tends bien la main...

– Oui, monsieur. comme ça ? »

Et c'était une main fermée qu'il montrait.

« Non, nigaud !... C'est un poing, cela !... Tends donc une main ouverte, puisque tu demandes l'aumône.

– Oui, monsieur.

– Et surtout ne prononce pas un mot. pas un seul !

– Oui, monsieur. »

La porte de la chaumière s'ouvrit, et le régisseur le poussa juste à la réplique.

P'tit-Bonhomme venait de faire son début dans la carrière dramatique. Ah ! que le cœur lui battait fort !

Un murmure arriva de tous les coins de la salle, un touchant murmure de sympathie, tandis que Sib, la main tremblante, les yeux baissés, le pas incertain, s'avavançait vers la dame en deuil. Comme on voyait bien qu'il avait l'habitude des haillons et qu'il n'était point gêné sous ses loques !

On lui fit un succès, – ce qui le troubla davantage.

Soudain, la duchesse se lève, elle regarde, elle se rejette en arrière, puis elle ouvre ses bras.

Quel cri lui échappe, – un de ces cris conformes aux traditions, qui déchirent la poitrine !

« C'est lui !... C'est lui !... Je le reconnais !... C'est Sib... c'est mon enfant ! »

Et elle l'attire à elle, elle le serre contre son cœur, elle le couvre de baisers, et il se laisse faire... Elle pleure, – de vraies larmes, cette fois, – et s'écrie :

« Mon enfant... c'est mon enfant, ce petit malheureux... qui me demande l'aumône ! » Cela l'émeut, le pauvre Sib, et bien qu'on lui ait recommandé de ne pas parler :

– Votre enfant... madame ? dit-il.

– Tais-toi ! » murmure tout bas miss Anna Waston.

Puis elle continue :

« Le ciel me l'avait pris pour me punir, et il me le ramène aujourd'hui... »

Et, entre ces phrases hachées par des sanglots, elle dévore Sib de baisers, elle l'inonde de larmes. Jamais, non jamais, P'tit-Bonhomme n'a été si caressé, si pressé sur un cœur palpitant ! Jamais il ne s'est senti sa maternellement aimé !

La duchesse s'est levée comme si elle surprenait quelque bruit au dehors.

» Sib... s'écrie-t-elle, tu ne me quitteras plus !...

– Non, madame Anna !

– Mais tais-toi donc ! » répète-t-elle au risque d'être entendue de la salle.

La porte de la chaumière s'est ouverte brusquement. Deux hommes ont paru sur le seuil.

L'un est le mari, l'autre le magistrat qui l'accompagne pour l'enquête.

« Saisissez cet enfant. Il m'appartient !.

– Non ! ce n'est pas votre fils ! répond la duchesse, en entraînant Sib.

– Vous n'êtes pas mon papa !. » s'écrie P'tit-Bonhomme.

Les doigts de miss Anna Waston lui ont pressé si vivement le bras qu'il n'a pu retenir un cri. Après tout, ce cri est dans la situation, il ne la compromet pas. Maintenant, c'est une mère qui le tient contre elle. On ne le lui arrachera pas. Lalionne défend son lionceau.

Et, de fait, le lionceau récalcitrant, qui prend la scène au sérieux, saura bien résister. Le duc est parvenu à s'emparer de lui. Il s'échappe, et courant vers la duchesse :

« Ah ! madame Anna, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas maman..

– Te tairas-tu, petit malheureux !. Veux-tu te taire ! murmure-t-elle, tandis que le duc et le magistrat restent déconcertés devant ces répliques non prévues.

– Si... si... répond Sib, vous êtes maman... Je vous l'avais bien dit, madame Anna. ma vraie maman ! »

La salle commence à comprendre que cela « ce n'est pas dans la pièce ». On chuchotte, on plaisante. Quelques spectateurs applaudissent par raillerie. En vérité, ils auraient dû pleurer, car c'était attendrissant, ce pauvre enfant qui croyait avoir retrouvé sa mère dans la duchesse de Kendalle !

Mais la situation n'en était pas moins compromise. Que, pour une raison ou pour une autre, le rire éclate là où les larmes devraient couler, et c'en est fait d'une scène.

Miss Anna Waston sentit tout le ridicule de cette situation. Des paroles ironiques, lancées par ses excellentes camarades, lui arrivent de la coulisse.

Éperdue, énervée, elle fut prise d'un mouvement de rage. Ce petit sot, qui était la cause de tout le mal, elle aurait voulu l'anéantir !. Alors les forces l'abandonnèrent, elle tomba évanouie sur la scène, et le rideau fut baissé pendant que la salle s'abandonnait à un fou rire.

La nuit même, miss Anna Waston, qui avait été transportée à *Royal-George-Hôtel*, quitta la ville en compagnie d'Élisa Corbett. Elle renonçait à

donner les représentations annoncées pour la semaine. Elle paierait son dédit... Jamais elle ne reparaîtrait sur le théâtre de Limerick.

Quant à P'tit-Bonhomme, elle ne s'en était même pas inquiétée. Elle s'en débarrassait comme d'un objet ayant cessé de plaire et dont la vue seule lui eût été odieuse. Il n'y a pas d'affection qui tienne devant les froissements de l'amour-propre.

.....

P'tit-Bonhomme, resté seul, ne devinant rien, mais sentant qu'il avait dû causer un grand malheur, s'était sauvé sans qu'on l'eût aperçu. Il erra toute la nuit à travers les rues de Limerick, à l'aventure, et finit par se réfugier au fond d'une sorte de vaste jardin, avec des maisonnettes éparses çà et là, des tables de pierre surmontées de croix. Au milieu se dressait une énorme bâtisse, très sombre du côté qui n'était pas éclairé par la lumière de la lune.

Ce jardin était le cimetière de Limerick, – un de ces cimetières anglais avec ombrages, bosquets verdoyants, allées sablées, pelouses et pièces d'eau, qui sont en même temps des lieux de promenade très fréquentés. Ces tables de pierre étaient des tombes, ces maisonnettes, des monuments funéraires, cette bâtisse, la cathédrale gothique de Sainte-Marie.

C'est là que l'enfant avait trouvé un asile, là qu'il passa la nuit, couché sur une dalle à l'ombre de l'église, tremblant au moindre bruit, se demandant si ce vilain homme... le duc de Kendalle, n'allait pas venir le chercher... Et madame Anna qui ne serait plus là pour le défendre !... On l'emporterait loin... bien loin... dans un pays « où il y aurait des bêtes »... Il ne reverrait plus sa maman... et de grosses larmes noyaient ses yeux...

Lorsque le jour parut, P'tit-Bonhomme entendit une voix qui l'appelait.

Un homme et une femme étaient là, un fermier et une fermière. En traversant la route, ils l'avaient aperçu. Tous deux se rendaient au bureau de la voiture publique, qui allait partir pour le sud du comté.

« Que fais-tu là, gamin ? » dit le fermier.

P'tit-Bonhomme sanglotait au point de ne pouvoir parler.

« Voyons, que fais-tu là ? » répéta la fermière d'une voix plus douce.

P'tit-Bonhomme se taisait toujours.

« Ton papa ?... demanda-t-elle alors.

– Je n'ai pas de papa ! répondit-il enfin.

– Et ta maman ?...

– Je n'en ai plus ! »

Et il tendait ses bras vers la fermière.

« C'est un enfant abandonné, » dit l'homme.

Si P'tit-Bonhomme avait porté ses beaux habits, le fermier en eût inféré que c'était un enfant égaré, et il aurait fait le nécessaire pour le ramener à sa famille. Mais avec les haillons de Sib, ce ne devait être qu'un de ces petits misérables qui n'appartiennent à personne.

« Viens donc, » conclut le fermier.

Et, l'enlevant, il le mit entre les bras de sa femme, disant d'une voix rassurante :

« Un mioche de plus à la ferme, il n'y paraîtra guère, n'est-ce pas, Martine ?

– Non, Martin ! »

Et Martine essuya d'un bon baiser les grosses larmes de P'tit Bonhomme.



VIII

LA FERME DE KERWAN

Que P'tit-Bonhomme n'eût pas vécu heureux dans la province de l'Ulster, cela ne paraissait que trop vraisemblable, bien que personne ne sût comment s'était passée sa première enfance en quelque village du comté de Donegal.

La province du Connaught ne lui avait pas été plus clémente, ni lorsqu'il courait les routes du comté de Mayo sous le fouet du montreur de marionnettes, ni dans le comté de Galway, durant ses deux ans de ragged-school.

En cette province de Munster, grâce au caprice d'une comédienne, peut-être aurait-on pu espérer qu'il en avait au moins fini avec la misère ! Non !... il venait d'être délaissé, et, maintenant, les hasards de son existence allaient le rejeter au fond du Kerry, à l'extrémité sud-ouest de l'Irlande. Cette fois, de braves gens ont eu pitié de lui... Puisse-t-il ne les quitter jamais !

C'est dans un des districts au nord-est du comté de Kerry, près de la rivière de Cashen, qu'est située la ferme de Kerwan. A une douzaine de milles se trouve Tralee, le chef-lieu d'où, à en croire les traditions, Saint-Brandon partit au VI^e siècle pour aller découvrir l'Amérique avant Colomb. Là se raccordent les diverses voies ferrées de l'Irlande méridionale.

Ce territoire, très accidenté, possède les plus hautes montagnes de l'île, tels les monts Clanaraderry et les monts Stacks. De nombreux cours d'eau y forment les affluents de la Cashen et concourent, avec les marécages, à rendre assez irrégulier le tracé des routes. A une trentaine de milles vers l'ouest se développe le littoral profondément découpé, où s'échancrent

l'estuaire du Shannon et la longue baie de Kerry, dont les roches capricieuses se rongent à l'acide carbonique des eaux marines.

On n'a pas oublié ces paroles d'O'Connell que nous avons citées : « Aux Irlandais, l'Irlande ! » Or, voici comment l'Irlande est aux Irlandais.

Il existe trois cent mille fermes qui appartiennent à des propriétaires étrangers. Dans ce nombre, cinquante mille comprennent plus de vingt-quatre acres, soit environ douze hectares, et huit mille n'en ont que de huit à douze. Le reste est au-dessous de ce chiffre. Toutefois, il ne faudrait pas en conclure que la propriété y soit morcelée. Bien au contraire. Trois de ces domaines dépassent cent mille acres, entre autres celui de M. Richard Barridge, qui s'étend sur cent soixante mille.

Et que sont ces propriétés foncières auprès de celles des landlords de l'Écosse, un comte de Breadalbane, riche de quatre cent trente-cinq mille acres, M.J. Matheson, riche de quatre cent six mille acres, le duc de Sutherland, riche de douze cent mille acres, – la superficie d'un comté tout entier ?

Ce qui est vrai, c'est que, depuis la conquête par les Anglo-Normands en 1100, « l'Ile Sœur » a été traitée féodalement, et son sol est resté féodal.

Le duc de Rockingham était, à cette époque, un des grands landlords du comté de Kerry. Son domaine, d'une surface de cent cinquante mille acres, comprenait des terres cultivables, des prairies, des bois, des étangs, desservis par quinze cents fermes. C'était un étranger, un de ceux que les Irlandais accusent avec raison d'absentéisme. Or, la conséquence de cet absentéisme est que l'argent produit par le travail irlandais est envoyé au dehors et ne profite pas à l'Irlande.

La Verte Erin, il ne faut point l'oublier, ne fait pas partie de la Grande-Bretagne, – dénomination uniquement applicable à l'Écosse et à l'Angleterre. Le duc de Rockingham était un lord écossais. A l'exemple de tant d'autres qui possèdent les neuf dixièmes de l'île, il n'avait jamais fait l'effort de venir visiter ses terres, et ses tenanciers ne le connaissaient pas. Sous condition d'une somme annuelle, il en abandonnait l'exploitation à ces traitants, ces « middlemen », qui en bénéficiaient en les louant par parcelles aux cultivateurs. C'est ainsi que la ferme de Kerwan dépendait, avec quelques autres, d'un certain John Eldon, agent du duc de Rockingham.

Cette ferme était de moyenne importance, puisqu'elle ne comptait qu'une centaine d'acres. Il est vrai, c'est un pays rude à la culture, celui qu'arrose le cours supérieur de la. Cashen, et ce n'est pas sans un excessif labeur que le paysan parvient à lui arracher de quoi payer son fermage, surtout lorsque l'acre lui est loué au prix excessif d'une livre par an.

Tel était le cas de la ferme de Kerwan, dirigée par le fermier Mac Carthy.

Il y a de – bons maîtres en Irlande, sans doute ; mais les tenanciers n'ont le plus souvent affaire qu'à ces middlemen, presque tous hommes durs et impitoyables. Il convient, d'observer toutefois que l'aristocratie, qui est assez libérale en Angleterre et en Écosse, se montre plutôt oppressive en Irlande. Au lieu de rendre la main, elle tire sur les rênes. Une catastrophe est à craindre. Qui sème la haine-récolte la rébellion.

Martin Mac Carthy, dans toute la force de l'âge – il avait cinquante-deux ans, – était l'un des meilleurs fermiers du domaine. Laborieux, intelligent, entendu en matière de culture, bien secondé par des enfants sévèrement élevés, il avait pu mettre quelque argent de-côté, malgré tant de taxes et redevances qui obèrent le budget d'un paysan irlandais.

Sa femme s'appelait Martine, de même qu'il s'appelait Martin. Cette vaillante créature possédait toutes les qualités d'une ménagère. Elle travaillait encore à cinquante ans comme si elle n'en avait eu que vingt. L'hiver, tandis que chômaient les manutentions agricoles, la quenouille coiffée, le fuseau garni de filasse, on entendait le ronflement de son rouet devant l'âtre, quand les exigences du ménage ne réclamaient pas ses soins.

La famille Mac Carthy, vivant en bon air, rompue aux fatigues des champs, jouissait d'une excellente santé, ne se ruinait ni en médecine ni en médecins. Elle tenait de cette race vigoureuse de cultivateurs irlandais, qui s'acclimate aussi aisément au milieu des prairies du Far-West américain que sur les territoires de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Espérons, pour ces braves gens, du reste, qu'ils ne seront jamais contraints d'émigrer au delà des mers. Fasse le ciel que leur île ne les rejette pas loin d'elle comme nombre de ses enfants !

En tête de la famille, chérie et respectée, venait la mère de Martin, une vieille de soixante-quinze ans, dont le mari dirigeait autrefois la ferme. Grand'mère, – on ne la désignait pas différemment, – n'avait d'autre

occupation que de filer en compagnie de sa belle-fille, désireuse, autant qu'il était en elle, de n'être que le moins possible à la charge de ses enfants.

L'aîné des garçons, Murdock – vingt-sept ans, – plus instruit que son père, s'intéressait ardemment à ces questions qui ont toujours passionné l'Irlande, et l'on craignait sans cesse qu'il ne vînt à se jeter en quelque mauvaise affaire. Il était de ceux qui ne songent qu'aux revendications du *home rule*, c'est-à-dire à la conquête de l'autonomie, sans se douter que le *home rule* vise les réformes plutôt politiques que sociales. Et pourtant, ce sont ces dernières dont l'Irlande a surtout besoin, puisqu'elle est encore livrée aux dures exactions du régime féodal.

Murdock, vigoureux gars, assez taciturne, peu communicatif, s'était récemment marié avec la fille d'un fermier du voisinage. Cette excellente jeune femme, aimée de toute la famille Mac Carthy, possédait la beauté régulière, fière et calme, l'attitude noble et distinguée qui se rencontre fréquemment chez les Irlandaises des classes inférieures. Sa figure était animée de grands yeux bleus, et sa chevelure blonde bouclait sous les rubans de sa coiffure. Kitty aimait beaucoup son mari, et Murdock, qui ne souriait guère d'habitude, se laissait aller parfois à sourire, lorsqu'il la regardait, car il éprouvait pour elle une profonde affection. Aussi employait-elle son influence à le modérer, à le contenir, chaque fois que quelque émissaire des nationalistes venait faire de la propagande à travers le pays et proclamer que nulle conciliation n'était possible entre les landlords et les tenanciers.

Il va sans dire que les Mac Carthy étant de bons catholiques, on ne s'étonnera pas s'ils considéraient les protestants comme des ennemis²

Murdock courait les meetings, et combien Kitty sentait son cœur se serrer, quand elle le voyait partir pour Tralee ou telle autre bourgade du voisinage. Dans ces assemblées il parlait avec l'éloquence naturelle aux Irlandais, et, au retour, lorsque Kitty lisait sur sa figure les passions qui l'agitaient, lorsqu'elle l'entendait frapper du pied en murmurant un appel à la révolution agraire, sur un signe de Martine, elle s'appliquait à le calmer.

« Mon bon Murdock, lui disait-elle, il faut de la patience. et de la résignation.

– De la patience, répondait-il, quand les années marchent et que rien n’aboutit ! De la résignation, lorsqu’on voit des créatures courageuses comme Grand’mère rester misérables, après une longue existence de travail ! A force d’être patients et résignés, ma pauvre Kitty, on arrive à tout accepter, à perdre le sentiment de ses droits, à se courber sous le joug, et cela, je ne le ferai jamais... jamais ! » répétait-il en relevant fièrement la tête.

Martin Mac Carthy avait deux autres garçons, Pat ou Patrick, Sim ou Siméon, âgés de vingt-cinq et de dix-neuf ans.

Pat naviguait actuellement au commerce en qualité de matelot, sur un des navires de l’honorable maison Marcuard, de Liverpool. Quant à Sim, de même que Murdock, il n’avait jamais quitté la ferme, et leur père trouvait en eux de précieux auxiliaires pour les travaux des champs, l’entretien des bestiaux. Sim obéissait sans jalousie à son frère aîné dont il reconnaissait la supériorité. Il lui témoignait autant de respect que s’il eût été le chef de la famille. Étant le dernier fils, et en cette qualité, celui qui avait été le plus choyé, il était enclin à cette jovialité qui forme le fond du caractère irlandais. Il aimait à plaisanter, à rire, égayant par sa présence et ses réparties l’intérieur un peu sévère de cette maison patriarcale. Très pétulant, il contrastait avec le tempérament plus rassis, l’esprit plus sérieux de son frère Murdock.

Telle était cette laborieuse famille dans l’intérieur de laquelle P’tit-Bonhomme allait être transporté. Quelle différence entre le milieu dégradant de la ragged-school et ce milieu sain et fortifiant d’une ferme irlandaise !. Sa précoce imagination n’en serait-elle pas vivement frappée ?... A cela, nul doute. Il est vrai, notre héros venait de passer quelques semaines dans un certain bien-être chez la capricieuse miss Anna Weston ; mais il n’y avait point trouvé ces réelles tendresses que la vie de théâtre rend si peu sûres, si éphémères, si fugitives.

L’ensemble des bâtiments, servant à loger les Mac Carthy, ne comprenait que le strict nécessaire. Nombre d’établissements des riches comtés du Royaume-Uni sont installés dans des conditions autrement luxueuses. Après tout, c’est le fermier qui fait la ferme, et peu importe qu’elle soit peu considérable par l’étendue si elle est intelligemment dirigée. Observons

cependant que Martin Mac Carthy n'appartenait pas à cette catégorie plus favorisée des « yeomen », qui sont de petits propriétaires terriens. Il n'était que l'un des nombreux tenanciers du duc de Rockingham, on pourrait dire l'une des centaines de machines agricoles mises en mouvement sur le vaste domaine de ce landlord.

La maison principale, moitié pierre, moitié paillis, ne renferme qu'un rez-de-chaussée, où Grand'mère, Martin et Martine Mac Carthy, Murdock et sa femme, occupent des chambres séparées d'une salle commune à large cheminée, dans laquelle on se réunit en famille pour les repas. Au-dessus, contiguë aux greniers, une mansarde éclairée de deux lucarnes, sert de logement à Sim – et aussi à Pat dans l'intervalle de ses voyages.

En retour, d'un côté, se développent les aires, les granges, les apprentis sous lesquels s'abritent le matériel de culture et les instruments de labourage ; de l'autre, la vacherie, la bergerie, la laiterie, la porcherie et la basse-cour.

Toutefois, faute de réparations faites à propos, ces bâtisses présentent un aspect assez inconfortable. Çà et là, des planches de diverse provenance, des vantaux de portes, des volets hors d'usage, quelques bordages arrachés à la carcasse de vieux navires, des poutrelles de démolition, des plaques de zinc, cachent la brèche des murs, et les toits de chaume sont chargés de gros galets en vue de résister à la violence des rafales.

Entre ces trois corps de bâtiments s'étend une cour, avec porte cochère fixée à deux montants. Une haie vive forme clôture, toute-agrémentée de ces éclatants fuchsias, si abondants dans la campagne irlandaise. A l'intérieur de la cour verdoie un gazon d'herbes folles, où viennent picorer les volailles. Au centre, une mare miroite, bordée de corbeilles ; d'azalées, de marguerites d'un jaune d'or, et d'asphodèles, retournées à l'état sauvage.

Il est à propos d'ajouter que le chaume des toits, autour des larges pierres, est non moins fleuri que les gazons et les haies de la grande cour. Il y pousse toutes sortes de plantes qui charment les yeux, et, particulièrement d'innombrables touffes de ces fuchsias aux clochettes sans cesse secouées par les brises de la vallée. Quant aux murs, ne vous chagrinez pas de ce que loques et morceaux y apparaissent comme le rapiéçage d'un vêtement de pauvre. Est-ce qu'ils ne sont pas doublés de ces lierres à triple armure,

vigoureux et puissants, qui soutiendraient la bâtisse, quand même les fondations viendraient à lui manquer.

Entre les terres arables proprement dites et le corps de la ferme, s'étend un potager où M. Martin cultive les légumes nécessaires au ménage, surtout les navets, les choux, les pommes de terre. Cette réserve est entourée d'un rideau d'arbres et d'arbustes, abandonnés aux caprices de la végétation si fantaisiste en ce pays d'Irlande.

Ici, sont des houx robustes avec leurs feuilles piquantes d'un vert ardent, qui ressemblent à des coquillages d'une contexture bizarre. Là, se dressent des ifs, de poussée libre, auxquels un ciseau imbécile n'a jamais donné la forme d'une bouteille ou d'un lampadaire. A une portée de fusil, sur la gauche, se masse un bois de frênes, – et le frêne est un des plus beaux arbres de ces campagnes. Puis s'entremêlent des hêtres verdoyants, mélangés parfois de couleurs pourpres, des arbousiers de haute taille, des sorbiers pareils de loin à un vignoble dont les ceps seraient chargés de grappes de corail. Il ne faudrait pas aller à trois milles de cet endroit pour sentir le sol se renfler sous les premières ramifications de la chaîne des Clanaraderry, où se développent ces forêts de sapins, dont les pommes paraissent être suspendues au réseau des chèvrefeuilles, qui se fauillent à travers leur ramure.

L'exploitation de la ferme de Kerwan comprend une culture assez variée – d'un rendement médiocre, en somme. Le peu de blé, dont on fait ordinairement de la farine de gruau, que les Mac Carthy y récoltent, n'est recommandable ni par la longueur des épis ni par la lourdeur des grains. Les avoines sont maigres et chétives, – circonstance d'autant plus regrettable que la farine d'avoine est d'un emploi constant, le blé réussissant assez mal sur ces terrains de qualité secondaire. On se trouve mieux d'y semer l'orge, le seigle surtout qui concourt dans une proportion notable à la fabrication du pain. Et encore telle est la rudesse de ce climat, que ces moissons ne peuvent être coupées qu'en octobre et en novembre.

Parmi les légumes cultivés en grand, tels que navets et choux de fortes dimensions, la pomme de terre doit être mise au premier rang. On sait qu'elle est la base de la nourriture en Irlande, principalement au milieu des districts déshérités de la nature. Et c'est à se demander de quoi vivaient ces

populations campagnardes avant que Parmentier eût fait connaître et adopter son précieux tubercule. Peut-être même a-t-il rendu le cultivateur imprévoyant, en l'habituant à compter sur ce produit, qui peut le sauver de la disette, lorsque la malchance ne s'en mêle pas.

Si la terre nourrit les animaux, les animaux contribuent à nourrir la terre. Aucune exploitation n'est possible sans eux. Les uns servent aux travaux des champs, aux charrois, aux labours ; les autres donnent les produits naturels, œufs, viande, lait. De tous vient l'engrais nécessaire à la culture. Aussi comptait-on six chevaux à la ferme de Kerwan, et à peine suffisaient-ils, quand, accouplés à deux ou à trois, ils creusaient à la charrue ces terres rocailleuses. Bêtes courageuses et patientes, comme leurs maîtres, et qui, pour ne pas être inscrites dans le « stud-book », le livre d'or de la race chevaline, n'en rendaient pas moins de réels services, se contentant de sèches bruyères, lorsque le fourrage venait à manquer. Un âne leur tenait compagnie, et ce n'est pas le chardon qui lui aurait fait défaut, car tous les arrêtés d'échardonnage ne parviendraient point à détruire cet envahissant parasite sur les terres irlandaises.

A mentionner parmi les bêtes d'étable, une demi-douzaine de vaches laitières, assez belles sous leur robe roussâtre, et une centaine de moutons à face noire, très blancs de laine, d'un entretien difficile pendant ces longs mois d'hiver, où le sol est recouvert de plusieurs pieds de neige. Il y avait moins à s'inquiéter des chèvres, dont Martin Mac Carthy possédait une vingtaine, puisqu'on peut les laisser pourvoir à leur nourriture. S'il n'y a plus d'herbes, elles trouvent toujours des feuilles qui résistent aux plus après froidures de la période glaciale.

Quant aux cochons, il va sans dire qu'une douzaine de ces animaux possédaient leur étable particulière sous les annexes de droite, et on ne les engraisait que pour les besoins de l'alimentation ménagère. En effet, il n'entraît pas dans les vues du fermier de se livrer à l'élevage des porcs, bien qu'il existe à Limerick un important commerce de jambons, – lesquels valent ceux d'York et se débitent régulièrement sous cette marque.

Poules, oies, canards, sont en nombre suffisant pour fournir des œufs au marché de Tralee. Mais de dindons et même de pigeons domestiques, point.

Ces volatiles ne se rencontrent que peu ou pas dans la basse-cour des fermes de l'Irlande..

Il convient encore de citer un chien, un griffon d'Écosse, préposé à la garde du troupeau de moutons. Pas de chien de chasse, bien que le gibier soit assez abondant sur ces territoires, grouses, coqs de bruyères, bécasses, bécassines, outardes, daims et chèvres sauvages. A quoi bon ? La chasse est un plaisir de landlords. Le coût du permis, extrêmement élevé, profite au fisc britannique, et, d'ailleurs, pour avoir le droit de posséder un chien de chasse, on doit justifier d'une propriété foncière valant mille livres au moins.

Telle était la ferme de Kerwan, presque isolée au fond d'un coude que fait la Cashen, à cinq milles de la paroisse de Silton. Certainement, il existe des terres plus mauvaises dans le comté, de ces terres légères et siliceuses qui ne gardent pas l'engrais, de ces terres dont le loyer n'atteint pas même une couronne, c'est-à-dire environ six francs l'acre. Mais, tout compte fait, la culture de Martin Mac Carthy n'était que de qualité moyenne.

Au delà de la portion exploitée s'étendaient d'arides plaines marécageuses, sillonnées de bouquets d'ajoncs, hérissées de touffes de roseaux, recouvertes de l'inévitable et envahissante bruyère. Au-dessus planaient d'immenses bandes de ces corbeaux avides du grain semé, et de ces moineaux gros becs qui dévorent le grain formé. Grand dommage pour les fermes.

Puis, au loin, s'étagaient d'épaisses forêts de bouleaux et de mélèzes, accrochées à ces escarènes, qui sont les rudes pentes des montagnes. Et Dieu sait si ces arbres sont secoués pendant la mauvaise saison par les rafales dont s'emplit l'étroite vallée de la Cashen !

En somme, un curieux pays, digne d'attirer les touristes, ce comté de Kerry, avec ses magnifiques amphithéâtres de hauteurs boisées, ses lointains superbes, adoucis par le flottement des brumes hyperboréennes.

Il est vrai, pays dur à ceux qui l'habitent, terre trop souvent marâtre à ceux qui la cultivent.



Et le ciel veuille que la récolte de la pomme de terre, ce véritable pain de l'île, ne vienne à manquer ni dans le Kerry, ni ailleurs ! Quand elle fait défaut sur le million d'acres consacrés à sa culture, c'est la famine dans toute son horreur³.

Aussi, après avoir chanté le *God save the Queen*, pieux Irlandais, complétez votre prière en disant :

« *God save the potatoes !* »

IX

LA FERME DE KERWAN (*Suite*).

Le lendemain, 20 octobre, vers trois heures de l'après-midi, des cris joyeux retentirent sur la route à l'entrée de la ferme de Kerwan.

« Voilà le père !

– Voilà la mère !

– Les voilà tous les deux ! »

C'étaient Kitty et Sim, qui saluaient de loin Martin et Martine Mac Carthy.

« Bonjour les enfants ! dit Martin.

– Bonjour, mes fils ! » dit Martine.

Et, dans sa bouche, ce « mes » possessif était empreint de fierté maternelle.

Le fermier et sa femme avaient quitté Limerick ce matin-là de bonne heure. Une trentaine de milles à faire, lorsque les brises de l'automne sont déjà fraîches, il y a de quoi être transis surtout dans un « jaunting-car ».

Le car est appelé « car », parce que c'est un véhicule, et l'on y ajoute le qualificatif « jaunting », parce que les voyageurs y sont placés dos à-dos sur deux banquettes disposées suivant l'axe des brancards. Imaginez l'un de ces bancs doubles qui meublent les boulevards des villes, ajustez-le au-dessus d'une paire de roues, complétez l'ensemble par une planchette sur laquelle les pieds des voyageurs prendront leur point d'appui, s'adossant aux bagages placés derrière eux, et vous aurez la voiture ordinairement employée en Irlande. Si ce n'est la plus commode puisqu'elle ne permet de voir qu'un seul côté du paysage, ni la plus confortable puisqu'elle est

découverte, c'est du moins la plus rapide, et son conducteur déploie autant d'adresse que de célérité.

On ne s'étonnera donc pas que Martin et Martine Mac Cathy, partis vers sept heures de Limerick, fussent arrivés à trois heures en vue de la ferme. Ils n'étaient pas seuls, d'ailleurs, à occuper ce jaunting-car, qui pouvait contenir jusqu'à dix voyageurs. Aussi, après avoir déposé le fermier et la fermière, le rapide véhicule continua-t-il sa route vers le chef-lieu du comté de Kerry.

Murdock sortit à l'instant même de son logement, situé dans l'angle de la cour, à l'en droit où les annexes de droite se raccordent aux bâtiments du fond.

« Vous avez fait un bon voyage, mon père e demanda la jeune femme que Martine venait d'embrasser.

– Très bon, Kitty.

– Avez-vous trouvé des plants de choux au marché de Limerick ? dit Murdock.

– Oui, fils, et on nous les expédiera demain.

– Et de la graine de navets ?...

– Oui. de la meilleure sorte.

– Bien, mon père.

– Et aussi une autre espèce de graine...

– Laquelle ?...

– De la graine de bébé, Murdock, et qui me paraît être d'excellente qualité. »

Et comme Murdock et son frère ouvraient de grands yeux en regardant l'enfant que Martine tenait dans ses bras :

« Voilà un garçon, dit-elle, en attendant que Kitty nous donne le pareil.

– Mais il est glacé, ce petit ! répondit la jeune femme.

– Je l'ai pourtant bien enveloppé de mon tartan pendant le voyage, répliqua la fermière.

– Vite, vite, ajouta M. Martin, allons le réchauffer devant le bon feu de l'âtre, et commençons par embrasser Grand'mère, qui doit en avoir besoin. »

Kitty reçut P'tit-Bonhomme des mains de Martine, et toute la famille fut bientôt réunie dans la salle, où l'aïeule occupait un vieux fauteuil à coussins.

On lui présenta l'enfant. Elle le prit entre ses bras et l'assit sur ses genoux.

Lui se laissait faire. Ses yeux allaient de l'un à l'autre. Il ne comprenait rien à ce qui se passait. Il n'était pas habitué. Pour sûr, aujourd'hui ne ressemblait pas à hier. Était-ce une sorte de rêve ? Il voyait de bonnes figures autour de lui, des vieilles et des jeunes. Depuis son réveil, il n'avait entendu que d'affectueuses paroles. Le voyage l'avait distrait dans cette voiture, qui allait grand train à travers la campagne. Du bon air, avec l'émanation matinale des arbustes et des fleurs, emplissait sa poitrine. Une soupe bien chaude l'avait réconforté avant le départ, et, durant la route, tout en grignotant quelques gâteaux que contenait le sac de Martine, il avait raconté de son mieux ce qu'il savait de sa vie – son existence dans la ragged-school incendiée, les bons soins de Grip, dont le nom revint souvent dans son récit ; puis madame Anna qui l'avait appelé son fils et qui n'était pas sa maman ; puis un monsieur en colère qu'on appelait le duc... un duc dont il avait oublié le nom et qui voulait l'entraîner ; enfin son abandon, et comment il s'était trouvé tout seul dans le cimetière de Limerick. Martin Mac Carthy et sa femme n'avaient pas compris grand'chose à son histoire, si ce n'est qu'il n'avait ni parents ni famille, et que c'était un être abandonné dont la Providence leur avait confié la – charge.

Grand'mère, émue, l'embrassa. Les autres, non moins attendris, l'embrassèrent à leur tour.

« Et comment s'appelle-t-il ? demanda Grand'mère.

– Il n'a pas pu nous donner d'autre nom que P'tit-Bonhomme, répondit Martine.

– Il n'a pas besoin d'en avoir un autre, dit M. Martin, et nous continuerons de l'appeler comme on l'a toujours appelé.

– Et quand il sera grand ?... fit observer Sim.

– Ce sera P'tit-Bonhomme tout de même !... » répliqua la vieille femme, qui baptisa l'enfant d'un bon baiser.

Voilà quel fut l'accueil que notre héros reçut à son arrivée à la ferme. On lui enleva les haillons qu'il avait endossés pour son rôle de Sib. Ils furent remplacés par les derniers vêtements que Sim avait portés à son âge, – pas très neufs, mais propres et chauds. Mentionnons qu'on lui conserva son tricot de laine, qui commençait à devenir étroit, mais auquel il paraissait tenir.

Et alors il soupa avec la famille, à la table de ces braves gens, assis sur une chaise haute se demandant si tout cela n'allait pas disparaître. Non ! Elle ne disparut pas, la bonne soupe d'avoine dont il eut une pleine assiettée. Il ne disparut pas, le morceau de lard aux choux dont on lui donna sa suffisance. Il ne disparut pas, le gâteau aux œufs et à la farine de gruau, qui fut distribué en parts égales entre les convives, le tout arrosé d'un broc de cet excellent « potheen » que le fermier tirait de l'orge récoltée sur les terres de Kerwan.

Quel repas, sans compter que le garçonnet ne voyait que des visages souriants, – sauf peut-être celui du frère aîné, toujours sérieux et même un peu triste. Et voici que ses yeux se mouillent, et que des larmes glissent le long de ses joues.

« Qu'as-tu, P'tit-Bonhomme ?.., lui demanda Kitty.

– Il ne faut pas pleurer, ajouta Grand'mère. On t'aimera bien ici !

– Et je te ferai des joujoux, lui dit Sim.

– Je ne pleure pas. répondit-il. C'est pas des larmes, ça ! »

Non ! en vérité, et c'était plutôt son cœur qui débordait, à cette pauvre créature.

« Allons. allons, dit M. Martin, d'un ton qui n'était point méchant, c'est bon pour une fois, mon garçon, mais je te préviens qu'il est défendu de pleurer ici !

– Je ne pleurerai plus, monsieur », répondit-il en se laissant aller dans les bras que lui tendait Grand'mère.

Martin et Martine avaient besoin de repos. D'ailleurs, on se couchait de bonne heure à la ferme, car l'habitude était de se lever de grand matin.

« Où va-t-on le mettre, cet enfant ? demanda le fermier.

– Dans ma chambre, répondit Sim, et je lui donnerai la moitié de mon lit, comme à un petit frère !

– Non, mes enfants, répondit Grand'mère. Laissez-le coucher près de moi, il ne me gênera pas, je le regarderai dormir et cela me fera plaisir. »

Un désir de l'aïeule n'avait jamais rencontré l'ombre d'une résistance. Il suit de là qu'un lit ayant été installé près du sien, ainsi qu'elle l'avait demandé, P'tit-Bonhomme y fut immédiatement transporté.

Des draps blancs, une bonne couverture, il avait déjà connu cette jouissance durant les quelques semaines passées à *Royal-George-Hôtel* de Limerick, dans l'appartement de miss Anna Waston. Mais les caresses de la comédienne ne pouvaient valoir celles de cette honnête famille. Peut-être s'aperçut-il qu'il y avait une différence, surtout lorsque Grand'mère, en le bordant, lui donna un gros baiser.

« Ah ! merci. merci !. » murmura-t-il.

Ce fut toute sa prière, ce soir-là, et, sans doute, il n'en savait pas d'autre.

On était au début de la saison froide. La moisson venait d'être terminée. Rien à faire ou peu de chose, en dehors de la ferme. Sur ces rudes territoires, les semailles de blé, d'orge, d'avoine, n'ont pas lieu au commencement de l'hiver dont la longueur et la rigueur pourraient les compromettre. C'est affaire d'expérience. Aussi Martin Mac Carthy avait-il l'habitude d'attendre mars et même avril pour semer ses céréales, en choisissant les espèces convenables. Il s'en était bien trouvé jusqu'alors. Creuser le sillon à travers un sol qui gèle à plusieurs pieds de profondeur, c'eût été un travail non moins dur qu'inutile. Autant eût valu jeter sa semence au sable des grèves, aux roches du littoral.

Il ne faudrait pas cependant croire que l'on fût inoccupé à la ferme. D'abord il y avait à battre le stock d'orge et d'avoine. Et puis, au – cours de ces longs mois de la période hivernale, on ne manquait pas d'ouvrage. P'tit-Bonhomme put le constater le lendemain, car, dès le premier jour, il chercha à se rendre utile. Levé à l'aube, il se rendit du côté des étables. Il avait comme un pressentiment qu'on pourrait l'employer là. Que diable ! il aurait six ans à la fin de l'année, et, à six ans, on est capable de garder des oies, des vaches, même des moutons, quand on est aidé d'un bon chien.

Donc, au déjeuner du matin, devant sa tasse de lait chaud, il en fit la proposition.

« Bien, mon garçon, répondit M. Martin, tu eux travailler, et tu as raison. Il faut savoir gagner sa vie.

– Et je la gagnerai, monsieur Martin, répondit-il.

– Il est si jeune ! fit observer la vieille femme.

– Ça ne fait rien, madame...

– Appelle-moi Grand'mère...

– Eh bien. ça ne fait rien, Grand'mère ! Je serais si content de travailler.

– Et tu travailleras, dit Murdock, assez surpris de ce caractère ferme et résolu chez un enfant qui n'avait connu jusqu'alors que les misères de la vie.

– Merci, monsieur.

– Je t'apprendrai à soigner les chevaux, reprit Murdock, et à monter dessus, si tu n'as pas peur.

– Je veux bien, répondit P'tit-Bonhomme.

– Et moi je t'habituerai à soigner les vaches, dit Martine, et à les traire, si tu ne crains pas un coup de corne.

– Je veux bien, madame Martine.

– Et moi, s'écria Sim, je te montrerai comment on garde les moutons dans les champs.

– Je veux bien.

– Sais-tu lire, petit ?... demanda le fermier,

– Un peu, et écrire en grosses lettres...

– Et compter ?...

– Oh ! oui... jusqu'à cent, monsieur...

– Bon ! dit Kitty en souriant, je t'apprendrai à compter jusqu'à mille, et à écrire en petites lettres.

– Je veux bien, madame. »

Et réellement, il voulait bien tout ce qu'on lui proposait, cet enfant. On voyait qu'il était décidé à reconnaître ce que ces braves gens allaient faire pour lui. Être le petit domestique de la ferme, c'est à cela que se bornait son ambition. Mais, ce qui était de nature à témoigner du sérieux de son esprit, c'est sa réponse au fermier, lorsque celui-ci lui eut dit en riant :

« Eh ! P'tit-Bonhomme, tu vas devenir un garçon précieux chez nous. Les chevaux, les vaches, les moutons. si tu t'occupes de tout, il ne restera

plus de besoin pour nous... Ah ça ! combien me demanderas-tu de gages ?.

– Des gages ?...

– Oui !... Tu ne songes pas à travailler pour rien, je suppose ?...

– Oh ! non, monsieur Martin !

– Comment, s'écria Martine, assez surprise, comment, en dehors de sa nourriture, de son logement, de son habillement, il a la prétention d'être payé...

– Oui, madame. »

On le regardait, cet enfant, et il semblait qu'il eût dit là une énormité.

Murdock, qui l'observait, se contenta d'ajouter :

« Laissez-le donc s'expliquer !

– Oui, reprit Grand'mère, dis-nous ce que tu veux gagner... Est-ce de l'argent ?... »

P'tit-Bonhomme secoua la tête.

« Voyons... une couronne par jour ?... dit Kitty.

– Oh ! madame...

– Par mois ?... dit la fermière.

– Madame Martine...

– Par an, peut-être ? répliqua Sim en éclatant de rire. Une couronne par an...

– Enfin que veux-tu, mon garçon ? dit Murdock. Je comprends que tu aies l'idée de gagner ta vie, comme nous l'avons tous... Si peu que ce soit qu'on reçoive, cela vous apprend à compter... Que veux-tu ?... Un penny... un copper par jour ?...

– Non, monsieur Murdock.

– Alors explique-toi donc !

– Eh bien. chaque soir, monsieur Martin, vous me donnerez un caillou.

– Un caillou ?... s'écria Sim. Est-ce avec des cailloux que tu amasseras une fortune ?...

– Non... mais ça me fera plaisir tout de même, et, plus tard, dans quelques années, quand je serai grand, si vous avez toujours été contents de moi.

– C’est entendu, P’tit – Bonhomme, répondit M. Martin, nous changerons tes cailloux en pence ou en shillings ! »

Ce fut à qui complimenterait P’tit-Bonhomme de son excellente idée, et, dès le soir même, Martin Mac Carthy lui remit un caillou qui venait du lit de la Cashen – il y en avait encore des millions de millions. P’tit-Bonhomme le glissa soigneusement dans un vieux pot de grès que Grand’mère lui donna et dont il fit sa tirelire.

« Singulier enfant ! » dit Murdock à son père.

Oui, et sa bonne nature n’avait pu être altérée ni par les mauvais traitements de Thornpipe ni par les mauvais conseils de la ragged-school. La famille, en l’observant de près, à mesure que les semaines s’écoulèrent, dut reconnaître ses qualités naturelles. Il ne manquait même pas de cette gaîté qui est le fond du tempérament national, et que l’on retrouve même chez les plus pauvres de la pauvre Irlande. Et, pourtant, – il n’était pas de ces gamins qui musent du matin au soir, dont les regards vont de ci de là, distraits par une mouche ou un papillon. On le voyait réfléchi à tout, attentif au pourquoi des choses, interrogeant l’un ou l’autre, aimant à s’instruire. Ses yeux étaient fureteurs. Il ne laissait pas traîner un objet, fût-il de valeur infime. Il ramassait une épingle comme il eût ramassé un shilling. Ses habits, il les soignait, tenant à être propre. Ses ustensiles de toilette, il les rangeait avec soin. L’ordre était inné – en lui. Il répondait poliment quand on lui parlait, et n’hésitait pas à insister sur les réponses qui lui étaient posées, quand il ne les avait pas comprises. En même temps, on vit qu’il ferait de rapides progrès en écriture. Le calcul surtout semblait lui être facile, non qu’il y eût en lui l’étoffe de ces Mondeux et de ces Inaudi, qui, après avoir été de petits prodiges, n’ont réussi à rien dans un âge plus avancé ; mais il combinait aisément quelques opérations de tête, là où d’autres enfants auraient certainement dû prendre la plume. Ce que Murdock put constater, non sans en éprouver une réelle surprise, c’est que c’était le raisonnement qui semblait diriger toutes ses actions.

Il convient de noter aussi que, grâce aux leçons de Grand’mère, il montra du zèle à se conformer aux commandements de Dieu, tels que les a formulés la religion catholique, si profondément enracinée au cœur de l’Irlande. Chaque jour, il faisait avec ferveur sa prière du matin et du soir.

L'hiver s'écoulait – un hiver très froid, harcelé de grands vents, plein d'impétueuses rafales déchaînées comme des trombes à travers la vallée de la Cashen. Que de fois, on trembla à la ferme pour les toitures qui risquaient d'être emportées, pour certaines portions de murs en paillis, qui menaçaient ruine ! Quant à demander des réparations au middleman John Eldon, c'eût été inutile. Aussi Martin Mac Carthy et ses enfants en étaient-ils réduits à s'en charger eux-mêmes. En dehors du battage des grains, cela devenait la grosse occupation : ici un chaume à reprendre, là une brèche à boucher, et, en maint endroit, les clôtures à consolider.

Pendant ce temps, les femmes travaillaient diversement, – Grand'mère filant au coin du foyer, Martine et Kitty veillant aux étables et à la basse-cour. P'tit-Bonhomme, sans cesse avec elles, les aidait de son mieux. Il tenait état de tout ce qui regardait le train de la maison. Trop jeune pour soigner les chevaux, il était entré en relation plus intime avec le baudet, une bonne bête, opiniâtre au travail, qu'il avait prise en amitié et qui le lui rendait. Il voulait que son âne fût aussi propre que lui-même, ce qui lui valait les compliments de * Martine. Pour les porcs, il est vrai, c'eût été peine perdue, et il dut y renoncer. Quant aux moutons, après les avoir comptés et recomptés, il avait inscrit leur nombre – cent trois – sur un vieux carnet, présent de Kitty. Son goût pour cette comptabilité se développait graduellement, et c'était à croire qu'il avait reçu les leçons de M. O'Bodkins à la ragged-school.

D'ailleurs, cette vocation ne parut-elle pas nettement établie, le jour où Martine alla chercher des œufs conservés pour la saison d'hiver ?

La fermière venait d'en prendre une douzaine au hasard, lorsque P'tit-Bonhomme s'écria :

« Pas ceux-là, madame Martine.

– Pas ceux-là ?... Et pourquoi ?...

– Parce que ce n'est pas dans l'ordre.

– Quel ordre ?... Est-ce que ces œufs de poule ne sont pas tous pareils ?...

– Bien sûr non, madame Martine. Vous venez de prendre le quarante-huitième, tandis que c'est par le trente-septième qu'il faut commencer... Regardez bien ! »

Et Martine regarda. Ne voilà-t-il pas que chaque œuf portait un numéro sur sa coque, un numéro que P'tit-Bonhomme y avait inscrit à l'encre ? Puisque la fermière avait besoin de douze œufs, il fallait qu'elle les prît suivant leur numérotage – de trente-sept à quarante-huit, et non de quarante-huit à cinquante-neuf. C'est ce qu'elle fit, après avoir adressé ses félicitations au garçonnet.

– Lorsqu'elle raconta la chose au déjeuner, les compliments redoublèrent, et Murdock se prît à dire :

« P'tit-Bonhomme, as-tu au moins compté les poules et les poussins du poulailler ?

– Certainement. »

Et tirant son carnet :

« Il y a quarante-trois poules et soixante-neuf poussins ! »

Là-dessus, Sim d'ajouter :

– « Tu devrais aussi compter les grains d'avoine que contient chaque sac.

– Ne le plaisantez pas, mes fils ! répliqua Martin Mac Carthy. Cela prouve qu'il a de l'ordre, et l'ordre dans les petites choses, c'est la régularité dans les grandes et dans l'existence.

Puis, s'adressant à l'enfant :

« Et tes cailloux... lui demanda-t-il, les cailloux que je te remets chaque soir...

– Ils sont serrés dans mon pot, monsieur Martin, répondit P'tit-Bonhomme, et j'en ai déjà cinquante-sept. »

En effet, il y avait cinquante-sept jours qu'il était arrivé à la ferme de Kerwan.

« Eh ! fit Grand'mère, ça lui ferait déjà cinquante-sept pence à un penny le caillou...

– Hein, P'tit-Bonhomme, reprit Sim, que de gâteaux tu pourrais acheter avec cet argent-là ?

– Des gâteaux ?... Non, Sim... De beaux cahiers pour écrire, j'aimerais mieux cela ! »

La fin de l'année approchait. Aux bourrasques du mois de novembre avaient succédé de grands froids. Une épaisse couche de neige durcie recouvrait le sol. C'était un spectacle qui ravissait notre petit garçon, de

voir les arbres tout blancs de givre avec leurs pendeloques de glace. Et sur les vitres des fenêtres, l'humidité condensée en cristallisations capricieuses, qui formaient de sijolis dessins !... Et la rivière prise d'un bord à l'autre, avec des glaçons qui s'amassaient pour former un énorme embâcle !... Certes, ils n'étaient pas nouveaux pour lui, ces phénomènes de l'hiver, et il les avait souvent observés, quand il courait à travers les rues de Galway jusqu'au Claddagh. Mais, à cette misérable époque de sa vie, il était à peine vêtu. Il allait pieds nus dans la neige. La bise pénétrait à travers ses loques. Ses yeux pleuraient, ses mains étaient crevassées d'engelures. Et, quand il rentrait à la ragged-school, il n'y avait pas de place pour lui devant le foyer...

Qu'il se sentait heureux à présent ! Quel contentement de vivre au milieu de gens qui l'aimaient ! Il semblait que leur affection le réchauffait plus encore que les vêtements qui le garantissaient de la bise, la saine nourriture servie sur la table, les belles flammes de fagot pétillant au fond de la cheminée. Et, ce qui lui paraissait meilleur encore, maintenant qu'il commençait à se rendre utile, c'est qu'il sentait de bons cœurs autour de lui. Il était vraiment de la maison. Il avait une grand'mère, une mère, des frères, des parents... Et ce serait parmi eux, sans jamais les quitter, pensait-il, que se passerait son existence... Ce serait là qu'il gagnerait sa vie... Gagner sa vie, comme le lui avait dit un jour Murdock, c'est à cela que sa pensée le ramenait sans cesse.

Quelle joie il ressentit, quand, pour la première fois, il put prendre part à l'une des fêtes qui est peut-être la plus sanctifiée de l'année irlandaise.

On était au 25 décembre, la Noël, le Christmas. P'tit-Bonhomme avait appris à quel événement historique répond la solennité que les chrétiens célèbrent en ce jour. Mais il ignorait que ce fût aussi une intime fête de famille dans le Royaume-Uni. Ce devait donc être une surprise pour lui. Il comprit cependant qu'il se faisait quelques préparatifs dans la matinée. Toutefois, comme Grand'mère, Martine et Kitty semblaient y mettre une complète discrétion, il se garda bien de les interroger.

Ce qui est positif, c'est qu'il fut invité à revêtir ses beaux habits, que Martin Mac Carthy et ses fils, Grand'mère, sa fille et Kitty mirent les leurs dès le matin pour aller en carriole à l'église de Siltan, et qu'ils les gardèrent

toute la journée. Ce qui est avéré, c'est que le dîner dut être reculé de deux heures, et qu'il faisait presque nuit, lorsque la table fut dressée au milieu de la grande salle avec un luxe de luminaire qui la rendait éblouissante. Ce qui est certain, c'est que de très bonnes choses furent servies à ce repas somptueux, – trois ou quatre plats de plus que d'habitude – avec des brocs d'une bière réjouissante, et un gâteau monstre que Martine et Kitty avaient confectionné d'après une recette dont le secret venait d'une bisaïeule très entendue en science culinaire.

Si l'on mangea gaiement, si l'on but de même, nous le laissons à imaginer. Tous étaient en joie. Murdock lui-même s'abandonnait plus qu'il ne le faisait d'ordinaire. Alors que les autres riaient aux éclats, il souriait, et un sourire de lui, c'était comme un rayon de soleil au milieu des frimas.

Quant à P'tit-Bonhomme, ce qui l'enchantait particulièrement, ce fut un arbre de Noël planté au centre de la table, – un arbre enrubanné, avec des étoiles de lumières, toutes scintillantes entre ses branches.

Et voilà Grand'mère qui lui dit :

« Regarde bien sous les feuilles, mon enfant... Je crois qu'il doit y avoir quelque chose pour toi ! »

P'tit-Bonhomme ne se fit pas prier, et quel bonheur il éprouva, quelle rougeur de plaisir lui monta au visage, lorsqu'il eut « cueilli » un joli couteau irlandais avec sa gaine rattachée à une ceinture de cuir !

C'était le premier cadeau de nouvelle année qu'il recevait, et combien il fut fier, lorsque Sim l'eut aidé à boucler la ceinture sur sa veste !

« Merci... Grand'mère... merci, tout le monde ! » s'écria-t-il en allant de l'un à l'autre.

X

CE QUI S'EST PASSÉ AU DONEGAL

Le moment est venu de mentionner que le fermier Mac Carthy avait eu l'idée de faire quelques recherches relatives à l'état civil de son enfant adoptif. On connaissait son histoire depuis le jour où de charitables habitants de Westport l'avaient arraché aux mauvais traitements du montreur de marionnettes. Mais, antérieurement, quelle avait été l'existence de ce pauvre être ? P'tit-Bonhomme, on le sait, conservait une vague idée d'avoir demeuré chez une méchante femme, avec une et même avec deux fillettes, au fond d'un hameau du Donegal. Aussi fut-ce de ce côté que M. Martin dut porter les investigations.

Ces recherches ne donnèrent d'autres renseignements que ceux-ci : à la maison de charité de Donegal, on retrouva la trace d'un enfant de dix-huit mois, recueilli sous le nom de P'tit-Bonhomme, puis envoyé dans un hameau du comté chez une de ces femmes qui font le métier d'éleveuses.

Qu'il nous soit donc permis de compléter ces renseignements par ceux que nous a révélés une enquête plus approfondie. Ce ne sera, d'ailleurs, que la commune histoire de ces petits misérables abandonnés à la merci de l'assistance publique.

Le Donegal, avec sa population de deux cent mille âmes, est peut-être le plus indigent des comtés de la province d'Ulster, et même de toute l'Irlande. Il y a quelques années, on y trouvait à peine deux matelas et huit paillasses par quatre mille habitants. Sur ces arides territoires du Nord, ce ne sont pas les bras qui manquent à la culture, c'est le sol cultivable. Le plus opiniâtre des travailleurs s'y épuise en vain. A l'intérieur, on ne voit

que ravins stériles, gorges ingrates, terrains tourmentés, noyaux pierreux, dunes sablonneuses, tourbières béantes comme des écorchures malsaines, landes marécageuses, chevauchées de montagnes, les Glendowan, les Derryveagh, en un mot, un « pays rompu », disent les Anglais. Sur le littoral, baies et fiords, anses et criques, dessinent autant d'entonnoirs caverneux où s'engouffrent les vents du large, gigantesque orgue granitique que l'Océan remplit à pleins poumons de ses tempêtes. Le Donegal est au premier rang des régions offertes à l'assaut des tourmentes d'Amérique, gonflées sur un parcours de trois mille milles, du cortège des bourrasques qu'elles attirent à leur passage. Il ne faut pas moins qu'une côte de fer pour résister à ces formidables galernes du nord-ouest.

Et, précisément, la baie de Donegal sur laquelle s'ouvre le port de pêche de ce nom, découpée en mâchoire de requin, doit aspirer ces courants atmosphériques, saturés de l'embrun des lames. Aussi, la petite ville, située au fond, est-elle largement éventée en toute saison. Ce n'est pas son écran de collines qui peut arrêter les ouragans du large. Ils n'ont donc rien perdu de leur véhémence, quand ils attaquent le hameau de Rindok, à sept milles au delà de Donegal.

Un hameau ?... Non. Neuf à dix huttes éparses aux abords d'une étroite gorge, ravinée par un cours d'eau, simple filet l'été, gros torrent l'hiver. De Donegal à Rindok, nul chemin tracé. Quelques sentes seulement à peine praticables aux charrettes du pays, attelées de ces chevaux irlandais, prudents d'allure, sûrs de pied, et parfois à des « jaunting-cars ». Si divers railways desservent déjà l'Irlande, le jour semble assez éloigné où leurs trains parcourront régulièrement les comtés de l'Ulster. A quoi bon, d'ailleurs ? Les bourgades et les villages sont rares. Les étapes du voyageur aboutissent plutôt à des fermes qu'à des paroisses.

Cependant çà et là apparaissent quelques châteaux, environnés de verdure, qui charment le regard par leur fantaisiste ornementation d'architecture anglo-saxonne. Entre autres, plus au nord-ouest, du côté de Milford, se dresse l'habitation seigneuriale de Carrikhart, au milieu d'un vaste domaine de quatre-vingt-dix mille acres, propriété du comte de Leitrim.

Les cabanes ou huttes du hameau de Rindok, – ce qu'on appelle vulgairement des « cabins » – n'ont de la chaumière que le chaume, toiture insuffisante contre les pluies hivernales, égayée par la capricieuse floraison des giroflées et des joubarbes. Ce chaume recouvre une hutte en boue séchée, renforcée d'un mauvais cailloutis, étoilée de lézardes, qui ne vaut point l'ajoupa des sauvages ou l'isba des Kamtchadales. C'est moins que la bicoque, moins que la masure. On n'imaginerait même pas que pareil taudis pût servir de logement à des créatures humaines, n'était le filet de fumée qui s'échappe du faîte émaillé de fleurs. Ce ne sont ni le bois, ni la houille qui produisent cette fumée, c'est la tourbe, extraite du marais voisin, « le bog » à teintes roussâtres, aux flaques d'eau sombre, tout enverdi de bruyères, et dans lequel les pauvres gens de Rindok taillent à même leurs morceaux de combustible⁴.

On ne risque donc pas de mourir de froid au sein de ces âpres comtés, mais on risque d'y mourir de faim. A peine le sol fait-il l'aumône de quelques légumes et de quelques fruits. Tout y languit, à l'exception de la pomme de terre.

A ce légume, que peut ajouter le paysan du Donegal ? Parfois, l'oie et le canard, plutôt sauvages que domestiques. Quant au gibier, lièvres et grouses, il n'appartient qu'au landlord. Il y a aussi, éparses à travers les ravins, quelques chèvres, donnant un peu de lait, puis des cochons aux soies noires, qui trouvent à s'engraisser en fouillant de leur grouin les maigres détritiques. Le cochon est le véritable ami, le familier de la maison, comme l'est le chien en de moins misérables pays. C'est le « gentleman qui paie la rente », suivant la juste expression recueillie par M^{lle} de Bovet.

Voici ce qu'était à l'intérieur l'une des plus lamentables huttes de ce hameau de Rindok : une chambre unique, close d'une porte vermoulue à vantaux déjetés ; deux trous, à droite et à gauche, laissant filtrer le jour à travers une cloison de paille sèche, et l'air aussi ; sur le sol, un tapis de boue ; aux chevrons, des pendeloques de toiles d'araignée ; un âtre au fond, avec cheminée montant jusqu'au chaume ; un grabat dans un coin, une litière dans l'autre. En fait de meubles, un escabeau boiteux, une table estropiée, un baquet zébré de moisissures verdâtres, un rouet à manivelle criarde. Comme ustensiles, une marmite, un poêlon, quelques écuelles,

jamais lavées, essuyées à peine, sans compter deux ou trois bouteilles que l'on remplissait au ruisseau, après les avoir vidées du whiskey ou du gin qu'elles contenaient. Ça et là, pendues ou traînant, des loques, des guenilles, n'ayant plus forme de vêtements, des linges sordides trempant dans le baquet ou séchant au bout d'une perche au dehors. Sur la table, en permanence, un faisceau de verges, effilochées par l'usage.

C'était la misère dans toute son abomination, – la misère telle qu'elle s'étale et croupit au milieu des pauvres quartiers de Dublin ou de Londres, à Clerkenwell, à Saint-Giles, à Marylebone à Whitechapel, la misère irlandaise, la plus épouvantable de toutes, renfermée dans ces ghettos au fond de l'East-End de la capitale. Il est vrai, l'air n'est pas empesté entre ces gorges du Donegal ; on y respire la vivifiante atmosphère exhalée des montagnes ; les poumons ne s'y empoisonnent pas de miasmes délétères, sueur morbide des grandes cités.

Il va sans dire que, dans ce bouge, le grabat était réservé à la Hard, et la litière aux enfants, – les verges aussi.

La Hard ! oui, c'est ainsi qu'on la désignait, la « dure », et elle méritait ce nom. C'était bien la plus odieuse mégère que l'on jût imaginer, quarante à cinquante ans d'âge, longue, grande, maigre tignasse ébouriffée de harpie, yeux bridés sous la broussaille rousse les sourcils, dents en crocs, nez en bec, mains lécharnées et osseuses, plutôt des pattes que des mains, avec des doigts en griffes, haleine saturée d'émanations alcooliques, vêtue d'une chemise rapiécée et d'une jupe en lambeaux, es pieds nus et d'un cuir si épais qu'ils ne s'écorchaient point aux cailloux.

Le métier de ce dragon femelle était de filer le lin, ainsi qu'on le fait d'ordinaire dans es villages de l'Irlande, et plus spécialement chez les paysannes de l'Ulster. Cette culture linière est assez fructueuse, bien qu'elle n'arrive pas à compenser ce qu'un meilleur sol devrait produire en céréales.

Mais, à ce travail qui lui rapportait quelques pence par jour, la Hard adjoignait d'autres fonctions qu'elle était inapte à remplir. Elle faisait métier d'élever les enfants en bas âge que lui confiait le « baby-farming. »

Lorsque la maison de charité des villes est trop pleine, ou quand la santé des petits malheureux exige l'air de la campagne, on les envoie à ces matrones, qui vendent des soins maternels comme elles vendraient

n'importe quelle marchandise, au prix annuel de deux ou trois livres. Puis, dès que l'enfant atteint l'âge de cinq ou six ans, il est rendu à la maison de charité. D'ailleurs, l'affermeuse ne peut guère gagner sur lui, tant la somme allouée pour son entretien est infime. Aussi, par malheur, quand le baby tombe entre les mains d'une créature sans entrailles – et le cas n'est que trop fréquent – n'est-il pas rare qu'il succombe à d'odieux traitements et au manque de nourriture. Et combien de ces larves humaines ne rentrent pas à la maison de charité !. C'était ainsi, du moins, avant la loi de 1889, loi de protection de l'enfance, qui, grâce à de sévères inspections chez les exploiteuses du « baby-farming », a notablement diminué la mortalité des enfants élevés hors des villes.

Observons qu'à cette époque, la surveillance ne s'exerçait que peu ou pas. Au hameau de Rindok, la Hard n'avait à redouter ni la visite d'un inspecteur, ni même la plainte de ses voisins, endurcis dans leur propre misère.

Trois enfants lui avaient été confiés par la maison de charité de Donegal, deux petite filles de quatre et six ans et demi, et un petit garçon de deux ans et neuf mois.

Des enfants abandonnes, cela va sans dire, peut-être même des orphelins recueillis sur la voie publique. Dans tous les cas, on ne connaissait point leurs parents, on ne les connaîtrait jamais sans doute. S'ils revenaient à Donegal, c'était le travail au work-house qui les attendait, lorsqu'ils auraient l'âge, – ce work-house, dont sont pourvus non seulement les villes, mais les bourgades et parfois les villages de la Grande-Bretagne.

Quel était le nom de ces enfants, ou plutôt lequel leur avait-on donné à la maison de charité ? Le premier venu. Du reste, peu importe le nom de la plus petite des deux fillettes, car elle va bientôt mourir. Quant à la plus grande, elle s'appelait Sissy, abréviation de Cécily. Jolie enfant, aux cheveux blonds, qu'un peu de soins eût rendus doux et soyeux, grands yeux bleus, intelligents et bons, dont la limpidité était déjà altérée par les larmes ; mais les traits hâves et tirés, le teint décoloré, les membres amaigris, la poitrine creuse, les côtes saillant sous ses haillons comme celles d'un écorché. Voilà à quel état l'avaient réduite les mauvais traitements ! Et cependant douée d'une nature patiente et résignée, elle acceptait la vie

qu'on lui faisait sans se figure « que cela eût pu être autrement ». Et où aurait-elle appris qu'il y a des enfants choyés de leur mère, entourés d'attentions, enveloppés de caresses, auxquels ne manquent ni les baisers ni les bons vêtements, ni la bonne nourriture ? Ce n'était pas dans la maison de charité, où ses pareilles n'étaient pas mieux traitées que des petits d'animaux.

Si l'on demande le nom du garçon, la réponse sera qu'il n'en a même pas. Il avait été trouvé au coin d'une rue de Donegal, l'âge de six mois, enroulé d'un morceau de grosse toile, la figure bleue, n'ayant plus que le souffle. Transporté à l'hospice, on l'avait mis avec les autres bébés, et personne ne s'était occupé de lui donner un nom. Que voulez-vous, un oubli ! D'habitude, on l'appelait « Little-Boy », P'tit-Bonhomme, et, nous l'avons vu, c'est ce qualificatif qui lui est resté.

Il était très probable, d'ailleurs, quoique Grip d'une part, miss Anna Waston de l'autre, dussent penser de lui, qu'il n'appartenait point à une famille riche, à laquelle on l'aurait volé. C'est bon pour les romans, cela !

Des trois produits de cette portée, – n'est-ce pas le mot ? – remise à la garde de la mégère, P'tit-Bonhomme était le plus jeune, – deux ans et neuf mois seulement, – brun, avec des yeux brillants qui promettaient d'être énergiques un jour, si la mort ne les fermait pas prématurément, une constitution qui deviendrait robuste, si l'air méphitique de la taudis, l'insuffisance de nourriture, ne frappaient pas son développement d'un rachitisme précoce. Toutefois, ce qu'il convient d'observer, c'est que ce petit, possédant une grande force de résistance vitale, devait opposer une endurance peu ordinaire à tant de causes de dépérissement. Toujours affamé, il ne pesait que la moitié de ce qu'il aurait dû peser à son âge. Toujours grelottant durant les longs hivers de l'Irlande, il ne portait, pardessus sa chemise en lambeaux, qu'un vieux morceau de velours à côtes, auquel on avait fait deux trous pour ses bras. Mais ses pieds nus s'appuyaient carrément sur le sol, et il était solide des jambes. Les soins les plus élémentaires eussent vite donné sa valeur à cette délicate machine humaine, qui l'eût rendue plus tard en intelligence et en travail. Ces soins, il est vrai, à moins d'un concours inespéré de circonstances, où les aurait-il trouvés, et de quelle main pouvait-il les attendre ?.

Un seul mot sur la plus jeune des fillettes. Une fièvre lente la consumait. La vie se retirait d'elle comme l'eau d'un vase fêlé. Il lui eût fallu des remèdes, et les remèdes sont coûteux. Il lui eût fallu un médecin, et un médecin viendrait-il de Donegal pour une pauvre marmotte, née on ne sait où dans ce lamentable pays des enfants abandonnés ? Aussi la Hard ne pensait-elle pas qu'il y eût lieu de se déranger. Cette petite, une fois morte, la maison de charité lui en fournirait une autre, et elle ne perdrait rien des quelques shillings qu'elle s'essayait à gagner sur ces enfants.

Il est vrai, puisque le gin, le whiskey, le porter, ne coulent pas dans le lit des ruisseaux de Rindok, il s'ensuit que la satisfaction de ses penchants d'ivrognesse absorbait le plus clair de l'allocation versée entre ses mains. Et, en ce moment, des cinquante shillings reçus en janvier par tête d'enfant pour l'année entière, il n'en restait que dix à douze. Que ferait la Hard pour subvenir aux besoins de ses pensionnaires ? Si elle ne risquait pas de mourir de soif, étant donné un certain nombre de bouteilles cachées au fond d'une encoignure du obin, les petits mourraient d'inanition.

Telle était la situation, et c'est à cela que réfléchissait la Hard, autant du moins que le permettait son cerveau noyé d'alcoolisme. Demander un supplément d'allocation à la maison la charité ?... Inutile. On refuserait. Il y avait d'autres enfants, nombreux et sans famille, auxquels l'assistance publique suffisait à peine. Serait-elle donc forcée de rendre les siens ?. Alors elle y perdait son gagne-pain – il serait plus juste de dire son « gagne-gin ». C'est bien là ce qui lui saignait le cœur, et non la pensée que cette pauvre nichée n'avait pas mangé depuis la veille.

Résultat de ces réflexions, la Hard se remettait à boire. Et, comme les deux fillettes et le petit garçon ne parvenaient pas à retenir leurs gémissements, elle les frappait. A une demande de pain, elle répondait par une poussée violente qui renversait la victime ; à une supplication, elle ripostait par des coups. Cela ne pouvait durer. Les quelques shillings qui sautillaient au fond de sa poche, il faudrait les dépenser afin d'acheter si peu que ce fût de nourriture, car on ne lui aurait fait crédit nulle part...

« Non... non !... non !... répétait-elle. Qu'ils crèvent plutôt, les gueux ! »

On était au mois d'octobre. Il faisait froid l'intérieur de cette mesure à peine close criblée de pluie à travers son toit, chauve par places comme la tête d'un vieillard. Le vent aboyait entre les ais disjoints de la charpente, Ce n'était pas le maigre feu de tourbe qui aurait pu maintenir une température supportable. Sissy et P'tit-Bonhomme se serraient étroitement l'un contre l'autre, sans parvenir se réchauffer.

Tandis que la petite malade suait la fièvre sur la bottée de paille, la mégère allait de c de là d'un pas mal assuré, se raccrochant aux murs, évitée du petit garçon qu'elle eût envoyé rouler en quelque coin. Sissy venait de s'agenouiller près de la malade, dont elle humectait les lèvres d'eau froide. De temps en temps, elle regardait l'âtre où les tourbes menaçaient de s'éteindre. La marmite n'était pas sur le trépied, et d'ailleurs il n'y aurait rien eu à mettre dedans.

La Hard grommelait à part :

« Cinquante shillings !... Nourrissez donc un enfant avec cinquante shillings !. Et si je leur demandais un supplément à ces sans-cœur de la maison de charité, ils m'enverraient au diable ! »

C'était probable, c'était même certain, et lui eût-on accordé ce supplément, que le trois pauvres êtres n'en auraient pas obtenu un morceau de plus.

La veille, on avait achevé ce qui restait du « stirabout », grossière bouillie de farine d'avoine, cuite à l'eau comme les grous de la Bretagne, et, depuis, personne n'avait mangé dans la hutte – pas plus la Hard. que les enfants. Elle se soutenait de gin et entendait bien ne point dépenser en nourriture un seul penny de ce qu'elle avait en réserve. Elle en serait donc réduite à ramasser au coin de la route quelques pelures de pommes de terre pour le souper

En ce moment, des grognements retentirent au dehors. La porte fut repoussée. Un cochon, qui errait à travers les rues boueuses, pénétra dans le cabin.

Cette bête affamée se mit à fureter dans les : coins, reniflant à grands coups. La Hard, après avoir refermé la porte, ne chercha même pas à le chasser. Elle regardait l'animal de cet œil de l'ivrogne qui ne se fixe nulle part.

Sissy et P'tit-Bonhomme se relevèrent afin de se garer du pourceau. Tandis que l'animal fouillait du groin les ordures du sol, son instinct lui fit découvrir derrière le foyer éteint, sous la tourbe grisâtre, une grosse pomme de terre qui avait roulé en cet endroit. Il s'en empara, et, après un nouveau grognement, il la saisit entre ses mâchoires.

P'tit-Bonhomme l'aperçut. Cette grosse pomme, il la lui fallait. D'un bond s'élançant sur le porc, il la lui arracha au risque de se faire piétiner et mordre. Alors, appelant Sissy, elle et lui la dévorèrent à belles dents.

L'animal était demeuré immobile ; puis, la rage le prenant, il bondit sur l'enfant.

P'tit-Bonhomme essaya de s'enfuir avec le morceau de pomme de terre qu'il tenait à la main ; mais, sans l'intervention de la Hard, ayant été renversé par l'animal, il n'aurait pas échappé à de cruelles morsures, bien que Sissy fût venue à son secours.

L'ivrognesse, hébêtée, regardait et parut comprendre enfin. Saisissant un bâton, elle frappa à tour de bras le pourceau qui semblait décidé à ne pas lâcher prise. Ces coups mal assurés risquaient de briser la tête de P'tit-Bonhomme, et on ne sait trop comment cette scène aurait fini, lorsqu'un léger bruit se produisit à la porte.

XI

PRIME A GAGNER

La Hard resta interdite. Jamais on ne cherchait à entrer dans son taudis. Personne ne devait avoir cette pensée. D'ailleurs, pourquoi frapper ? Il n'y avait qu'à lever le loquet.

Les enfants s'étaient réfugiés dans un coin, où ils achevaient de dévorer la pomme de terre, gloutonnement, les joues grossies par des bouchées énormes.

On frappa de nouveau, un peu plus fort. : Ce coup n'indiquait point le visiteur impérieux ou pressé qui s'impatiente. Était-ce un misérable, un mendiant de grande route, venant demander la charité ?... La charité dans ce bouge !... Et, cependant, il semblait que c'était là un coup de pauvre.

La Hard se redressa, s'affermir sur ses jambes, fit un geste de menace aux enfants. Il se pouvait que ce fût un inspecteur de Donegal, et il ne fallait pas que P'tit-Bonhomme et sa compagne allassent crier la faim.

La porte s'ouvrit, et le pourceau s'esquiva en jetant un grognement féroce.

Un homme, arrêté sur le seuil, faillit être renversé. Il se remit d'aplomb, et, au lieu de se fâcher, parut plutôt disposé à demander excuse de son importunité. Son salut eut l'air de s'adresser autant à l'immonde animal qu'à la non moins immonde matrone du cabin. Et, en vérité, pourquoi aurait-il été surpris de voir un cochon sortir de cette soue ?

« Que voulez-vous... et qui êtes-vous ? demanda brusquement la Hard, en barrant l'entrée.

– Je suis un agent, bonne dame, » répondit l'homme.

Un agent ?... Ce mot la fit reculer. Cet agent appartenait-il au baby-farming, bien que les visites fussent si rares que jamais un inspecteur ne

s'était encore montré au hameau de Rindok ? Venait-il de la maison de charité de Donegal pour un rapport sur les enfants envoyés à la campagne ? Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut pénétré dans le taudis, la Hard se mit à l'étourdir de sa volubilité.

« Excuse, monsieur, excuse !... Vous arrivez quand je suis en train de nettoyer... Ces chers petits, voyez comme ils se portent !... Ils viennent d'avaler leur bonne pinte de soupe au gruau... La fillette et le garçon, s'entend... car l'autre est malade... oui... une fièvre qu'on ne peut pas arrêter... J'allais partir pour Donegal chercher un médecin... Pauvres cœurs, je les aime tant ! »

Et, avec sa physionomie sauvage, son œil farouche, la Hard avait l'air d'une tigresse qui s'efforcerait de se faire chatte.

« Monsieur l'inspecteur, reprit-elle, si la maison de charité m'accordait quelque argent afin d'acheter des remèdes... Nous n'avons que juste pour la nourriture...

– Je ne suis point un inspecteur, bonne dame, répondit l'homme d'un ton doux.

– Qui êtes-vous donc ? demanda-t-elle assez durement.

– Un agent d'assurances. »

C'était un de ces courtiers qui fourmillent à travers les campagnes irlandaises comme les chardons sur les mauvaises terres. Ils courent les villages, cherchant à assurer la vie des enfants, et, dans ces conditions, autant dire que c'est leur assurer la mort. Pour quelques pence à payer par mois, des père ou mère – cela est horrible à penser ! – des parents ou tuteurs, d'abominables créatures du genre de la Hard, ont la certitude de toucher une prime de trois ou quatre livres au décès de ces petits êtres. C'est donc là un encouragement au crime, et un mobile si puissant que, par l'accroissement dans une énorme proportion de la mortalité infantile, il a pu devenir un danger national. Aussi, ces abominables officines qui les produisent, M. Day, président des Assises du Wiltshire, a-t-il pu justement les traiter de fléaux, d'écoles d'ignominie et d'assassinat.

Depuis lors, il est vrai, une notable amélioration du système a été produite par la loi de 1889, et l'on ne s'étonnera pas que la création de la

« Société Nationale pour la répression des actes de cruauté envers les enfants » donne actuellement quelques bons résultats.

Et qui ne sera surpris, qui ne s'affligera, qui ne rougira de ce que, vers la fin du XIX^e siècle, une telle loi ait été nécessaire chez une nation civilisée, une loi qui oblige les parents à « nourrir les êtres dont ils ont la charge, qui, alors même qu'ils n'en sont que les tuteurs ou les gardiens, les astreint à se conformer aux obligations envers les mineurs vivant sous leur toit »— et cela sous des peines dont le maximum peut s'élever jusqu'à deux ans de travaux forcés ?

— Oui ! une loi, là où les seuls instincts naturels auraient toujours dû suffire !

Mais, à l'époque où débute cette histoire, la protection ne s'exerçait pas au profit des enfants confiés par les maisons de charité à des affermeuses de la campagne.

L'agent qui venait de se présenter chez la Hard était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, l'air en dessous, la mine hypocrite, les manières persuasives, la parole insinuante. -Type de courtier qui ne songe qu'au courtage, et auquel tous les moyens sont bons pour l'obtenir. Amadouer cette mégère, affecter de ne rien voir de l'état- honteux dans lequel croupissaient ses victimes, la féliciter, au contraire, de l'affection qu'elle leur témoignait, c'est par ces procédés qu'il comptait « enlever l'affaire ».

« Bonne dame, reprit-il, si ce n'est pas trop vous déranger, vous conviendrait-il de sortir un instant ?...

— Vous avez à me parler ? demanda la Hard, toujours soupçonneuse.

— Oui, bonne dame, j'ai à vous parler de ces jeunes enfants... et je me reprocherais de traiter devant eux un sujet... qui pourrait leur causer de la peine... »

Tous deux étant sortis s'éloignèrent de quelques pas, après avoir refermé la porte.

« Nous disons, bonne dame, reprit l'agent d'assurances, que vous avez trois enfants...

— Oui.

— A vous ?...

– Non.

– Etes-vous leur parente ?...

– Non.

– Alors... ils vous ont été envoyés par la maison de charité de Donegal ?...

– Oui.

– A mon avis, bonne dame, ils ne pouvaient être placés en de meilleures mains... Et pourtant, malgré les soins les plus assidus, il arrive quelquefois que ces petits êtres tombent malades... C'est si fragile la vie d'un enfant, et j'ai cru voir que l'une de vos fillettes...

– Je fais ce que je peux, monsieur, répon dit la Hard, qui parvint à tirer une larme de ses yeux de louve. Je veille nuit et jour sur ces enfants... Je me prive de nourriture afin qu'ils ne manquent de rien... Ce que la maison de charité nous donne pour leur entretien est si peu de chose. A peine trois livres, monsieur... trois livres par an...

– En effet, c'est insuffisant, bonne dame, et il faut un véritable dévouement de votre part pour subvenir aux besoins de ces chères créatures... Nous disons que vous avez actuellement deux fillettes et un garçonnet ?

– Oui.

– Des orphelins, sans doute ?...

– C'est probable.

– L'habitude que j'ai de rendre visite aux enfants me permet d'estimer à quatre et six ans l'âge des deux petites filles, et à deux ans et demi celui du garçon...

– Pourquoi toutes ces questions ?

– Pourquoi ?... Bonne dame, vous allez le savoir. »

La Hard lui jeta un regard louche.

« Certainement, reprit-il, l'air est pur dans ce comté de Donegal... Les conditions hygiéniques y sont excellentes.... Et pourtant, ces babys sont si frêles que, malgré vos bonnes tendresses, il pourrait vous arriver, – pardonnez-moi de déchirer votre cœur, – il pourrait vous arriver de perdre l'un ou l'autre de ces petits... Vous devriez les assurer...

– Les assurer ?...

– Oui, bonne dame, les assurer... à votre profit.

– A mon profit ? s'écria la Hard dont le regard s'anima de convoitise.

– Vous le comprendrez sans peine... En payant à ma Compagnie quelques pence par mois, vous toucheriez une prime de deux à trois livres, s'ils venaient à mourir...

– Deux à trois livres !. » répéta la Hard.

Et l'agent put se dire que sa proposition avait chance d'être agréée.

« Cela se fait généralement, bonne dame, reprit-il d'un ton mielleux. Nous avons déjà plusieurs centaines d'enfants assurés dans les fermes du Donegal, et, si rien ne peut consoler de la mort d'un pauvre être qu'on a entouré de dévouement, c'est toujours du moins... une... compensation, oh ! bien légère, je l'avoue !... de toucher quelques guinées en bon or d'Angleterre que notre Compagnie est heureuse d'offrir... »

La Hard saisit la main du courtier.

« Et on touche... sans difficultés ?... demanda-t-elle d'une voix rauque, en regardant autour d'elle.

– Sans difficultés, bonne dame. Dès que le médecin a constaté la mort de l'enfant, il n'y a plus qu'à passer chez le représentant de la Compagnie à Donegal. »

Puis, tirant un papier de sa poche :

« J'ai des polices toutes préparées, dit-il, et si vous consentiez à mettre votre signature au bas, vous seriez moins inquiète de l'avenir. Et j'ajoute, en cas que l'un de vos enfants viendrait à mourir – hélas ! cela ne se voit que trop ! – la prime pourrait vous aider à l'entretien des autres. C'est vraiment si peu, ce que donne la maison de charité.

– Et cela me coûterait ?... demanda la Hard.

– Trois pence par mois et par enfant, soit neuf pence...

– Vous assureriez même la petite ?...

– Certainement, bonne dame, et quoiqu'elle m'ait paru bien malade ! Si vos soins ne parvenaient pas à la sauver, ce serait deux livres – vous entendez, deux livres !... Et remarquez-le, ce que fait notre Compagnie, dont l'œuvre est si morale, c'est pour le bien des chers babys. Nous avons intérêt à ce qu'ils vivent, puisque leur existence nous rapporte !... Nous sommes désolés, lorsque l'un d'eux succombe ! »

Non ! Ils n'étaient point désolés, ces honnêtes assureurs, du moment que la mortalité ne dépassait pas une certaine moyenne. Et en offrant de prendre la petite mourante, l'agent avait la certitude de conclure une bonne affaire, ainsi que le démontre cette réponse d'un directeur qui s'y connaissait :

« Au lendemain de l'enterrement d'un enfant assuré, nous contractons plus d'assurances que jamais ! »

C'était la vérité, comme il était également vrai que quelques misérables ne reculaient pas. devant un crime pour toucher la prime, – infime minorité, hâtons-nous de le dire.

La conclusion est que ces Compagnies et leur clientèle doivent être surveillées de très près. Mais, au fond d'un pareil hameau, on était en dehors de tout contrôle. Aussi l'agent n'avait-il pas craint d'entrer en relation avec cette odieuse Hard, bien qu'il ne pût douter de quels actes elle était capable.

« Allons, bonne dame, reprit-il d'un ton encore plus insinuant, ne comprenez-vous pas votre intérêt ?... »

Cependant elle hésitait à donner les neuf pence, même avec la perspective de toucher bientôt la prime de la petite morte.

« Et cela coûterait ?... redemanda-t-elle, comme si elle eût espéré une réduction.

– Trois pence par mois et par enfant, je. vous le répète, soit neuf pence.

– Neuf pence ! »

Elle voulut marchander.

« C'est inutile, répliqua l'agent. Songez, bonne dame, que, malgré vos soins, cette enfant peut mourir demain. aujourd'hui... et que la Compagnie aura deux livres à vous payer... Voyons... signez... croyez-moi... signez... »

Il avait sur lui plume et encre. Une signature au bas de la police, c'était réglé.

Cette signature fut mise, et, sur les dix shillings enfouis au fond de sa poche, la Hard tira neuf pence qu'elle versa entre les mains du courtier.

Puis, au moment de prendre congé, tout confit en mines hypocrites, celui-ci ajouta :

« Maintenant, bonne dame, bien que je n'aie pas besoin de vous recommander ces chers enfants, je le fais cependant au nom de notre Compagnie qui est leur Providence. Nous sommes les représentants de Dieu sur la terre, Dieu qui rend au centuple l'aumône faite aux malheureux... Bonjour, bonne dame, bonjour !... Le mois prochain, je reviendrai toucher la petite somme, et j'espère trouver vos trois pensionnaires en parfaite santé, – même cette fillette que votre dévouement finira par guérir. N'oubliez pas que, dans notre vieille Angleterre, la vie humaine a une grande valeur, et que chaque mort est une perte subie par le capital social... Au revoir, bonne dame, au revoir ! »

En effet, dans le Royaume-Uni, on sait exactement ce que vaut une existence anglaise : c'est à cent cinquante-cinq livres – soit trois mille huit cent soixante-quinze francs, – qu'est estimé tout juste ce type où se mélange le sang des Saxons, des Normands, des Cambriens et des Pictes.

La Hard, immobile, laissa l'agent s'éloigner du cabin, dont les enfants n'avaient pas osé sortir. Jusqu'alors, elle ne considérait que les quelques guinées que lui valait chaque année de leur existence, et leur mort allait lui en rapporter autant ! Ces neuf pence, payés une première fois, ne dépendait-il pas d'elle de ne pas les payer une seconde fois ?

Aussi, en rentrant, quel regard la Hard jeta sur ces malheureux, le regard d'un épervier à l'oiseau blotti sous les herbes. Il semblait que P'tit-Bonhomme et Sissy l'eussent compris. Par instinct, ils reculèrent, comme si les mains de ce monstre fussent prêtes à les étrangler.

Toutefois, il convenait d'agir avec prudence Trois enfants morts, il y aurait eu de quoi éveiller les soupçons. Des huit ou neuf shillings qui restaient, la Hard en emploierait une petite part à les nourrir pendant quelque temps. Trois ou quatre semaines encore... oh ! pas davantage... L'agent, quand il reviendrait, recevrait les neuf pence, et la prime d'assurances paierait dix fois ces frais indispensables. Elle ne songeait plus maintenant à rendre les enfants à la maison de charité.

Cinq jours après la visite de l'agent, la petite fille mourut, sans qu'un médecin eût été appelé près d'elle.

C'était dans la matinée du 6 octobre. La Hard, étant allée boire au dehors, avait abandonné les enfants dans son taudis, dont elle avait eu soin

de refermer la porte.

La malade râlait. Un peu d'eau pour humecter ses lèvres, on ne pouvait lui donner autre chose. Des remèdes, il eût fallu les aller chercher à Donegal et les payer. La Hard avait un meilleur emploi de son temps et de son argent. La petite victime n'avait plus la force de remuer. Elle grelottait au milieu des sueurs de la fièvre qui trempaient sa litière. Ses yeux se tenaient grands ouverts pour voir une dernière fois, et il semblait qu'elle se dît :

« Pourquoi suis-je née. pourquoi ? . »

. Sissy, accroupie, lui baignait doucement les tempes.

P'tit-Bonhomme, dans un coin, regardait, comme il eût regardé une cage qui va s'ouvrir et laisser s'échapper un oiseau...

A un gémissement plus plaintif, qui contracta la bouche de l'enfant :

« Est-ce qu'elle va mourir ? demanda-t-il, sans peut-être se rendre compte de ce mot.

– Oui... répondit Sissy, et elle ira au ciel !

– On ne peut donc pas aller au ciel sans mourir ?.

– Non... on ne peut pas ! »

Quelques instants après, , un mouvement convulsif agita cette frêle créature dont la vie ne tenait plus qu'à un souffle. Ses yeux se tournèrent, et son âme d'enfant s'exhala dans un dernier soupir.

Sissy tomba à genoux, effarée. P'tit-Bonhomme, imitant sa compagne, s'agenouilla devant ce corps chétif qui ne remuait plus.

Lorsque la Hard rentra, une heure plus tard, elle se mit à jeter des cris. Puis, ressortant :

« Morte... morte ! » hurla-t-elle en parcourant le hameau qu'elle voulait prendre à témoin de sa douleur.

A peine quelques voisins firent-ils mine de s'en apercevoir. Que leur importait, à ces misérables, qu'il y eût un malheureux de moins ! N'y en avait-il pas assez d'autres sur la terre ? . Et il en pousserait encore !... Ce n'est pas cette graine-là qui manquera jamais !

En jouant ce rôle, la Hard ne songeait qu'à ses intérêts, entendait ne pas compromettre sa prime.

Et, d'abord, il fallait courir à Donegal réclamer l'assistance du médecin de la Compagnie. Si on ne l'avait pas appelé pour soigner l'enfant, on lui

demanderait de venir constater son décès. Formalité indispensable au paiement de l'assurance.

La Hard partit donc le jour même, confiant la petite morte à la garde des deux enfants. Elle quitta Rindok vers deux heures de l'après-midi, et, comme il y avait six milles pour aller et six milles pour revenir, elle ne serait pas de retour avant huit ou neuf heures du soir.

Sissy et P'tit-Bonhomme restèrent dans le cabin, où ils avaient été enfermés. Le garçon, immobile près de l'âtre, osait à peine bouger. Sissy donnait à la fillette plus de soins que la pauvre enfant n'en avait peut-être jamais reçu en toute sa vie. Elle lui lava la figure, elle lui arrangea les cheveux, elle lui enleva sa chemise en loques et la remplaça par une serviette qui séchait à un clou. Ce petit cadavre n'aurait pas d'autre suaire, comme il n'aurait pour tombeau que le trou dans lequel on le jetterait...

Cette besogne achevée, Sissy embrassa la fillette sur les joues. P'tit-Bonhomme voulut en faire autant... Il fut saisi d'épouvante.

« Viens... viens !... dit-il à Sissy.

– Où ?...

– Dehors !... Viens... viens ! »

Sissy refusa. Elle ne voulait pas abandonner ce corps dans la hutte. D'ailleurs la porte était fermée.

« Viens... viens ! répéta l'enfant.

– Non... non !... Il faut rester !...

– Elle est toute froide... et moi aussi... j'ai froid... j'ai froid !... Viens, Sissy, viens... Elle voudrait nous emmener avec elle. là-bas. où elle est. »

L'enfant était pris de terreur. Il avait le sentiment qu'il mourrait aussi, s'il ne s'ensauvait pas. Le soir commençait à tomber.

Sissy alluma un bout de chandelle, fiché dans la fente d'un morceau de bois, et le plaça près de la litière.

P'tit-Bonhomme se sentit plus effrayé encore, lorsque cette lumière fit tremblotter les objets autour de lui. Il aimait bien Sissy. il l'aimait comme une sœur aînée. Les uniques caresses qu'il eût jamais goûtées lui étaient venues d'elle... Mais il ne pouvait pas rester. il ne le pouvait pas.

Et, alors, de ses mains, en s'écorchant, en se brisant les ongles, il parvint à creuser la terre au coin de la porte, à déplacer les cailloux qui en

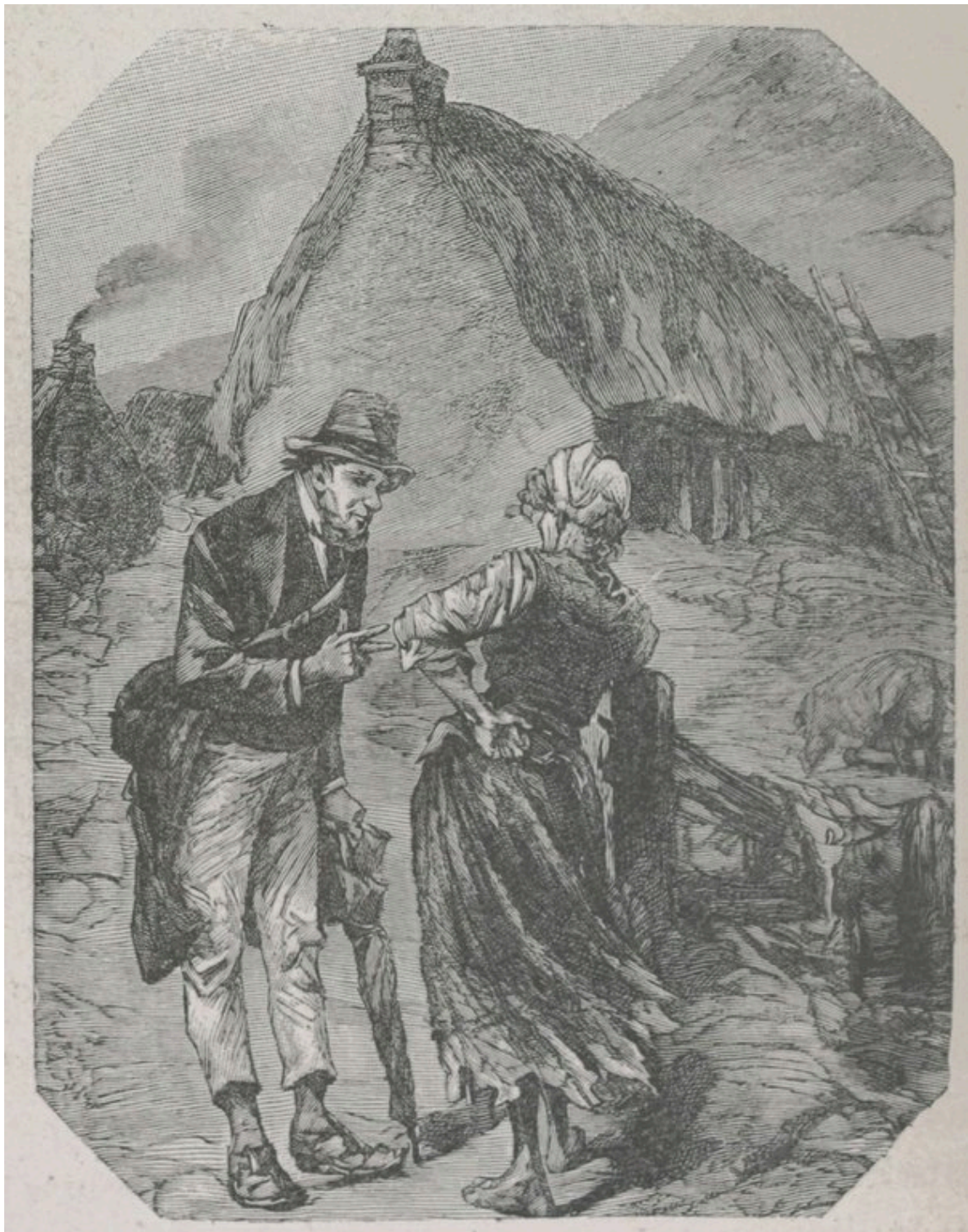
supportaient le montant, a faire un trou assez large pour lui livrer passage.

« Viens. viens !... dit-il une dernière fois.

– Non. répondit Sissy, je ne veux pas. Elle serait seule. Je ne veux pas !... »

P'tit-Bonhomme se jeta à son cou, l'étreignit, l'embrassa. Puis, se faufilant à travers le trou, il disparut, laissant Sissy près de la petite morte.

Quelques jours après, l'enfant, rencontré dans la campagne, tombait entre les mains du montreur de marionnettes, et l'on sait ce qu'il en advint.



XII

LE RETOUR

Actuellement, P'tit-Bonhomme était heureux et n'imaginait pas qu'il fût possible de l'être davantage-tout au présent, sans songer à l'avenir. Mais l'avenir, est-ce autre chose qu'un présent qui se renouvelle de lendemains en lendemains ?

Sa mémoire, il est vrai, lui ramenait parfois des images du passé. Il songeait souvent à cette fillette qui vivait avec lui chez la méchante femme. Sissy aurait aujourd'hui près de onze ans. Qu'était-elle devenue ? La mort ne l'avait-elle pas délivrée comme l'autre petite ? Il se disait qu'il la retrouverait un jour. Il lui devait tant de reconnaissance pour ses soins affectueux, et, dans son besoin de se rattacher à tous ceux qui l'avaient aimé, c'était une sœur qu'il voulait voir en elle.

Puis, il y avait Grip, – le brave Grip qu'il confondait avec Sissy dans le même sentiment de gratitude. Six mois s'étaient écoulés depuis l'incendie de la ragged-school à Galway, six mois durant lesquels P'tit-Bonhomme avait été le jouet de hasards si divers ! Qu'était devenu Grip ? Lui, non plus, ne pouvait être mort. De si bons cœurs, « ça ne cesse pas de battre comme ça !. » Ce serait plutôt aux Hards, aux Thornpipes, de s'en aller, et personne ne les regretterait. Ces bêtes-là ont la vie dure !

Ainsi raisonnait P'tit-Bonhomme, et, on s'en doute bien, il n'avait pas été sans parler à la ferme de ses amis d'autrefois. Aussi la ferme s'était-elle intéressée à leur sort.

Martin Mac Carthy avait donc fait une enquête ; mais – on ne l'a pas oublié, – il n'en était rien résulté à l'égard de Sissy, la fillette ayant disparu

du hameau de Rindok.

Pour ce qui est de Grip, on avait reçu une réponse de Galway. Le pauvre garçon, à peine remis de sa blessure, n'ayant plus d'emploi, avait quitté la ville, et, sans doute, il errait d'une bourgade à l'autre afin de se procurer de l'ouvrage. Gros chagrin pour P'tit-Bonhomme, de se sentir si heureux, tandis que Grip ne l'était probablement pas ! M. Martin se fût intéressé à Grip, et n'aurait pas mieux demandé que de l'occuper à la ferme, où il aurait fait de bon travail. Mais on ignorait ce qu'il était devenu... Les deux pensionnaires de l'école des déguenillés se reverraient-ils un jour ?... Pourquoi ne pas en garder l'espoir ?...

A Kerwan, la famille Mac Carthy menait une existence laborieuse et régulière. Les fermes les plus rapprochées en étaient distantes de deux ou trois milles. On ne voisine guère entre tenanciers au milieu de ces districts peu fréquentés de la basse Irlande. Tralee, le chef-lieu du comté, se trouvait à une douzaine de milles, et M. Martin ou Murdock n'y allaient que si leurs affaires les y obligeaient, les jours de marché.

La ferme dépendait de la paroisse de Silton, située à cinq milles de là, – un village d'une quarantaine de maisons, avec une centaine d'habitants réunis autour de leur clocher. Le dimanche, on attelait la carriole pour conduire les femmes à la messe, et les hommes suivaient à pied. Le plus souvent, Grand'mère restait au logis par dispense du curé, eu égard à son âge, à moins qu'il ne s'agît des fêtes de Noël, de Pâques ou de l'Assomption.

Et dans quelle tenue P'tit-Bonhomme se présentait à l'église de Silton ! Ce n'était plus l'enfant en haillons qui se glissait sous le porche de la cathédrale de Galway et se dissimulait derrière les piliers. Il ne craignait plus d'être chassé, il ne tremblait pas devant cette redingote sévère, ce gilet montant, cette longue canne, dont l'ensemble constitue l'important bedeau de paroisse. Non ! il avait sa place au banc, près de Martine et de Kitty, il écoutait les chants sacrés, il y répondait d'une voix douce, il suivait l'office dans un livre à images, dont Grand'mère lui avait fait cadeau. C'était un garçon que l'on pouvait montrer avec quelque fierté, vêtu de son tweed de bonne étoffe, toujours propre et dont il prenait grand soin.

La messe achevée, on remontait dans la carriole, on revenait à Kerwan. Cet hiver-là, par exemple, il neigeait à gros tourbillons, des fois, et la bise piquait ferme. Tous avaient les yeux rougis par le froid, la face gercée. A la barbe de M. Martin et de ses fils pend de petits cristaux de glace, ce qui leur faisait comme des têtes de plâtre.

Il est vrai, un bon feu de racines et de tourbe, que Grand'mère avait entretenu, flambait au fond de l'âtre. On s'y réchauffait, on s'asseyait devant la table, sur laquelle fumait quelque- morceau de lard aux choux à forte odeur, entre un plat de pommes de terre brûlantes sous leur enveloppe rougeâtre, et une omelette dont les œufs avaient été soigneusement choisis selon leur ordre numérique.

Puis, la journée s'écoulait en lectures, en causeries, lorsque le temps ne permettait pas de sortir. P'tit-Bonhomme, sérieux et attentif, tirait profit de ce qu'il entendait.

La saison s'avancait. Février fut très froid, et mars très pluvieux. L'époque approchait où les labours allaient recommencer. En somme, l'hiver, n'ayant pas été d'une extrême rigueur, ne semblait pas devoir se prolonger. Les ensemencements se feraient en de bonnes conditions. Les tenanciers seraient en mesure de répondre aux exigences des propriétaires pour les fermages de la prochaine Noël, sans être exposés à ces funestes évictions dont tant de districts sont le théâtre lorsque la récolte a manqué, et qui dépeuplent des paroisses entières⁵.

Cependant, ainsi que l'on dit, il y avait un point noir à l'horizon de la ferme.

Deux ans auparavant, le second fils, Pat, était parti sur le navire de commerce *Guardian*, appartenant à la maison Marcuard de Liverpool. Deux lettres de lui étaient arrivées, après son passage à travers les mers du Sud. La dernière remontait à neuf ou dix mois, et, depuis lors, les nouvelles faisaient absolument défaut. M. Martin avait écrit à Liverpool, cela va sans dire. Or, la réponse n'avait point été satisfaisante. On n'avait rien appris ni par les courriers ni par les correspondances maritimes, et MM. Marcuard ne cachaient pas leurs inquiétudes sur le sort du *Guardian*. –

Il s'en suit donc que Pat était principalement l'objet des conversations à la ferme, et P'tit-Bonhomme comprenait quel chagrin ce manque de

nouvelles devait causer à la famille.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de l'impatience avec laquelle on attendait chaque matin le mail-coach du post-office. Notre garçonnet le guettait sur la route, qui met cette partie du comté en communication avec le chef-lieu. Du plus loin qu'il apercevait la voiture, reconnaissable à sa couleur de sang de bœuf, il courait à toutes jambes, non plus comme ces gamins en quête de quelques coppers, mais afin de savoir s'il n'y avait pas une lettre à l'adresse de Martin Mac Carthy.

Le service des postes est remarquablement établi jusque dans les parties les plus reculées des comtés de l'Irlande. Le mail s'arrête à toutes les portes pour distribuer ou recevoir les lettres. A un pan de mur, à une borne, on trouve des boîtes signalées par une plaque en fonte rouge, même des sacs, suspendus aux branches d'arbres, que le courrier lève en passant.

Par malheur, aucune lettre de la main de Pat n'arrivait à la ferme de Kerwan, aucune envoyée par la maison Marcuard. Depuis la dernière fois que le *Guardian* avait été vu au large de l'Australie, on n'avait pas eu de ses nouvelles.

Grand'mère était très affectée. Pat avait toujours été son enfant de prédilection. Elle en parlait sans cesse. Déjà très vieille, ne le reverrait-elle pas avant de mourir ? P'tit-Bonhomme essayait de la rassurer.

« Il reviendra, disait-il. Je ne le connais pas, et il faut que je le connaisse. puisqu'il est de la famille.

– Et il t'aimera comme nous t'aimons tous, répondit-elle.

– C'est pourtant beau, d'être marin, Grand'mère ! Quel dommage qu'il faille se quitter et pour si longtemps ! On ne pourrait donc pas aller en mer, toute une famille ?.

– Non, mon enfant, non, et, quand s'en est allé Pat, cela m'a fait beaucoup de peine. Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent ne se séparer jamais !. Notre garçon aurait pu rester à la ferme. il aurait eu sa part de travail, et nous ne serions pas dévorés d'inquiétude !. Il ne l'a pas voulu. Dieu nous le ramène !. N'oublie pas de prier pour lui !

– Non, Grand'mère, je ne l'oublie pas.. pour lui et pour vous tous ! »

Les labours furent repris dès les premiers jours d'avril. Grosse besogne, car la terre est encore dure, que de la retourner à la charrue, de la fouler au

rouleau pour l'égaliser, de la passer à la herse. Il fallut faire venir quelques manouvriers du dehors. M. Martin et ses deux fils n'auraient pu y suffire. En effet, les moments sont précieux, quand on a dû attendre le printemps pour semer. Et puis, il y avait aussi les légumes, et, en ce qui concerne les pommes de terre, à choisir ceux de ces tubercules dont les « œils » peuvent assurer une forte récolte.

En même temps, les bestiaux allaient sortir de l'étable. Les porcs, on les laissait vaguer à travers la cour et sur la route. Les vaches, que l'on mettait au piquet dans les prairies, n'exigeaient pas grande surveillance. On les menait le matin, on les ramenait le soir. La traite était l'ouvrage des femmes. Mais il y avait à garder les moutons, qui s'étaient nourris de paille, de choux et de navets pendant l'hiver, à les conduire au pacage, tantôt sur un champ, tantôt sur un autre. Il semblait bien que P'tit-Bonhomme était tout désigné pour être le berger de ce troupeau.

Martin Mac Carthy ne possédait, on le sait, qu'une centaine de moutons, de cette bonne race écossaise à longue laine plutôt grisâtre que blanche, avec le museau noir et les pattes de même couleur. Aussi, la première fois que P'tit-Bonhomme les dirigea vers la pâture, à un demi-mille de la ferme, éprouva-t-il une certaine fierté d'exercer ces nouvelles fonctions. Cette troupe bêlante qui défilait sous ses ordres, son chien Birk qui faisait ranger les retardataires, les quelques béliers qui marchaient en tête, les agneaux qui se pressaient près de leurs mères. quelle responsabilité ! Si l'un d'eux venait à s'égarer !... Si les loups rôdaient aux environs !. Non ! Avec Birk, et son couteau passé à la ceinture, le jeune berger n'avait pas peur des loups.

Il partait tout au matin, une grosse miche, un œuf dur, un morceau de lard au fond de son bissac, de quoi dîner à midi en attendant le repas du soir. Les moutons, il les comptait au sortir de l'étable, et il les comptait au retour. De même les chèvres qu'il surveillait également et que les chiens laissent libres d'aller et venir.

Pendant les premiers jours, le soleil était à peine levé, lorsque P'tit-Bonhomme remontait la route derrière son troupeau. Quelques étoiles brillaient encore vers le couchant. Il les voyait s'éteindre peu à peu, comme si le vent eût soufflé dessus. Alors les rayons solaires, frissonnant à travers l'aube, se glissaient jusqu'à lui, en piquant d'une gemme étincelante les

cailloux et les gerbes. Il regardait à travers la campagne. Le plus souvent, sur un champ voisin, M. Martin et Murdock poussaient la charrue, qui laissait un sillon droit et noirâtre derrière elle. Dans un autre, Sim lançait d'un geste régulier la semence que la herse allait bientôt recouvrir d'une légère couche de terre.

Il faut retenir que P'tit-Bonhomme, quoiqu'il ne fût qu'au début de la vie, était plus porté à saisir le côté pratique que le côté curieux des choses. Il ne se demandait pas comment d'un simple grain il pouvait sortir un épi, mais combien l'épi rendrait de grains de blé, d'orge ou d'avoine. Et, la moisson venue, il se promettait de les compter, comme il comptait les œufs de la basse-cour, et d'inscrire le résultat de ses calculs. C'était sa nature. Il eût plutôt compté les étoiles qu'il ne les eût admirées.

Par exemple, il accueillait avec joie l'apparition du soleil, moins encore pour la lumière que pour la chaleur qu'il venait répandre sur le monde. On dit que les éléphants de l'Inde saluent l'astre du jour, quand il se lève à l'horizon, et P'tit-Bonhomme les imitait, s'étonnant que ses moutons ne fissent pas entendre un long bêlement de reconnaissance. N'est-ce pas lui qui fond les neiges dont le sol est recouvert ? Pourquoi donc, en plein midi, au lieu de le regarder en face, ces animaux se serraient-ils les uns contre les autres, la tête basse, de telle façon qu'on ne leur voyait plus que le dos, faisant ce qu'on appelle leur « prangelle ». Décidément, les moutons sont des ingrats !

Il était rare que P'tit-Bonhomme ne fût pas seul sur les pâtures pendant la plus grande partie de la journée. Quelquefois, cependant, Murdock ou Sim s'arrêtaient sur la route, non pour surveiller le berger, car on pouvait se fier à lui, mais par goût d'échanger quelques propos familiers.

« Eh ! lui disaient-ils, le troupeau va-t-il bien, et l'herbe est-elle épaisse ?.

– Très épaisse, monsieur Murdock.

– Et tes moutons sont sages ?.

– Très sages, Sim. Demande à Birk. Il n'est jamais obligé de les mordre ! »

Birk, pas beau, mais très intelligent, très courageux, était devenu le fidèle compagnon de P'tit-Bonhomme. Il est positif que tous deux causaient

ensemble, des heures durant. Ils se disaient des choses qui les intéressaient. Lorsque le jeune garçon le regardait dans les yeux en lui parlant, Birk, dont le long nez tremblottait, du bout de sa narine brune semblait humer ses paroles. Il remuait bavardement sa queue, – cette queue qu’on a justement appelée un « sémaphore portatif ». Deux bons amis, à peu près du même âge, et qui s’entendaient bien.

Avec le mois de mai, la campagne devint verdoyante. Les fourrages faisaient déjà une chevelure touffue de sainfoin, de trèfle et de luzerne aux pâturages. Il est vrai, les champs, ensemencés de grains, n’avaient jusqu’ici que de menues pousses, pâles comme ces premiers cheveux qui apparaissent sur la tête d’un bébé. P’tit-Bonhomme éprouvait l’envie d’aller les tirer pour les faire grandir. Et, un jour que M. Martin était venu le rejoindre, il lui communiqua sa fameuse idée.

« Eh, mon garçon, répondit le fermier, est-ce que si l’on te tirait les cheveux, tu t’imagines qu’ils en pousseraient plus vite ?. Non ! on te ferait mal, voilà tout.

– Alors, il ne faut pas ?.

– Non, il ne faut jamais faire de mal à personne, pas même aux plantes. Laisse venir l’été, laisse agir la nature, et tous ces brins verts formeront de beaux épis, et on les coupera pour avoir leur grain et leur paille !

– Vous pensez, monsieur Martin, que la moisson sera belle cette année ?

– Oui ! cela s’annonce bien. L’hiver n’a pas été trop rude, et, depuis le printemps, nous avons eu plus de jours de soleil que de jours de pluie. Dieu veuille que cela continue pendant trois mois, et la récolte paiera amplement les taxes et les fermages. »

Cependant, il y avait des ennemis avec lesquels il fallait compter. C’étaient les oiseaux pillards et voraces, qui pullulent à la surface de la campagne irlandaise. Passe pour ces hirondelles, qui ne vivent que d’insectes durant leur séjour de quelques mois ! Mais les moineaux effrontés et gourmands, véritables souris de l’air, qui s’attaquent aux graines, et surtout ces corbeaux, dont les ravages sont intolérables, que de mal ils causent aux récoltes !

Ah ! les abominables volatiles, comme ils faisaient enrager P’tit-Bonhomme ! Comme ils avaient bien l’air de se moquer ! Lorsqu’il

conduisait ses moutons à travers les pâturages, il en taisait lever des bandes noirâtres, qui jetaient des croassements aigus et s'envolaient, les pattes pendantes. C'étaient des bêtes d'une énorme envergure, que leurs puissantes ailes entraînaient rapidement. P'tit-Bonhomme se mettait à leur poursuite, il excitait Birk qui s'époumonnait en aboyant. Que faire contre des oiseaux qu'on ne peut approcher ? Ils vous narguent même à dix pas. Puis : « Krrroa... krrroa !. » et la nuée déguerpit !

f Ce qui dépitait P'tit-Bonhomme, c'est que les épouvantails, placés au milieu des pièces de blé ou d'avoine, ne servaient à rien. Sim avait fabriqué des mannequins d'aspect terrible, les bras étendus, le corps vêtu de loques, qui s'agitaient au vent. Des enfants en auraient eu peur, certainement ; les corbeaux, pas le moins du monde. Peut-être convenait-il d'imaginer quelque machine plus effrayante et moins taciturne. C'est une idée qui vint à notre héros après de longues méditations. Le mannequin remue ses bras, sans doute, lorsque la brise est forte, mais il ne parle pas, il ne crie pas : il fallait le faire crier.

Excellente idée, on l'avouera, et, pour la mettre à exécution, Sim n'eut qu'à fixer sur la tête de l'appareil une crécelle que le vent faisait tourner avec bruit.

Bah ! si messieurs les corbeaux se montrèrent, sinon inquiets, du moins étonnés les deux premiers jours, le troisième ils n'y prirent plus garde, et P'tit-Bonhomme les vit se poser tranquillement sur le mannequin, dont la crécelle ne pouvait lutter avec leurs croassements.

« Décidément, pensa-t-il, tout n'est pas parfait en ce bas monde ! »

A part ces quelques ennuis, les choses marchaient à la ferme. P'tit-Bonhomme y était aussi heureux que possible. Pendant les longues soirées de cet hiver il avait fait des progrès sérieux en écriture et en calcul. Et, maintenant, lorsqu'il rentrait à la fin du jour, il mettait en ordre sa comptabilité. Elle comprenait, avec les œufs des poules, les poussins du poulailler inscrits à la date de leur naissance et numérotés suivant leur espèce. Il en était de même des porcelets et des lapins, qui forment des familles nombreuses en Irlande comme ailleurs. Ce n'était pas là une mince besogne pour le jeune comptable. Aussi lui en savait-on gré. Il témoignait d'un esprit si ordonné qu'on l'y encourageait. Et, chaque soir, M. Martin lui

remettait le caillou convenu qu'il glissait dans son pot de grès. Ces cailloux-là avaient à ses yeux autant de valeur que des shillings. Après tout, la monnaie, ce n'est qu'une affaire de convention. En outre, le pot contenait aussi la belle guinée d'or que lui avait valu son début au théâtre de Limerick, et dont, par on ne sait quelle réserve, il n'avait point parlé à la ferme. Au surplus, faute d'en avoir l'emploi puisqu'il ne manquait de rien, il lui attribuait un moindre prix qu'à ses petites pierres, lesquelles attestaient son zèle et sa parfaite conduite.

La saison ayant été favorable, on fit les préparatifs pour les travaux de fenaison dès la dernière semaine de juillet. Bonne apparence de récolte. Tout le personnel de la ferme dut être mis en réquisition. Une cinquantaine d'acres à faucher, ce fut l'ouvrage de Murdock, de Sim et de deux manouvriers du dehors. Les femmes leur venaient en aide pour étendre le fourrage frais afin de le faire sécher, avant de le mettre en « moffles » – puis de le rentrer à l'intérieur des granges. Sous un climat aussi pluvieux, on comprend qu'il n'y ait pas une journée à perdre, et, si le temps est au beau, que l'on se hâte d'en profiter. Peut-être P'tit-Bonhomme négligea-t-il son troupeau pendant une semaine, désireux de seconder Martine et Kitty. Avec quelle ardeur il massait les herbes de son râteau, et comme il s'entendait à édifier ses moffles !

Ainsi s'écoula cette année, – l'une des plus heureuses de M. Martin à la ferme de Kerwan. Elle n'aurait laissé aucun regret, si on avait eu des nouvelles de Pat. C'était à croire que la présence de P'tit-Bonhomme portait bonheur. Lorsque le collecteur des taxes et le receveur des redevances se présentèrent, ils furent payés intégralement. A l'hiver qui suivit, exempt de grands froids et très humide, succéda un printemps précoce, lequel justifia les espérances que les cultivateurs avaient conçues.

On retourna à la vie des champs. P'tit-Bonhomme reprit les longues journées avec Birk et ses moutons. Il vit les herbages reverdir, il entendit le bruit menu que font le blé, le seigle, l'avoine, lorsque l'épi commence à se former. Il s'amusa du vent qui effleurait les panaches soyeux des orges. Et puis, on parlait d'une autre récolte impatientement attendue, une chose qui faisait sourire Grand'mère... Oui ! trois mois ne s'écouleraient pas sans que

la famille Mac Carthy se fut accrue d'un nouveau membre, dont Kitty se préparait à lui faire cadeau.

Pendant la fenaison en août, voici que précisément au plus fort de la besogne, un des ouvriers fut pris de fièvre et ne put continuer son travail. Pour le remplacer, il fallait s'adresser à quelque faucheur en chômage, s'il s'en trouvait encore. L'ennui était que M. Martin dût perdre une demi-journée à courir jusqu'à la paroisse de Silton. Aussi accepta-t-il volontiers, lorsque P'tit-Bonhomme offrit de s'y rendre.

On pouvait se fier à lui pour porter un mot et le remettre au destinataire. Cinq milles sur une route qu'il connaissait, puisqu'il la parcourait chaque dimanche, ce n'était pas chose à l'embarrasser. Et même, il se proposait d'aller à pied, les chevaux et l'âne étant occupés au charroi des fourrages. En quittant la ferme de grand matin, il promettait d'être de retour avant midi.

Petit-Bonhomme partit dès l'aube, d'un pas délibéré, ayant dans sa poche la lettre du fermier qu'il devait remettre à l'aubergiste de Silton, et, dans son bissac, de quoi manger en route.

Le temps était beau, rafraîchi par une légère brise de l'est, et les trois premiers milles furent allègrement enlevés.

Personne ni sur le chemin ni à l'intérieur des maisons isolées. Tout le monde était pris par les travaux des champs. A perte de vue, la campagne se montrait couverte de milliers de moffles, qui ne tarderaient pas à être rentrées.

Vers un certain endroit, la route rencontre un bois épais qu'elle contourne en s'allongeant d'un mille au moins. P'tit-Bonhomme jugea que mieux valait traverser ce bois afin de gagner du temps. Il y pénétra donc, non sans éprouver cette crainte toute naturelle que la forêt inspire aux enfants, – la forêt où il y a des voleurs, la forêt où il y a des loups, la forêt où se passent toutes les histoires que l'on raconte pendant les veillées. Il est vrai, en ce qui concerne le loup, Paddy prie volontiers les saints pour qu'ils le maintiennent en bonne santé et il l'appelle « son parrain ».

P'tit-Bonhomme avait à peine fait une centaine de pas le long d'une étroite allée, qu'il s'arrêta à la vue d'un homme étendu au pied d'un arbre.

Était-ce un voyageur qui était tombé à cette place, ou tout simplement un passant qui se reposait avant de se remettre en chemin ?

P'tit-Bonhomme regardait, immobile, et, l'homme ne remuant pas, il s'avança...

L'homme dormait d'un profond sommeil, ses bras croisés, son chapeau rabattu sur se, s yeux. Il paraissait jeune, vingt-cinq ans au plus. A ses bottes terreuses, à ses vêtements poussiéreux, nul doute qu'il ne vînt de fournir une longue étape, en remontant la route de Tralee.

Mais ce qui attira surtout l'attention de P'tit-Bonhomme, c'est que ce voyageur devait être un marin. oui ! à voir son costume et son bagage contenu dans un sac de grosse toile goudronnée. Sur ce sac, il y avait une adresse que notre garçonnet put lire, dès qu'il se fut approché.

« Pat. s'écria-t-il, c'est Pat ! »

Oui ! Pat, et on l'eût reconnu rien qu'à sa ressemblance avec ses frères, Pat dont on n'avait plus de nouvelles depuis si longtemps, Pat dont on attendait le retour avec tant d'impatience !

Et alors P'tit-Bonhomme fut sur le point de l'appeler, de le réveiller. Il se retint. La réflexion lui fit comprendre que si Pat reparaisait à la ferme, sans que l'on fût préparé à le revoir, sa mère et sa grand'mère surtout, éprouveraient un tel saisissement qu'elles pourraient en être malades. Non ! mieux valait prévenir M. Martin. Il arrangerait les choses en douceur... Il préparerait les femmes à l'arrivée de leur fils et petit-fils... Quant à la commission pour l'aubergiste de Silton, eh bien ! on la ferait demain... Et puis, Pat, n'était-ce pas un travailleur tout indiqué, un enfant de la ferme, qui en vaudrait bien un autre ?... D'ailleurs, le jeune marin était fatigué, et, en effet, il avait quitté Tralee au milieu de la nuit, après y être venu par le railway. Dès qu'il serait sur pied, il aurait vite fait d'atteindre la ferme. L'essentiel, c'était de l'y précéder, afin que son père et ses frères, avertis à temps, pussent venir au-devant de lui.

Inutile, pas vrai, de lui laisser ce paquet pendant les trois derniers milles ? Pourquoi P'tit-Bonhomme ne s'en chargerait-il pas ? N'était-il pas assez fort pour le porter sur ses épaules ?... En outre, cela lui ferait tant de plaisir de se charger d'un sac de matelot... un sac qui avait navigué... Songez donc !...

Il prit le sac par la boucle de corde qui le fermait, et, l'ayant assujetti sur son dos, il s'élança du côté de la ferme.

Une fois sorti du bois, il n'y avait plus qu'à suivre la grande route, qui filait droit pendant un demi-mille.

P'tit-Bonhomme n'avait pas fait cinq cents pas dans cette direction, qu'il entendit des cris retentir en arrière. Ma foi, il ne voulut ni s'arrêter ni ralentir sa marche, et chercha au contraire à gagner de l'avant.

Mais, en même temps qu'on criait, on courait aussi.

C'était Pat.

En se réveillant, il n'avait plus trouvé son sac. Furieux, il s'était jeté hors du bois, il avait aperçu l'enfant au tournant de la route.

« Eh ! voleur... t'arrêteras-tu ?... »

On imagine bien que P'tit-Bonhomme n'entendait pas de cette oreille-là. Il courait de son mieux. Mais, avec ce sac sur le dos, il ne pouvait manquer d'être rattrapé par le jeune marin, qui devait avoir des jambes de gabier.

« Ah ! voleur... voleur... tu ne m'échapperas pas. et ton affaire est claire ! »

Alors, sentant que Pat n'était plus qu'à deux cents pas derrière lui, P'tit-Bonhomme laissa tomber le sac et se mit à détailler de plus belle.

Pat ramassa le sac et continua sa poursuite.

Bref, la ferme apparut au moment où Pat, étant parvenu à rejoindre l'enfant, le tenait par le collet de sa veste.

M. Martin et ses fils étaient dans la cour, occupés à décharger des bottes de fourrage. Quel cri leur échappa, sans qu'ils eussent pris garde de le retenir.

« Pat... mon fils !...

– Frère. frère !. »

Et. voilà Martine et Kitty, et voilà Grand'mère, qui accourent pour serrer Pat entre leurs bras.

P'tit-Bonhomme restait là, les yeux rayonnants de joie, se demandant s'il n'y aurait pas une caresse pour lui...

« Ah... mon voleur ! » s'écria Pat.

Tout s'expliqua en quelques mots, et P'tit-Bonhomme, s'élançant vers Pat, lui grimpa au cou, comme s'il se fût hissé à la hune d'un navire.

XIII

DOUBLE BAPTÊME

Quelle joie chez les Mac Carthy ! Pat de retour, le jeune marin à la ferme de Kerwan, la famille au grand complet, les trois frères réunis à la même table, Grand'mère avec son petit-fils, Martin et Martine avec tous leurs enfants !

Et puis, l'année s'annonçait bien. La récolte de fourrage était abondante, la moisson ne le serait pas moins. Et les pommes de terre, les saintes pommes de terre, qui gonflaient le sillon de leurs tubercules jaunâtres ou rougeâtres ! C'est là du pain tout fait ; il n'y a plus qu'à le cuire, et un peu de cendre chaude y peut suffire dans les plus modestes foyers.

Et d'abord, Martine demanda à Pat :

« Est-ce pour une année toute entière que tu nous es revenu, mon enfant ?

– Non, mère, pour six semaines seulement. Je ne songe pas à abandonner mon métier qui est un bon métier. Dans six semaines, il faut que je sois de retour à Liverpool, où j'embarquerai de nouveau sur le *Guardian*...

– Dans six semaines ! murmura Grand'mère.

– Oui, mais en qualité de maître d'équipage, cette fois, et un maître d'équipage à bord d'un grand navire, c'est quelqu'un...

– Bien, Pat, bien ! dit Murdock. en serrant affectueusement la main de son frère.

– Jusqu'au jour de mon départ, reprit le jeune marin, si vous avez besoin de deux bras solides à la ferme, les miens sont à votre service.

– Ce n'est pas à refuser, » répondit M. Martin.

Ce jour-là, Pat venait de faire connaissance avec sa belle-sœur Kitty, dont le mariage avait été postérieur à son dernier embarquement. Il fut enchanté de trouver en elle une si excellente femme, digne de Murdock, et crut même devoir la remercier de ce qu'elle lui donnerait un neveu, – à moins que ce ne fût une nièce, – avant qu'il eût rejoint son bord. Il se faisait une joie de devenir oncle, et il embrassait Kitty comme une sœur qui lui était survenue pendant son absence.

On le croira volontiers, P'tit-Bonhomme n'était pas resté insensible devant ces épanchements. Il s'y associait du fond du cœur, tout en se tenant dans un coin de la salle. Mais son tour vint de s'approcher. Au surplus, est-ce qu'il n'était pas de la famille ? On avait raconté son histoire à Pat. Le brave garçon en parut très touché. De cet instant, tous les deux furent grands amis.

« Et moi, répétait le jeune marin, moi qui l'avais pris pour un voleur, en le voyant s'ensauver mon sac à la main ! Vraiment, il a risqué d'attraper quelques taloches.

– Oh ! vos taloches, répondit P'tit-Bonhomme, elles ne m'auraient pas fait de mal, puisque je ne vous avais rien volé. »

Et, en parlant ainsi, il regardait ce vigoureux gars, bien planté, bien découplé, avec son allure résolue, ses manières franches, sa figure hâlée par le soleil et la brise. Un marin, cela lui paraissait être quelque personnage considérable. un être à part. un monsieur qui allait sur l'eau. Comme il comprenait que Pat fût le préféré de Grand'mère, qui le tenait par la main comme pour l'empêcher de les quitter trop tôt !.

Pendant la première heure, il va sans dire que Pat avait narré son histoire, expliqué pourquoi il avait été si longtemps sans donner de ses nouvelles, – si longtemps qu'on l'avait cru perdu. Et il s'en était fallu de peu qu'il ne revînt jamais au pays. Le *Guardian* avait fait côte sur un des îlots de la mer des Indes, dans les parages du sud. Là, treize mois durant, les naufragés n'eurent pour lieu de refuge qu'une île déserte, située en dehors des routes maritimes, sans aucune communication avec le reste du monde. Enfin, à force de travail, on était parvenu à renflouer le *Guardian*. Tout avait été sauvé, navire et cargaison. Et Pat s'était si remarquablement distingué par son zèle et son courage, que sur la proposition du capitaine, la maison

Marcuard de Liverpool venait de le rembarquer en qualité de maître d'équipage pour une prochaine navigation à travers le Pacifique. Les choses étaient donc au mieux.

Dès le lendemain, le personnel de Kerwan se remit à la besogne, et il fut démontré que le manouvrier malade allait être remplacé par un rude travailleur.

Septembre arrivé, la moisson battit son plein. Si, comme à l'habitude, le rendement du blé resta assez médiocre, du moins, les seigles, les orges et les avoines produisirent-ils une abondante récolte. Cette année 1878 était incontestablement une année fructueuse. Le receveur des fermages pourrait se présenter même avant Noël, s'il était pressé. On le paierait en bel et bon argent, et les approvisionnements en réserve seraient pour l'hiver. Il est vrai, Martin Mac Carthy ne parvenait guère à grossir son épargne ; il vivait de son travail qui assurait le présent, mais non l'avenir. Ah ! l'avenir des tenanciers de l'Irlande, toujours à la merci des caprices climatériques ! C'était l'incessante préoccupation de Murdock. Aussi sa haine ne cessait-elle de s'accroître contre un tel état social, qui ne finirait qu'avec l'abolition du landlordisme et la rétrocession du sol aux cultivateurs par voie de paiements échelonnés.

« Il faut avoir confiance ! » lui répétait Kitty.

Et Murdock la regardait sans répondre.

Ce fut ce mois-là, le 9, que l'événement si impatiemment attendu mit en fête la ferme de Kerwan. Kitty, qui s'était à peine alitée donna le jour à une petite fille. Quelle joie pour tout le monde ! Ce bébé, on le reçut comme un ange qui serait entré par la fenêtre de la grande salle en battant de l'aile. Grand'mère et Martine se l'arrachaient. Murdock eut un sourire de bonheur en embrassant son enfant. Ses deux frères demeuraient en adoration devant leur nièce. N'était-ce pas le premier fruit que donnait cette maîtresse branche de l'arbre de la famille, la branche Kitty-Murdock, en attendant que les deux autres voulussent bien en produire autant ? Et si la jeune mère fut félicitée, choyée, entourée de soins ! Et si des larmes d'attendrissement coulèrent !. On eût dit que le logis était vide avant la naissance de ce petit être !

Quant à notre garçonnet, jamais il n'avait été aussi ému que lorsqu'il lui fut permis de donner un baiser au nouveau-né.

Que cette naissance dût être une occasion de fête, cela ne faisait doute pour personne aussitôt que Kitty pourrait y prendre part. Et c'est ce qui ne tarderait guère. Du reste, le programme en serait très simple. Après la cérémonie du baptême à l'église de Silton, le curé et quelques amis de M. Martin, une demi-douzaine de tenanciers du voisinage qui ne regarderaient pas à venir de deux ou trois milles, se réuniraient à la ferme. Un copieux et succulent déjeuner les y attendrait. Ces braves gens seraient charmés de s'associer aux joies de cette honnête famille dans un cordial banquet. Ce qui la rendait heureuse plus particulièrement, c'est que Pat était de la fête, puisque son départ pour Liverpool ne devait s'effectuer que vers les derniers jours de septembre. Décidément, la déesse Lucine, qui préside aux naissances, avait convenablement arrangé les choses, et on lui aurait fait brûler un beau cierge, si elle n'eût été abominablement païenne d'origine.

Il y eut d'abord une question à décider : quel nom donnerait-on à l'enfant ?

Grand'mère proposa le nom de Jenny, et, là-dessus, il n'y eut aucune difficulté, pas plus d'ailleurs que pour le choix d'une marraine. On était tellement assuré de lui faire plaisir en le lui proposant que tous furent d'accord à ce sujet. Quatre générations, il est vrai, séparaient la bisaïeule de l'arrière-petite-fille, et mieux vaut sans doute qu'une filleule puisse compter sur sa marraine, au moins pendant son enfance. Mais, dans l'espèce, il y avait une question de sentiment qui devait primer toutes les autres : c'était comme une maternité qu'allait retrouver cette vieille femme, et des larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux, lorsque l'offre lui fut adressée avec une certaine solennité.

Et le parrain ?... Ah ! voilà ! Cela ne marcha pas si vite. Un étranger ?... Il n'y fallait point songer, puisqu'il y avait au logis deux frères, c'est-à-dire deux oncles, Pat et Sim, qui réclamaient l'honneur de ce parrainage. Toutefois, désigner l'un serait mécontenter l'autre. Sans doute, Pat, l'aîné de Sim, pouvait se prévaloir de cette situation. Mais c'était un marin, destiné à passer la plus grande partie de son existence en mer. Veiller sur sa

filleule, comment cela lui serait-il possible ?... Il le comprit, quelque chagrin qu'il en eût, et le choix se réduisit à Sim.

, Or, voici que Grand'mère eut une idée qui ne laissa pas de surprendre au premier abord. Quoi qu'il en fût, elle avait le droit d'indiquer un compère à son gré. Eh bien ! ce fut P'tit-Bonhomme qu'elle désigna.

Quoi ! cet enfant trouvé, cet orphelin dont on n'avait jamais connu la famille ?...

Était-ce admissible ?... Sans doute, on le savait intelligent, laborieux, dévoué... Il était aimé, estimé, apprécié de tous à la ferme... Mais enfin... P'tit-Bonhomme !... Et puis, il n'avait encore que sept ans et demi, ce qui est un peu jeune pour un parrain.

« Qu'importe, dit Grand'mère, il a en moins ce que j'ai en trop... Cela se compensera. »

En effet, si le parrain n'avait pas huit ans, la marraine était dans sa soixante-seizième année – soit quatre-vingt-quatre ans pour les deux... Et Grand'mère affirma que cela ne faisait que quarante-deux ans pour chacun...

« La force de l'âge », ajouta-t-elle.

Comme on le pense, quelque désir que chacun eût de lui être agréable, sa proposition demandait à être réfléchie. La jeune mère, consultée, n'y vit aucun inconvénient, car elle avait voué à P'tit-Bonhomme une affection quasi maternelle. Mais M. Martin et Martine se montrèrent assez indécis, n'ayant rien pu recueillir sur l'état civil de l'enfant ramassé dans le cimetière de Limerick et qui n'avait jamais connu ses parents.

Sur ces entrefaites, Murdock intervint et trancha la question. L'intelligence de P'tit-Bonhomme très supérieure à son âge, son esprit sérieux, son application en toutes choses, ce qui se lisait visiblement sur son front, c'est-à-dire qu'il se ferait sa place un jour, ces raisons le décidèrent.

« Veux-tu ?... lui demanda-t-il.

– Oui, monsieur Murdock, » fit P'tit-Bonhomme.

Et il répondit d'un ton si ferme que chacun en fut frappé. Il avait, à n'en point douter, le sentiment de la responsabilité qu'il assumait pour l'avenir de sa filleule.

Le 26 septembre, dès l'aube, chacun fut prêt pour la cérémonie. Tous revêtus de leurs habits du dimanche, les femmes en carriole, les hommes à pied, se rendirent gaiement à la paroisse de Silton.

Mais, dès qu'ils furent entrés dans l'église, il surgit une complication, une difficulté à laquelle personne n'avait songé. Ce fut le curé de la paroisse qui la souleva.

Lorsqu'il eut demandé quel était le parrain choisi pour le nouveau-né :

« P'tit Bonhomme, répondit Murdock.

– Et quel âge a-t-il ?...

– Sept ans et demi.

– Sept ans et demi ?... C'est un peu jeune... Pourtant, il n'y a pas d'empêchement. Dites-moi, il a un autre nom que P'tit-Bonhomme, je suppose ?...

– – Monsieur le curé, nous le lui en connaissons pas d'autre, répondit Grand'mère.

– Pas d'autre ? » répliqua le curé.

Et, s'adressant au petit garçon :

« Tu dois avoir un nom de baptême, lui demanda-t-il.

– Je n'en ai pas, monsieur le curé.

– Ah çà ! mon enfant, est-ce que, par hasard, tu n'aurais jamais été baptisé ?... »

Que c'eût été par hasard ou autrement, il est certain que P'tit-Bonhomme était dans l'impossibilité de fournir aucun renseignement à ce sujet. Rien, dans sa mémoire, ne lui revenait à propos de cette cérémonie du baptême. On pouvait même s'étonner que la famille des Mac Carthy, si religieuse, si pratiquante, ne se fût pas encore préoccupée de cette question. La vérité est que cela n'était venu à l'idée de personne.

P'tit-Bonhomme, s'imaginant qu'il y avait là un obstacle insurmontable à ce qu'il devînt le parrain de Jenny, restait tout interdit, tout confus. Mais alors Murdock de s'écrier :

« Eh ! s'il n'est pas baptisé, monsieur le curé, qu'on le baptise !

– Mais s'il l'est !... fit observer Grand'mère.

– Eh bien, il en sera deux fois plus chrétien ! s'écria Sim. Baptisez-le avant la petite.

– Au fait, pourquoi pas ? répondit le curé.

– Alors il pourra être parrain ?...

„ – Parfaitement.

– Et rien ne s’oppose à ce que les deux baptêmes se fassent l’un après l’autre ?... demanda Kitty. –

– Je n’y vois aucune difficulté, répondit le curé, si P’tit-Bonhomme trouve un parrain et une marraine pour son compte.

– Ce sera moi, dit M. Martin...

– Et moi, » dit Martine.

Ah ! si P’tit-Bonhomme fut heureux en songeant qu’il allait être lié plus étroitement à sa famille d’adoption.

« Merci... merci !... » répétait-il en embrassant les mains ’de Grand’mère, de Kitty, de Martine.

Et comme il lui fallait un nom de baptême, on prit le nom d’Edit, que le calendrier marquait ce jour-là.

Edit, soit ! Mais, ce qui paraissait très vraisemblable, c’est qu’il continuerait à s’appeler P’tit-Bonhomme... Ce nom lui allait si bien, et on en avait une telle habitude !

Le jeune parrain fut donc baptisé d’abord ; puis, cette cérémonie terminée, Grand’mère et lui tinrent sur les fonts baptismaux l’enfant qui fut régulièrement et chrétiennement dénommée Jenny, suivant le désir de sa marraine.

– Aussitôt la cloche de verser ses plus joyeux tintements sur la paroisse, les pétards d’éclater au sortir de l’église, les coppers de pleuvoir sur les gamins de l’endroit... Et ce qu’il y en avait devant le porche ! C’était à croire que tous les pauvres du comté s’étaient donné rendez-vous à la place de Silton.

Cher P’tit-Bonhomme, aurais-tu jamais pu prévoir qu’un jour viendrait où tu figurerais au premier rang dans une circonstance si solennelle !

Le retour à la ferme se fit d’un pas joyeux, le curé en tête, avec les invités, une quinzaine de voisins et voisines. Tous prirent place devant la table servie dans la grande salle sous la direction d’une excellente cuisinière que M. Martin avait mandée de Tralee.

Il va sans dire que les mets, choisis pour ce festin mémorable, avaient été fournis par les réserves de la ferme. Rien ne venait du dehors, ni les gigots d'agneaux que trempait un jus fortement épicé, ni les poulets baignés d'une sauce blanche aux fines herbes, ni les jambons dont la graisse savoureuse débordait les assiettes, ni les lapins en gibelotte, ni même les saumons et les brochets, puisqu'ils avaient été pêchés dans les vives eaux de la Cashen.

Inutile d'ajouter que le carnet de P'tit-Bonhomme portait exactement toutes ces plantureuses choses sur la colonne de sortie et que sa comptabilité était en règle. Il pouvait donc manger en conscience, boire aussi. D'ailleurs, il y avait là de solides gaillards qui prêchaient d'exemple, de ces estomacs vigoureux que la provenance des mets n'inquiète guère, pourvu qu'ils soient abondants. Non ! rien ne resta de ce déjeuner dînatoire, ni des trois services, ni du dessert, bien que le plum-pudding au riz fût énorme, et qu'il y eût une tarte aux groseilles par personne avec des bottes de céleris crus.

Et le vin de gingembre, et le stout, et le porter, et le soda, et l'usquebaugh qui est une sorte de whiskey, et le brandy, et le gin, et le grog préparé suivant la fameuse recette : *hot, -strong and plenty*, « chaud, fort et beaucoup ». Il y avait de quoi faire rouler sous la table les plus endurcis buveurs de la province. Aussi, vers la fin du repas qui dura trois heures, les yeux étaient-ils allumés comme des braises, les pommettes rouges comme des charbons ardents. Sans doute, on était sobre dans la famille Mac Carthy... On n'y fréquentait pas les « cabarets d'éther » réservés aux catholiques, par dédain des « cabarets d'alcool » réservés aux protestants. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des indulgences un jour de baptême, et, – le curé n'était-il pas là pour absoudre les pécheurs ?

Cependant M. Martin ne laissait pas de surveiller ses convives, et il trouva un auxiliaire assez inattendu dans son second fils Pat qui s'était modéré, tandis que son frère Sim était un peu parti pour le pays des têtes à l'envers.

Et, comme un gros fermier des environs s'étonnait qu'un matelot fût aussi réservé sur la boisson :

« C'est que je connais l'histoire de John Playne répondit le jeune marin.

– L'histoire de John Playne ?... s'écria-t-on.

– L’histoire ou la ballade, comme vous voudrez.
– Eh bien, chante-la-nous, Pat, dit le curé, qui ne fut pas fâché de cette diversion.
– C’est qu’elle est triste... et qu’elle n’en finit pas !
– Va toujours, mon garçon. Nous avons le loisir de l’écouter jusqu’au bout. »

Alors Pat entonna la complainte d’une voix si vibrante que P’tit-Bonhomme croyait entendre tout l’océan chanter par sa bouche.

COMPLAINTÉ DE JOHN PLAYNE

I.

John Playne, on peut m’en croire,
Est gris complètement.
Il n’a cessé de boire
Jusqu’au dernier moment.

Eh ! deux heures de stage
Au fond d’un cabaret,
En faut-il davantage
Pour dépenser son prêt ?

Bah ! dans une marée
Il le rattrapera,
Et, brute invétérée,
Il recommencera !...

D’ailleurs, c’est l’habitude
Des pêcheurs de Kromer.
Ils font un métier rude.
Allons, John Playne, en mer !

« Bon ! le voilà hors du cabaret ! s’écria Sim.
– Ce qui est dur pour un buveur ! ajouta le gros fermier.
– Il a déjà assez bu ! fit observer M. Martin.
– Trop ! » dit le curé.
Pat reprit :

II.

Le bateau de John Playne,
Très pointu de l'avant,
Porte foc et misaine :
Il a nom le *Cavan*.

Mais que John se dépêche
De retourner à bord.
Les chaloupes de pêche
Sont déjà loin du port.

C'est que la mer est prompte
A descendre à présent.
A peine si l'on compte
Deux heures de jusant.

Donc, si John ne se hâte
De partir au plus tôt,
Et si le temps se gâte,
C'est fait de son bateau.

« Bien certainement, il va lui arriver malheur par sa faute ! dit
Grand'mère.

– Tant pis pour lui ! » répliqua le curé.

Pat continua :

III.

Ciel mauvais et nuit sombre !
Déjà le vent s'abat
Comme un vautour dans l'ombre.
John, de ses yeux de chat,

Regarde et puis s'approche.
Qu'est-ce donc qu'il entend ?
Un choc contre la roche.
Et gare, s'il attend !

C'est son bateau qui roule
Au risque de remplir,
Et qu'un gros coup de houle
Pourrait bien démolir.

Aussi John Playne grogne

Et jure entre ses dents.
C'est toute une besogne
Que d'embarquer dedans.

Cependant il s'équipe,
Non sans quelque hoquet,
Il allume sa pipe
Au feu de son briquet.

Puis ensuite il se grée,
Car le temps sera froid,
Sa capote cirée,
Ses bottes, son suroît.

Cela fait, il redresse
Le mât, non sans effort.
Mais John a de l'adresse,
Et John Play ne est très fort.

Puis, il pèse la drisse
Pour installer son foc,
Et d'un bon coup il hisse
La lourde voile à bloc.

Enfin, larguant l'amarre
Qu'il ramène à l'avant,
Son poignet sur la barre,
Il s'abandonne au vent,

Mais, devant le Calvaire,
Quand il passe, je crois
Que l'ivrogne a dû faire
Le signe de la Croix.

« Un Irlandais doit toujours se signer, fit observer gravement Murdock.

– Même quand il a bu, répondit Martine.

– Dieu le garde ! » ajouta le curé.

Pat reprit la plainte :

IV.

La baie a deux bons milles

Jusques au pied des bancs,
Des passes difficiles,
De sinueux rubans.

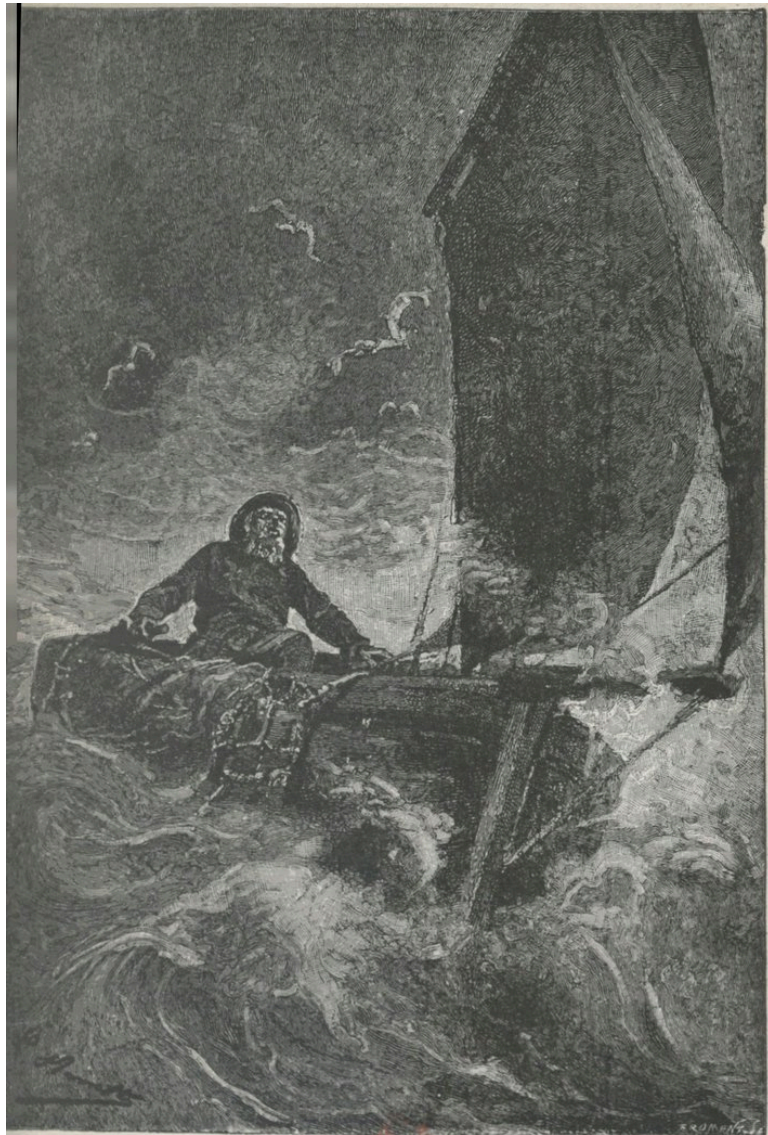
C'est comme un labyrinthe
Où, même en plein midi,
On ne va pas sans crainte,
Eût-on le cœur hardi.

John est à son affaire.
Bras vigoureux, œil sûr,
Il sait ce qu'il faut faire
Et se dirige sur

Le cap que l'on voit poindre
Au bas du vieux fanal.
Là, le courant est moindre
Qu'à travers le chenal.

John largue sa voile
Qu'il desserre d'un cran,
Et puis, sous cette allure,
Laisse porter en grand.

Bon ! Le feu de marée
Vient de s'effacer. C'est
Que John est à l'entrée
Des passes du Nord-Est.



JONH EST EN BONNE ROUTE. (PAGE 263.)

V

Endroit reconnaissable,
Car il est au tournant
De la pointe de sable,
A gauche. – Et, maintenant,

Assurant son écoute
Sur le taquet de fer,
John est en bonne route.
John Playne en pleine mer.

« La pleine mer ! pensa P'tit-Bonhomme. Que cela doit être beau, quand on est des sus ! »

V.

En avant, c'est le vide,
Vide farouche et noir,
Et sans l'éclair livide,
On n'y pourrait rien voir.

Le vent là-haut fait rage,
Il ne tardera pas,
Sous le poids de l'orage,
A retomber plus bas.

En effet, la rafale
Se déchaîne dans l'air,
Se rabaisse et s'affale
Presque au ras de la mer.

Pat venait de suspendre son chant. Aucune observation ne fut faite, cette fois. Chacun prêtait l'oreille, comme si l'orage de la complainte eût grondé au-dessus de la ferme de Kerwan, devenue le bateau de John Playne.

VI.

Mais John a son idée,
C'est de gagner au vent,
Rien que d'une bordée
Comme il l'a fait souvent.

Il a toute sa toile,
Bien qu'il souffle grand frais.
Il a bordé sa voile
Et s'élève au plus près,

Et, bien que la tempête
Soit redoutable alors,
Au travail il s'entête.

Son chalut est dehors.

Maintenant que sa chaîne
Est raidie, et qu'il a
Son filet à la traîne, –
Tout marin sait cela,

Un bateau qui travaille
Va seul, sans embarder,
Et même sans qu'il faille
De la barre l'aider.

Aussi, la tête lourde,
L'œil à demi louchant,
John saisit-il sa gourde,
Et puis, la débouchant,

Il la porte à sa bouche,
Il la presse, il la tord,
Et, sur le banc, se couche
A l'arrière et s'endort.

Il dort, la panse pleine
De gin et de brandvin.
Ce n'est plus le John Playne.
Hélas ! c'est le John plein !

« L'imprudent ! s'écria M. Martin.

– On dit qu'il y a un Dieu pour les ivrognes, fit naturellement observer
Sim.

– Comme il doit être occupé ! répartit Martine.

– Nous verrons bien ! répliqua le curé. Continue, Pat. »

VII.

A peine quelques nues
Dans le ciel du matin,
Fuyantes et ténues.
Le soleil a bon teint.
Et, comme l'on oublie
Le danger qui n'est plus,
Chacun gaîment rallie

La baie avec le flux.

Chaque bateau se hâte.
Les voilà bord à bord.
C'est comme une régata
A l'arrivée au port.

« Et John Playne ? demanda P'tit-Bonhomme, très inquiet pour l'ivrogne
qui s'est endormi en traînant son chalut.

– Patience, répondit M. Martin.

– J'ai peur pour lui ! » ajouta Grand'mère.

VIII.

Tiens ! Qu'est-ce qui se passe ?
Le bateau de l'avant
Soudain fait volte-face
Pour revenir au vent.

Les autres en arrière
Manœuvrent à leur tour
De la même manière,
Sans songer au retour.

Est-ce que dans l'orage
Quelque bateau surpris
La nuit a fait naufrage ?
Oui !. voilà des débris ?.

On se presse, on arrive.
Un bateau sur la mer
Est là, seul, en dérive,
Chaviré, quille en l'air !

« Chaviré ! s'écria P'tit-Bonhomme.

– Chaviré ! » répéta Grand'mère.

IX.

Vite ! que l'on travaille !
Il faut hisser d'abord
Le chalut maille à maille
Et le rentrer à bord.

On le hisse, on le croche
A l'aide de palans.
Il remonte, il approche.
Un cadavre est dedans !

Et cette épave humaine
Arrachée à la mer,
C'est bien lui, c'est John Playne,
Le pêcheur de Kromer.

X.

Son bateau, sans nul doute,
A lui-même livré,
Pris de travers en route,
Sous voile a chaviré.

Ce qui fera comprendre
Comment, le fou qu'il est,
L'ivrogne s'est fait prendre
Dans son propre filet !

Ah ! quelle horrible vue,
Lorsqu'il est mis à bord !
Oui ! malgré tant d'eau bue,
Il semble être ivre encor !

« Le malheureux ! dit Martine.
– Nous prierons pour lui ! » dit Grand'mère.

XI.

Achevons la besogne !
Pêcheurs, il faut rentrer
Ce misérable ivrogne,
Afin de l'enterrer.

Si vous voulez m'en croire,
Tachez de le mettre où
Il ne puisse plus boire,

Et creusez bien le trou.

Ainsi finit John Playne,
John Playne de Kromer.
Mais la marée est pleine.
Allons, pêcheurs, en mer !

La voix de Pat sonnait comme un clairon en jetant ce dernier vers de la triste complainte. Et l'impression fut telle parmi les convives, qu'ils se contentèrent de boire un seul coup à la santé de chacun de leurs hôtes, – ce qui fit un supplément de dix bonnes rasades... Et l'on se sépara avec promesse de ne jamais imiter John Playne – pas même à terre.



XIV

ET IL N'AVAIT PAS ENCORE NEUF ANS

Ce grand jour écoulé, la ferme se remit aux travaux des champs. On en abattit, de la besogne. A coup sûr, Pat ne s'aperçut guère qu'il était venu en congé de repos. De quelle ardeur il aidait son père et ses frères. Ces marins sont véritablement de rudes travailleurs, même en dehors de la marine. Pat était arrivé au plus fort de la moisson qui fut suivie de la récolte des légumes. Il est permis de dire s'il se « pomoya » comme un gabier de misaine – expression dont il se servit, et qu'il fallut expliquer à P'tit-Bonhomme. On n'était jamais quitte avec lui tant qu'on ne lui avait pas donné le pourquoi des choses. Il ne s'éloignait guère de Pat, qui l'avait pris en amitié, – une amitié de matelot pour son mousse. Dès que la journée était finie, lorsque tout le monde était rassemblé à la table du souper, quelle joie P'tit-bonhomme éprouvait à entendre le jeune marin raconter ses voyages, les incidents auxquels il avait pris part, les tempêtes qu'avait essuyées le *Guardian*, les belles et rapides traversées des navires ! Ce qui l'intéressait surtout, c'étaient les riches cargaisons rapportées pour le compte de la maison Marcuard, l'embarquement des marchandises dont le trois-mâts était chargé à destination de l'Europe. Sans aucun doute, ces choses du négoce frappaient d'un trait plus vif son esprit pratique. A son idée, l'armateur passait avant le capitaine.

« Alors, demandait-il à Pat, c'est bien cela qu'on appelle le commerce ?...

– Oui, on embarque les produits qui se fabriquent dans un pays, et on va les vendre dans un pays où on ne les fabrique pas...

– Plus cher qu'on ne les a achetés ?...

– Bien entendu... pour gagner dessus. Puis, on importe les produits des autres contrées pour les revendre...

– Toujours plus cher, Pat ?

– Toujours plus cher... quand on le peut ! »

Et si Pat fut cent fois questionné de cette façon pendant son séjour à la ferme de Kerwan, c'est à ne point le croire. Par malheur, au grand chagrin de tous, le moment arriva où il dut quitter la ferme et retourner à Liverpool.

Le 30 septembre fut le jour des adieux. Pat allait se séparer de tous ceux qu'il aimait. Combien de temps serait-on sans le voir ? On ne savait. Mais il promit d'écrire, et d'écrire souvent. Avec quelle émotion ce brave garçon fut embrassé de tous ! Grand-mère était là, pleurant. La retrouverait-il au retour, devant l'âtre, filant sa quenouille, au milieu de ses enfants, la pauvre vieille femme si âgée ? Du moins la laissait-il en bon état de santé, comme tous ceux de sa famille. Puis, l'année avait été favorable aux cultivateurs du comté. Il n'y avait rien à craindre pour l'hiver qui se faisait déjà sentir. Aussi Pat dit-il à son frère aîné :

« Je voudrais te savoir moins soucieux. Murdock. On se tire d'affaire avec du courage et de la volonté.

– Oui... Pat... si la chance est avec soi ; mais on ne commande pas à la chance. Vois-tu, frère, sans cesse travailler sur une terre qui n'est pas à vous, qui ne deviendra jamais la vôtre, et, par surcroît, être à la merci d'une mauvaise récolte, ni le courage ni la volonté n'y peuvent rien ! »

Pat n'aurait su que répondre à son aîné, et, cependant, lorsqu'il lui donna une dernière poignée de main :

« Aie confiance ! » murmura-t-il.

Le jeune marin fut reconduit en carriole jusqu'à Tralee. Il était accompagné de son père, de ses frères et de P'tit-Bonhomme qui eut sa bonne part des adieux. Le train l'emporta vers Dublin, d'où le paquebot devait le transporter à Liverpool.

Il y eut encore grande besogne à la ferme pendant les semaines qui suivirent. La moisson engrangée, vint le moment de battre, et cela fait, M.

Martin dut courir les marchés – afin de vendre ses produits, en ne conservant que les grains de semailles.

Ces ventes intéressaient notre petit garçon au plus haut point. Aussi le fermier l’emmenait-il avec lui. Qu’on n’accuse pas cet enfant de huit ans de se montrer âpre au gain. Non ! il était ainsi, et son instinct le poussait au commerce. Du reste, il se contentait du caillou que Martin Mac Carthy lui remettait chaque soir, suivant les conventions, et il se félicitait de voir grossir son trésor. Nous ferons observer, d’ailleurs, que le désir du lucre est inné chez la race irlandaise. Ils aiment à gagner de l’argent, les habitants de la Verte Erin, à la condition toutefois de l’avoir honnêtement acquis. Et, lorsque le fermier avait conclu une bonne affaire au marché de Tralee ou dans les bourgades voisines, P’tit-Bonhomme s’en montrait aussi heureux que si elle eût été faite à son profit.

Octobre, novembre, décembre, s’écoulèrent en d’assez bonnes conditions. Les travaux étaient depuis longtemps achevés, lorsque le receveur des fromages vint, la veille de Noël, se présenter à Kerwan. L’argent était prêt ; mais, une fois échangé contre un reçu en règle, il n’en restait plus guère à la ferme. Aussi, ne voulant point voir partir cet argent si péniblement arraché du sol d’autrui, Murdock s’était-il hâté de sortir, dès qu’on avait aperçu le receveur. C’était toujours là l’inquiétude de l’avenir. Heureusement l’hiver était assuré, et les réserves permettraient de recommencer les labours au printemps sans dépense supplémentaire.

Avec la nouvelle année survinrent des froids excessifs. On ne quittait plus guère la ferme. Il est vrai, le travail ne manquait pas à l’intérieur. Ne fallait-il pas pourvoir à la nourriture et à l’entretien des animaux ? P’tit-Bonhomme était chargé spécialement de la basse-cour, et l’on pouvait s’en rapporter à lui. Les poules et les poussins étaient aussi soigneusement traités qu’enregistrés. Entre temps, il n’oubliait pas qu’il avait une filleule. Quelle joie il éprouvait à tenir Jenny sur ses bras, à provoquer son sourire en lui souriant, à lui chanter des chansons, à la bercer pour l’endormir, lorsque sa mère était occupée de quelque besogne ! C’est qu’il avait pris ses fonctions au sérieux. Un parrain, c’est presque un père, et il regardait la petite fille comme son enfant. A son sujet, il formait des projets d’avenir

très ambitieux. Elle n'aurait pas d'autre maître que lui... Il lui apprendrait à parler d'abord, puis à lire, à écrire, enfin « à tenir sa maison » plus tard.

Observons ici que P'tit-Bonhomme avait profité des leçons de M. Martin et de ses fils, surtout de celles que lui donnait Murdock. A cet égard, il n'en était plus où l'avait laissé Grip, – ce pauvre Grip, qui occupait toujours sa pensée, et dont le souvenir ne devait jamais s'effacer...

Le printemps reparut sans trop de retard, à la suite d'un hiver qui avait été assez rude. Le jeune berger, accompagné de son ami Birk, reprit sa tâche habituelle. Sous sa garde, les moutons et les chèvres retournèrent à travers les pâtures dans un rayon d'un mille autour de la ferme. Combien il lui tardait que son âge lui permît de prendre part aux travaux de labour, exigeant une vigueur dont il était encore dépourvu, à son vif chagrin. Quelquefois, il en parlait à Grand'mère, qui lui répondait en hochant la tête :

« Patience... cela viendra...

– Mais, en attendant, est-ce que je ne pourrais pas semer un bout de champ ?...

– Cela te rendrait-il heureux ?...

– Oui, Grand'mère. Lorsque je vois Murdock ou Sim lancer les grains sur le sillon, balançant leurs bras, et marchant d'un pas régulier, j'ai bonne envie de les imiter. C'est un si beau travail, et il est si intéressant de penser que ce grain va germer dans les sillons de cette terre, et qu'il en sortira des épis longs... longs... Comment cela se peut-il faire ?.

– Je n'en sais rien, mon enfant, mais Dieu le sait, ce qui doit nous suffire. »

Il résulta de cette conversation 'que l'on vit, quelques jours après, P'tit-Bonhomme arpenter une pièce préparée à la charrue et au rouleau, et lancer la semence d'avoine avec une – adresse parfaite – ce qui lui valut les compliments de Martin Mac Carthy.

Aussi, lorsque les fines pointes vertes commencèrent à sortir, quelle obstination il mit à défendre sa future moisson contre les corbeaux pillards, se levant à la pointe du jour pour les poursuivre à coups de pierre ! N'oublions pas de mentionner, en outre, qu'à la naissance de Jenny, il avait planté un petit sapin au milieu de la grande cour, avec cette pensée qu'ils

grandiraient tous les deux ensemble, l'arbuste et le bébé. Et ce frêle arbuste, ce n'était pas sans peine qu'il s'ingéniait à le protéger contre les oiseaux malfaisants. Décidément, P'tit-Bonhomme et les représentants de cette gent dévastatrice ne seraient jamais bons amis.

Cet été de 1880, on travailla dur dans les campagnes de l'Ouest-Irlande. Par malheur, les circonstances climatiques se montrèrent peu favorables au rendement du sol. En la plupart des comtés, il fut très inférieur à celui de l'année précédente. Néanmoins, la famine n'était point à craindre, puisque la récolte des pommes de terre promettait d'être abondante, quoique tardive, ce dont il fallait se louer, car les emblavures ne réussirent point, et du blé, il y en eut à peine. Quant aux seigles, aux orges, aux avoines, on dut reconnaître que ces diverses céréales allaient être insuffisantes pour les besoins du pays. Sans doute, cela amènerait une hausse des prix. Mais en quoi les cultivateurs profiteraient-ils de cette hausse, puisqu'ils n'auraient rien à vendre, étant forcés de conserver le peu qu'ils récolteraient pour les semences de la prochaine année ? Aussi ceux qui avaient pu faire quelques économies devaient-ils s'attendre à les sacrifier d'abord pour le paiement des diverses taxes ; puis, tout l'argent disparaîtrait jusqu'au dernier shilling lors du règlement des fermages.

La conséquence de cet état de choses fut que le mouvement nationaliste tendit à s'accroître dans les comtés. C'est ce qui arrive toutes les fois qu'un nuage de misère se lève à l'horizon des campagnes irlandaises. En maint endroit retentirent les récriminations mêlées aux cris désespérés des partisans de la ligue agraire. De terribles menaces furent proférées contre les propriétaires du sol, qu'ils fussent ou non étrangers, et on n'a pas oublié que les landlords écossais ou anglais étaient considérés comme tels.

Cette année-là, en juin, à Westport, les gens, ameutés par la faim, venaient de s'écrier : « Accrochez-vous d'une poigne solide à vos fermes ! » et le mot d'ordre qui courait à travers les campagnes, c'était : « la terre aux paysans ! »

Quelques scènes de désordre éclatèrent sur les territoires du Donegal, du Sligo, du Galway. Le Kerry n'en fut point exempt. Très effrayées, Grand'mère, Martine et Kitty virent trop souvent Murdock quitter la ferme, à la nuit close, et n'y reparaître que le lendemain, fatigué par de longues

étapes, et plus sombre, plus ulcéré que jamais. Il revenait de ces meetings organisés dans les principales bourgades, où l'on prêchait la révolte, le soulèvement contre les lords, le boycottage général, qui obligerait les propriétaires à laisser leurs terres en friche.

Et, ce qui accroissait les craintes de la famille au sujet de Murdock, c'est que le lord lieutenant pour l'Irlande, décidé aux plus énergiques mesures, faisait surveiller de très près les nationalistes par ses brigades de police.

M. Martin et Sim, éprouvant les mêmes sentiments que Murdock, ne disaient rien quand celui-ci était de retour, après une absence prolongée. Mais les femmes, elles, le suppliaient d'être prudent, de prendre garde à ses actes, à ses paroles. Elles voulaient lui arracher la promesse de ne pas s'associer aux rébellions en faveur du *home rule*, qui ne pouvaient amener qu'une catastrophe.

Murdock éclatait alors, et la grande salle retentissait de ses colères. Il parlait, il s'emportait, comme s'il eût été dans le feu de quelque meeting.

« La misère, après toute une vie de travail, la misère sans fin ! » répétait-il.

Et, tandis que Martine et Kitty tremblaient à la pensée que Murdock aurait pu être entendu du dehors, en cas que quelque agent eût rôdé autour de la ferme, M. Martin et Sim, assis à l'écart, courbaient la tête.

P'tit-Bonhomme assistait à ces tristes scènes, très ému. Après avoir subi tant d'épreuves, n'était-il donc pas arrivé au terme de ses misères le jour où il avait été recueilli à Kerwan ? L'avenir lui en réservait-il de plus dures encore ?

Il avait alors huit ans et demi. Fortement constitué pour son âge, ayant eu la chance d'échapper aux maladies de l'enfance, ni les souffrances, ni les mauvais traitements, ni le manque de soins, n'avaient pu affaiblir son organisme. On dit des chaudières à vapeur qu'elles ont été éprouvées à « tant » d'atmosphères, quand on les a soumises aux pressions correspondantes. Eh bien, P'tit-Bonhomme avait été éprouvé – c'est le mot – éprouvé jusqu'à son maximum de résistance, et il était capable d'une surprenante endurance physique et morale. Cela se voyait à ses épaules développées, à sa poitrine déjà large, à ses membres grêles mais nerveux et bien musclés. Sa chevelure tendait à brunir, et il la portait courte au lieu de

ces boucles que miss Anna Waston faisait frissonner sur son front. Ses yeux, d'un iris bleu foncé, allumés d'une prunelle étincelante, témoignaient d'une extraordinaire vivacité. Sa bouche légèrement serrée des lèvres, son menton un peu fort, indiquaient l'énergie et la décision de son caractère. C'est ce qui avait plus particulièrement attiré l'attention de sa nouvelle famille. Ces gens de culture, sérieux et réfléchis, sont d'assez bons observateurs. Il n'avait pu leur échapper que ce garçonnet était un enfant remarquable par ses instincts d'ordre, d'application, et, certainement, il s'élèverait, s'il trouvait jamais l'occasion d'exercer ses aptitudes naturelles.

Les périodes affectées aux travaux de la fenaison et de la moisson présentèrent des conditions moins favorables que l'année précédente. Il y eut un déficit assez considérable, tel qu'on l'avait prévu, en ce qui concernait les grains. Le personnel de la ferme suffit aisément à la besogne, sans qu'il eût été besoin de recourir aux bras du dehors. Cependant la récolte des pommes de terre fut belle. C'était la nourriture en partie assurée pour la mauvaise saison. Mais, cette fois, comment se procurerait-on l'argent nécessaire au paiement des fermages et des redevances ?

L'hiver revint, très précoce. Dès le commencement de septembre, on reçut le premier coup des grands froids. Puis d'abondantes neiges tombèrent. Il fallut de bonne heure rentrer les animaux à l'étable. La couche blanche était si épaisse, si persistante, que ni les moutons ni les chèvres n'auraient pu atteindre l'herbe du sol. De là, cette crainte très fondée que les fourrages fussent insuffisants jusqu'au retour du printemps. Les plus prudents ou du moins ceux qui en avaient les moyens, – et Martin Mac Carthy fut du nombre, – durent se précautionner par des achats. Il est vrai, ils ne parvinrent à les réaliser qu'à des prix très élevés, vu la rareté de la marchandise, et peut-être eût-il mieux valu se défaire des animaux, dont l'entretien serait compromis par une longue hibernation.

C'est une circonstance très fâcheuse, en tous pays, que ces froids qui gèlent la terre à plusieurs pieds de profondeur, surtout lorsque, légère et siliceuse comme en Irlande, elle a mal retenu le peu d'engrais qu'il est possible d'y mettre. Quand l'hiver se poursuit avec une ténacité devant laquelle le cultivateur est désarmé, il est à craindre que la congélation se prolonge au delà des limites normales. Et que peut le soc de la charrue,

alors que l'humus a conservé la dureté du silex ? Et si les semailles n'ont pas été faites à temps, quelle misère en perspective ! Mais il n'est pas donné à l'homme de modifier les hasards climatiques d'une saison. Il en est donc réduit à se croiser les bras, tandis que ses réserves s'épuisent de jour en jour. Et les bras croisés ne sont pas des bras qui travaillent !

Avec la fin de novembre, cet état de choses empira. Aux tourmentes de neige succéda une température des plus rigoureuses. Maintes fois, la colonne thermométrique s'abaissa à dix-neuf degrés au dessous du zéro centigrade.

La ferme, recouverte d'une carapace durcie, ressemblait à ces huttes groënlandaises, perdues dans l'immensité des paysages polaires. A la vérité, cette épaisse couche de neige conservait à l'intérieur la chaleur des foyers, et on ne souffrait pas trop de cet excès de froidure. Par exemple, au dehors, au milieu de cette atmosphère calme dont les molécules semblaient être gelées, il était impossible de s'aventurer sans prendre certaines précautions.

Ce fut à cette époque que Martin Mac Carthy et Murdock, en prévision des fermages qu'ils auraient à payer dans quelques semaines, se virent contraints de vendre une partie de leur bétail, entre autres, un fort lot de moutons. Il importait de ne pas s'attarder pour toucher de l'argent chez les marchands de Tralee.

On était au 15 décembre. Comme la carriole n'aurait pu que très difficilement rouler à la surface de la couche glacée, le fermier et son fils prirent la résolution d'entreprendre le voyage à pied. Par vingt degrés de froid, vingt-quatre milles à parcourir en ces conditions, cela ne laissait pas d'être très pénible. Très probablement leur absence durerait deux ou trois jours.

On ne les vit pas sans inquiétude quitter la ferme, dès les premières lueurs de l'aube. Bien que le temps fût très sec, de lourdes vapeurs qui s'épaississaient vers l'ouest, menaçaient de le modifier prochainement.

M. Martin et Murdock étant partis le 15, on ne devait pas les attendre avant le soir du 17.

Jusqu'au soir, l'état atmosphérique ne changea pas d'une manière sensible. Il se produisit encore un abaissement du thermomètre d'un ou deux degrés. La brise se leva dans l'après-midi, et ce fut un autre sujet

d'anxiété, car la vallée de la Cashen se trouble avec une extraordinaire violence, lorsque les vents de mer s'y engouffrent au cours de la période hivernale.

Pendant la nuit du 16 au 17, la tempête se déchaîna furieusement, accompagnée d'épais tourbillons de neige. A dix pas de la ferme, on ne l'aurait pas aperçue sous son manteau blanc. Le fracas des glaçons entrechoqués sur la rivière était épouvantable. A cette heure, M. Martin et Murdock s'étaient-ils déjà remis en route, après avoir terminé leurs affaires à Tralee ? On ne savait. Ce qui est certain, c'est que le 18 au soir, ils n'étaient pas de retour.

La nuit se passa au milieu du tumulte des rafales. On imaginera sans peine quelles durent être les angoisses de Grand'mère, de Martine, de Kitty, de Sim et de P'tit-Bonhomme. Peut-être le fermier et son fils étaient-ils alors perdus dans les remous du chasse-neige ?... Peut-être étaient-ils tombés à quelques milles de la ferme, épuisés, mourant de faim et de froid ?.

Le lendemain, vers dix heures du matin, il se fit une éclaircie à l'horizon, et les assauts de la bourrasque diminuèrent. Par suite d'une saute de vent vers le nord, les neiges accumulées se solidifièrent en un instant. Sim déclara qu'il allait se porter au devant de son père et de son frère, en emmenant Birk. Sa résolution fut approuvée, à la condition qu'il permettrait à Martine et à Kitty de l'accompagner.

Il en résulta donc que P'tit-Bonhomme, malgré son désir, dut rester à la maison avec Grand'mère et le bébé.

Il fut bien convenu, d'ailleurs, que les recherches se borneraient à l'exploration de la route sur deux ou trois milles, et que, pour le cas où Sim jugerait à propos de les poursuivre au delà, Martine et Kitty rentreraient avant la nuit.

Un quart d'heure après, Grand'mère et P'tit-Bonhomme étaient seuls. Jenny dormait dans la chambre à côté de la salle – la chambre de Murdock et de Kitty. Une sorte de corbeille, suspendue par deux cordes à l'une des poutres du plafond, selon la mode irlandaise, servait de berceau à l'enfant.

Le fauteuil de Grand'mère était placé devant l'âtre, où P'tit-Bonhomme entretenait un bon feu de tourbe et de bois. De temps en temps, il se levait,

il allait voir si sa filleule ne s'éveillait point, s'inquiétant du moindre mouvement qu'elle faisait, prêt à lui donner un peu de lait tiède, ou même à la rendormir en balançant doucement son berceau.

Grand'mère, tourmentée par l'inquiétude, prêtait l'oreille à tous les bruits du dehors, grésillement des neiges qui se durcissaient sur le chaume, gémissement des ais qui craquaient sous les piquêtes du froid.

« Tu n'entends rien, P'tit-Bonhomme ? disait-elle.

– Non, Grand'mère ! »

Et, après avoir égratigné les vitres zébrées de givre, il essayait de jeter un regard à travers la fenêtre qui donnait sur la cour toute blanche.

Vers midi et demi, la petite fille poussa un léger cri. P'tit-Bonhomme se rendit près d'elle. Comme elle n'avait pas ouvert les yeux, il se contenta de la bercer pendant quelques instants, et le sommeil la reprit.

Il se disposait à retourner près de la vieille femme qu'il ne voulait pas laisser seule, lorsqu'un bruissement se fit entendre à l'extérieur. Il écouta avec plus d'attention. Ce n'était qu'une sorte de grattement qui lui parut venir de l'étable contiguë à la chambre de Murdock. Toutefois, celle-ci en étant séparée par un mur plein, il ne se préoccupa pas autrement de ce bruit. Quelques rats, sans doute, qui couraient entre les bottes de litière. Quant à la fenêtre, elle était fermée, et il n'y avait rien à craindre.

P'tit-Bonhomme, ayant eu soin de repousser la porte qui séparait les deux chambres, s'empressa de rentrer.

« Et Jenny ? demanda Grand'mère.

– Elle s'est rendormie.

– Alors, reste près de moi, mon enfant...

– Oui, Grand'mère. »

Tous deux, courbés devant l'âtre flambant, reparlèrent de Martin et de Murdock, puis de Martine, de Kitty, de Sim, qui étaient allés à leur rencontre.

Pourvu qu'il ne leur fût pas arrivé malheur ! Au milieu de ces tempêtes de neige, il se produit parfois de si terribles catastrophes ! Bah ! des hommes énergiques et vigoureux savent se tirer d'affaire... Dès qu'ils rentreraient, ils trouveraient un bon feu dans le foyer, un grog brûlant sur la

table... P'tit-Bonhomme n'aurait qu'à jeter une brassée de fagots au fond de l'âtre.

Depuis deux heures déjà, Martine et les autres étaient partis, et rien n'annonçait leur prochain retour.

« Voulez-vous que j'aille jusqu'à la porte de la cour, Grand'mère ? proposa Ptit-Bonhomme. De là, je m'avancerai sur la route afin de voir plus loin...

– Non... non !... Il ne faut pas que la maison reste seule, répondit Grand'mère, et elle est seule lorsqu'il n'y a que moi à la garder ! »

Ils se remirent à causer. Mais bientôt, – ce qui arrivait quelquefois, – la fatigue et l'inquiétude aidant, l'a vieille femme ne tarda pas à s'assoupir.

P'tit-Bonhomme, suivant son habitude, lui glissa un oreiller derrière la tête, se promettant d'éviter tout bruit qui pourrait la réveiller, et il vint se poster près de la fenêtre.

Après en avoir déglacé une des vitres, il regarda.

Tout était blanc au dehors, tout était silencieux comme dans un enclos de cimetière.

Puisque Grand'mère dormait, puisque Jenny reposait dans la chambre à côté, quel inconvénient y aurait-il à se porter jusqu'à la route ? Cette curiosité, ou plutôt ce désir de voir si personne ne venait, était très excusable.

P'tit-Bonhomme ouvrit donc la porte de la salle et la referma doucement. Et s'enfonçant à mi-jambe dans la couche de neige, il gagna la barrière à l'entrée de la cour.

Sur la route, blanche à perte de vue, personne. Nul bruit de pas dans la direction de l'ouest. Martine, Kitty et Sim n'étaient point à proximité, car les aboiements de Birk se fussent fait entendre de loin par ces froids vifs – qui portent la voix à de grandes distances.

P'tit-Bonhomme s'avança jusqu'au milieu de la chaussée.

En ce moment, un nouveau grattement attira son attention, non sur la route, mais dans la cour, à droite des bâtiments du côté des étables. On eût dit que ce grattement était accompagné d'un hurlement étouffé.

P'tit-Bonhomme, immobile, écoutait. Le cœur lui battait fort. Mais, bravement, il se dirigea vers le mur des étables, et ayant tourné l'angle de

ce côté, il se glissa à pas sourds par précaution.

Le bruit se faisait toujours entendre à l'intérieur, derrière l'angle occupé par la chambre de Murdock et de Kitty.

P'tit-Bonhomme, dans le pressentiment de quelque malheur, vint en rampant le long de la muraille.

À peine eut-il dépassé l'angle, qu'un cri lui échappa.

En cet endroit, le paillis avait été désagrégé. Au milieu du mortier, effrité par le temps, se découpait un assez large trou, qui s'ouvrait sur la chambre où dormait Jenny.

Qui avait fait cette brèche ?... Était-ce un homme ?... Était-ce un animal ?...

Sans hésiter, P'tit-Bonhomme s'élança d'un bond et pénétra dans la chambre...

Juste à ce moment, un animal de forte taille s'en échappait, et, en s'enfuyant, renversa le jeune garçon.

C'était un loup, – un de ces loups vigoureux, à museau pointu en forme de coin, qui rôdent par bandes à travers les campagnes irlandaises pendant les longs hivers.

Après avoir déchiré le paillis et s'être introduit dans la chambre, il avait arraché le berceau de Jenny, dont les cordes s'étaient rompues, et se sauvait en le traînant sur la neige.

La petite fille jetait des cris...

Se mettre à la poursuite du loup, son couteau à la main, P'tit-Bonhomme n'hésita pas à le faire, appelant au secours d'une voix désespérée. Mais qui aurait pu l'entendre, qui aurait pu lui venir en aide ? Et si le féroce animal se retournait contre lui ?... Est-ce qu'il songeait à cela ?... Est-ce qu'il se disait qu'il risquait sa vie ?... Non ! il ne voyait que l'enfant emporté par cette énorme bête...

Le loup détalait rapidement, tant ce berceau, qu'il tirait par une des cordes, lui pesait peu. P'tit-Bonhomme dut courir pendant une centaine de pas avant de l'atteindre. Après avoir contourné les murs de la ferme, le loup s'était élancé sur la grande route, et il la remontait vers Tralee, lorsqu'il fut [rejoint par P'tit-Bonhomme.

Le loup s'arrêta, et, lâchant le berceau, se précipita sur le jeune garçon.

Celui-ci l'attendit de pied ferme, la main tendue, et au moment où l'animal lui sautait à la gorge, il lui enfonça son couteau dans le flanc. Mais ce ne fut pas sans que le loup l'eût mordu au bras, et cette morsure fut si douloureuse qu'il tomba inanimé sur la neige.

Par bonne chance, avant qu'il eût perdu connaissance, des aboiements se firent entendre...

C'était Birk. Il accourait, il se jeta sur le loup, qui se hâta de prendre la fuite.

Presque aussitôt apparaissaient Martin Mac Carthy et Murdock, que Sim, Martine et Kitty venaient de rencontrer enfin à deux milles de là.

La petite Jenny était sauvée, et sa mère la rapportait entre ses bras.

Quant à P'tit-Bonhomme, dont Murdock avait étanché la blessure, il fut ramené à la ferme, et déposé sur son lit dans la chambre de Grand'mère.

Quand il eut repris ses sens :

« Et Jenny ?... demanda-t-il.

– Elle est là, répondit Kitty, là... vivante... et grâce à toi... mon brave enfant !

– Je voudrais bien l'embrasser... »

Et, dès qu'il eut vu la petite sourire à son baiser, ses yeux se refermèrent.



XV

MAUVAISE ANNÉE

La blessure de P'tit-Bonhomme n'était pas-grave, bien que son sang eût abondamment coulé. Mais, s'ils fussent arrivés quelques instants plus tard, Murdock n'aurait relevé qu'un cadavre, et jamais Kitty n'eût revu son enfant.

Dire que P'tit Bonhomme fut entouré de soins affectueux pendant les quelques jours que nécessita son rétablissement, ce serait superflu. Plus qu'il aucun moment il sentit qu'il avait une famille, lui, ce pauvre orphelin d'on ne savait qui ! Avec quelle effusion son cœur s'ouvrait à toutes ces tendresses, lorsqu'il songeait à tant de jours heureux passés à la ferme de Kerwan. Et pour en savoir le nombre, ne lui suffisait-il pas de compter les cailloux que M. Martin lui remettait chaque soir ? Celui qu'il lui donna après l'affaire du loup, quelle joie il eut à le glisser dans son vieux pot de grès !

L'année achevée, la rigueur de l'hiver s'accrut au delà du nouvel an. Il fallut prendre certaines précautions. De redoutables bandes de loups avaient été signalées aux alentours de la ferme, et le paillis des murs n'aurait pu résister à la dent de ces carnassiers. M. Martin et ses fils eurent plusieurs fois à faire le coup de fusil contre ces dangereux fauves. Il en fut de même dans tout le comté, dont les plaines, pendant ces interminables nuits, retentissaient de lugubres hurlements.

Oui ! ce fut un de ces lamentables hivers, qui semblent souffler sur l'Europe septentrionale toutes les bises âpres et pénétrantes des contrées polaires. Les vents du nord prédominaient, et l'on sait de quelles froidures

hyperboréennes ils se chargent. Par malheur, il était à craindre que cette période se continuât outre mesure, comme se prolonge la période algide chez les malades dévorés de la fièvre. Et, quand la malade, c'est la terre, qui se pétrifie sous l'action des frimas, qui se gerce à la façon des lèvres d'un moribond, on est porté à croire que ses facultés productives vont pour jamais s'éteindre, ainsi qu'il en est de ces astres morts gravitant à travers l'espace.

Les inquiétudes du fermier et de sa famille ne furent donc que trop justifiées par les rigueurs anormales de cette saison. Cependant, grâce au produit de la vente des moutons, M. Martin avait pu faire face au paiement des taxes et des loyers. Aussi, lorsque l'agent du middleman s'était présenté à Noël, avait-il reçu ses fermages intégralement, – ce dont il parut quelque peu surpris, car, moins favorisé dans la plupart des fermes, il avait dû procéder par voie de justice à l'éviction des tenanciers. Mais comment Martin Mac Carthy ferait-il face aux échéances de l'année suivante, si l'excessive durée de l'hiver empêchait les prochaines semailles ?

D'ailleurs, il survint d'autres malheurs. Par suite de l'abaissement de la température, qui tomba à trente degrés au-dessous de zéro, quatre des chevaux et cinq vaches périrent de froid dans l'écurie et l'étable. Il avait été impossible de clore suffisamment ces bâtiments, en mauvais état, qui cédèrent en partie sous l'impétuosité des bourrasques. La basse-cour même, malgré tout ce que l'on put imaginer, subit des pertes très sensibles. Chaque jour, la colonne du déficit s'allongeait sur le carnet de P'tit-Bonhomme. En outre, ce qu'il y avait à craindre, – et ce qui eût réduit la famille à une situation des plus critiques, – c'était que la maison d'habitation ne pût résister à tant de causes destructives. Sans cesse, M. Martin, Murdock et Sim travaillaient à la réparer, à la consolider extérieurement. Mais ces murs en pailis, ces chaumes que le vent déchire, il est toujours à redouter qu'ils ne s'affaissent au milieu du tourbillon des rafales.

Il y eut des journées entières, pendant lesquelles personne ne put mettre le pied au dehors. La route n'était plus praticable, et l'amas de neiges y dépassait la hauteur d'un homme. Au milieu de la cour, le petit sapin, planté à la naissance de Jenny, ne laissait plus voir que sa tête blanche de givre. Rien que pour permettre l'accès aux étables, il fallut ménager une tranchée

qu'il était nécessaire de désobstruer deux fois par vingt-quatre heures. Le transport des fourrages d'un bâtiment à l'autre ne s'opérait qu'au prix d'excessives difficultés.

Ge qui passait toute croyance, c'est que le froid ne perdait rien de son intensité, quoique la neige ne cessât de tomber en abondance. Il est vrai, ce n'était point une chute de légers flocons étoilés, mais une véritable averse de minces glaçons, projetés par les remous giratoires de la bourrasque. De là, un dépouillement complet de la frondaison des arbrisseaux et des arbres à feuilles persistantes.

Entre les rives de la Cashen un embâcle se forma, qui atteignit des proportions énormes. On eût dit d'un véritable ice-berg, et c'était à se demander si les crues ne produiraient pas de nouveaux sinistres, lorsque cette masse se liquéfierait aux premières chaleurs du printemps. Et, dans ce cas, comment M. Martin et ses fils parviendraient-ils à préserver les corps de bâtiments, si la rivière débordait jusqu'à la ferme ?

Quoi qu'il en soit, ils avaient à présent d'autres soins à prendre, – des précautions aussi pour l'entretien et la conservation du bétail. En effet, sous le fouet de l'ouragan, les chaumes des étables furent arrachés, et il y eut à les réparer d'urgence. Ce qui restait du troupeau de moutons, des vaches et des chevaux demeura sans abri à la rigueur de la température durant plusieurs jours, et quelques-uns de ces animaux périrent par le froid. On dut travailler à refaire les toitures, tant bien que mal, et cela au plus fort de la tourmente. Encore fallut-il sacrifier la partie antérieure des étables du côté de la route et les dépouiller de leur chaume afin d'en recouvrir l'autre portion.

La maison d'habitation où logeait la famille Mac Carthy ne fut pas davantage épargnée. Une nuit, l'étage mansardé s'effondra, et Sim, qui l'occupait, dut abandonner le grenier pour s'installer dans la salle du rez-de-chaussée. Et alors, le plafond menaçant de s'écrouler à son tour, il fut nécessaire de placer des madriers de champ, afin de l'étayer, tant le poids des neiges fatiguait les solives.

L'hiver s'avancait, et pourtant sans rien perdre de sa rigueur. Février fut aussi dur que janvier. La moyenne de la température se tint à vingt degrés centigrades au-dessous de zéro. On était dans la ferme comme des

naufragés abandonnés sur un rivage polaire, qui ne peuvent prévoir la fin de l'hivernage. Et, par surcroît, la débâcle menaçait-elle de provoquer des catastrophes plus redoutables encore par le débordement de la Cashen.

Disons toutefois, qu'au point de vue de la nourriture, il n'y avait pas lieu d'être inquiet. Viande et légumes n'étaient pas près de manquer. D'ailleurs, les bêtes abattues par le froid, vaches et moutons, faciles à conserver dans la glace, constituaient une abondante réserve. Puis, si la basse-cour était décimée, les porcs supportaient cette température sans en trop souffrir, et, rien que par eux, l'alimentation eût été assurée pour une longue période. Quant au chauffage, il suffirait chaque jour d'aller chercher sous la neige les branches brisées par les rafales afin d'économiser la tourbe qui commençait à s'épuiser.

Du reste, robustes et bien portants, endurcis de longue main, le père et les fils étaient faits aux épreuves de ces rudes climats. Pour ce qui est de notre jeune garçon, il montrait une vigueur extraordinaire. Jusqu'alors, les femmes, Martine et Kitty, tout en prenant leur part du travail commun, avaient résisté. – La petite Jenny, toujours tenue dans une chambre hermétiquement close, poussait comme une plante en serre chaude. Seule, Grand'mère était visiblement atteinte, malgré les soins dont on l'entourait. Et, en outre, ses souffrances physiques se doublaient de souffrances morales, à voir l'avenir des siens si compromis. C'était plus qu'elle ne pouvait supporter. Il y avait là un grave sujet d'inquiétude pour toute la famille.

En avril, la température normale reprit peu à peu son cours, en se relevant au-dessus de zéro. Néanmoins, le sol dut attendre les chaleurs de mai pour se dégager de sa couche de glace. Il était déjà tard, très tard en ce qui concernait les semailles. Peut-être les fourrages réussiraient-ils ? Quant aux grains, ils n'arriveraient certainement pas à maturité. Aussi, pensait-on, mieux valait ne point risquer inutilement les semences, et porter tous ses efforts sur la culture des légumes, dont la récolte pourrait avoir lieu à la fin d'octobre, et, plus spécialement celle des pommes de terre, – ce qui sauverait les campagnes des horreurs de la famine.

Mais, après la fusion des neiges, dans quel état trouverait-on le sol ? Gelé sans doute à cinq ou six pieds de profondeur. Ce ne serait plus une terre

friable, ce serait un humus dur comme le granit, et comment le soc de la charrue parviendrait-il à l'entamer ?

Il fallut remettre aux derniers jours de mai le commencement des labours. Il semblait que le soleil fût dépourvu de chaleur, tant la fonte des neiges s'opérait lentement, . et encore fut-elle retardée jusqu'en juin dans la partie montagneuse du comté.

La détermination de se borner à la culture des pommes de terre et de renoncer aux grains fut générale chez les cultivateurs. Ce qui allait se faire à la ferme de Kerwan se ferait aussi dans les autres fermes du domaine de Rockingham. La mesure s'étendit même, non seulement au comté de Kerry, mais à ceux de l'Ouest-Irlande, dans le Munster comme dans le Connaught et dans l'Ulster. Il n'y eut que la province de Leinster, dont le sol s'était plus rapidement débarrassé des glaces, où l'ensemencement put être tenté avec quelque espoir de succès.

Ce qui en résulta, c'est que les tenanciers, si péniblement éprouvés, durent se résigner à de prodigieux efforts pour préparer les champs dans des conditions favorables à la production des légumes. A la ferme de Kerwan, M. Martin et ses fils s'attelèrent à cette besogne d'autant plus rude que les animaux leur manquaient. Un seul cheval et l'âne accouplés, c'était tout ce dont ils pouvaient disposer pour la charrue, le rouleau ou la herse. Enfin, à force de travail pendant des journées de douze heures, ils parvinrent à planter une trentaine d'acres en pommes de terre, tout en craignant que ce travail ne fût compromis par la précocité du prochain hiver.

Alors apparut un autre désastre commun à toutes les contrées montagneuses de l'Irlande. A la fin de juin, le soleil répandit une ardeur excessive, et la fusion des neiges s'opéra par grandes masses sur les pentes. Peut-être la province du Munster, à cause des ramifications multiples de ses cours d'eau, fut-elle plus éprouvée que les autres. En ce qui concerne le comté de Kerry, cela prit les proportions d'un cataclysme. Les nombreuses rivières subirent des crues anormales qui provoquèrent d'immenses dégâts. Le pays fut largement inondé. Quantité de maisons, emportées par les torrents, laissèrent leurs habitants sans abri. Surpris par la soudaineté des crues, ces pauvres gens attendirent vainement des secours. Presque tout le

bétail périt, et, en même temps, les récoltes, préparées avec tant de peines, furent irrémédiablement perdues.

Dans le comté de Kerry, une partie du domaine de Rockingham disparut sous les eaux de la Cashen. Quinze jours durant, sur un rayon de deux à trois milles, les abords de la ferme se transformèrent en une sorte de lac, – lac traversé de courants furieux, qui entraînaient les arbres déracinés, les débris de cabanes, les toitures arrachées aux maisons voisines, toutes les épaves d'une vaste démolition, et aussi les cadavres d'animaux dont les paysans perdirent plusieurs centaines.

La crue s'étendit jusqu'aux hangars et aux étables de la ferme, ce qui amena leur destruction à peu près totale. Malgré les plus énergiques efforts, il fut impossible de sauver le reste des bestiaux, sauf quelques porcs. Si la maison d'habitation n'avait pas été surélevée, le flot l'eût atteinte aussi, car la crue ne s'arrêta qu'au niveau du rez-de-chaussée, qui, pendant une nuit, se trouva menacé par ces eaux tumultueuses.

Enfin, ce qui frappa le pays d'un dernier coup, le plus terrible, le plus désastreux, la récolte des pommes de terre fut entièrement anéantie au milieu de ces champs ravinés par les courants.

Jamais la famille Mac Carthy n'avait vu apparaître sur son seuil un si effrayant cortège de misères. Jamais l'avenir ne s'était présenté sous un aspect si lugubre pour le fermier irlandais. Faire face aux nécessités de la situation devenait impossible. L'existence de ces malheureux allait être remise en question. Quand on demanderait à M. Martin de s'acquitter envers l'État, envers les propriétaires du sol, que répondrait-il ?

En effet, elles sont lourdes, ces charges du tenancier. Qu'il reçoive la visite du collecteur des taxes ou la visite du régisseur des landlords, c'est toujours le plus clair de son bénéfice qui passe dans leur poche. Si les propriétaires fonciers ont à payer trois cent mille livres pour la propriété foncière et six cent mille livres pour la taxe des pauvres, les paysans sont encore plus écrasés par les impôts qui leur incombent personnellement, c'est-à-dire les redevances pour les routes, les ponts, la police, la justice, les prisons, les travaux publics, – total qui s'élève au taux énorme d'un million de livres sterling, rien que pour l'Irlande.

Satisfaire à toutes ces exigences fiscales, lorsque la récolte a été bonne, lorsque l'année a laissé quelques économies, en un mot, quand les circonstances ont été favorables ; cela est déjà très onéreux au fermier, puisqu'il lui reste encore à payer les fermages. Mais, lorsque le sol a été frappé de stérilité, quand la rudesse de l'hiver et les inondations ont achevé de ruiner un pays, alors que les spectres de l'éviction et de la famine se lèvent à son horizon, que faire ? Cela n'empêche pas le collecteur de se présenter à son heure, et, après sa visite, les dernières épargnes ont disparu. Ainsi arriva-t-il à Martin Mac Carthy.

Où étaient les heures de joie et de fête que P'tit-Bonhomme avait connues pendant les premiers temps de son séjour ? On ne travaillait plus, maintenant que le travail manquait. Durant ces longues journées, la famille, désespérée, chômeait autour de Grand'mère, qui dépérissait à vue d'œil.

Du reste, cette avalanche de désastres avait écrasé la plupart des districts du comté. Aussi, dès le début de l'hiver de 1881, avaient éclaté partout les menaces de « boycottage », c'est-à-dire la violence mise au service des grèves agraires, afin d'empêcher la location des terres ou leur mise en culture, – procédés inefficaces qui ruinent à la fois le fermier et le propriétaire. Ce n'est pas avec ces moyens que l'Irlande peut échapper aux exactions du régime féodal, ni amener la rétrocession du sol aux tenanciers dans une mesure équitable, ni abolir les funestes pratiques du landlordisme !

Néanmoins, l'agitation redoubla au milieu des paroisses frappées par tant de misères. Au premier rang, le comté de Kerry se signala par le retentissement de ses meetings et l'audace des agents de l'autonomie qui le parcoururent en déployant le drapeau de la land-league. L'année précédente, M. Parnell avait été nommé par trois circonscriptions.

Au profond effroi de sa femme et de sa mère, Murdock n'hésita pas à se lancer à corps perdu dans ce mouvement. Bravant le froid et la faim, rien ne put l'arrêter. Il courut de bourgade en bourgade afin de provoquer une entente générale au sujet du refus des fermages et pour empêcher la location des terres après l'éviction des fermiers. M. Martin et Sim auraient en vain essayé de le retenir. Et, d'ailleurs, eux-mêmes ne l'approuvaient-ils pas, étant donné que leurs efforts n'avaient abouti qu'au dernier dénuement, et

qu'ils se voyaient à la veille d'être chassés de la ferme de Kerwan, depuis si longtemps dans leur famille ?

Cependant l'administration, sachant que les cultivateurs seraient faciles à soulever après une année si ruineuse, avait pris ses précautions. Le lord lieutenant s'était hâté de donner des ordres en prévision d'une rébellion probable des nationalistes. Déjà les escouades de la « mounted constabulary » parcouraient les campagnes, avec mission de prêter main-forte aux huissiers et recors. Elles devaient également, si besoin était, dissiper les meetings par la force, et mettre en état d'arrestation les plus ardents de ces fanatiques signalés à la police irlandaise. Évidemment, Murdock serait bientôt de ceux-là, s'il ne l'était à cette heure. Que peuvent faire les Irlandais contre un système qui repose sur trente mille soldats campés – c'est le mot – en Irlande ?

On se figure les transes dans lesquelles vivait la famille Mac Carthy. Lorsque des pas résonnaient sur la route, Martine et Kitty devenaient toutes pâles : Grand'mère relevait la tête, puis, un instant après, la laissait retomber sur sa poitrine. Étaient-ce des gens de police qui se dirigeaient vers la ferme pour arrêter Murdock, et peut-être aussi son père et son frère ?.

Plus d'une fois, Martine avait supplié son fils aîné de se soustraire aux mesures dont les principaux membres de la ligue agraire étaient menacés. Il y avait eu des arrestations dans les villes : il y en aurait dans les campagnes. Mais où Murdock aurait-il pu se cacher ? Demander asile aux cavernes du littoral, chercher refuge sous le couvert des bois pendant ces hivers de l'Irlande, il n'y faut pas songer. D'ailleurs, Murdock ne voulait se séparer ni de sa femme ni de son enfant, et, en admettant qu'il fût parvenu à trouver quelque sécurité au milieu des comtés du nord, moins soumis à la surveillance de la police, les ressources lui auraient manqué pour y emmener Kitty, pour subvenir aux nécessités de l'existence. La caisse nationaliste, bien que ses revenus s'élevassent à deux millions, ne pouvait suffire au soulèvement contre le landlordisme.

Murdock demeurait donc à la ferme, quitte à s'enfuir, si les constables arrivaient pour y perquisitionner. Aussi surveillait-on les allées et venues

sur la route. P'tit-Bonhomme et Birk rôdaient aux alentours. Personne n'aurait pu s'approcher d'un demi-mille, sans être aussitôt signalé.

En outre, ce qui inquiétait bien autrement Murdock, c'était la prochaine visite du régisseur, chargé de toucher les fermages à l'échéance de Noël.

Jusqu'alors, Martin Mac Carthy avait toujours été en mesure de s'acquitter au moyen des produits de la ferme et des quelques économies réalisées sur les années précédentes. Une ou deux fois seulement, il avait demandé et obtenu, non sans peine, de courts délais afin de parfaire le montant des redevances. Mais, aujourd'hui, comment se fût-il procuré de l'argent, et qu'aurait-il cherché à vendre, puisqu'il ne lui restait plus rien, ni des bestiaux qui avaient péri, ni de son épargne que les taxes avaient dévorée ?

On n'a point oublié que le propriétaire du domaine de Rockingham était un lord d'origine anglaise, qui n'était jamais venu en Irlande. En admettant que ce lord eût été animé de bonnes intentions envers ses tenanciers, il ne les connaissait pas, il ne pouvait s'intéresser à eux, eux ne pouvaient recourir à lui. Dans l'espèce, le middleman, John Eldon, qui avait pris à son compte l'exploitation du domaine, habitait Dublin. Ses rapports avec les fermiers étaient peu fréquents, et il laissait à son régisseur le soin de faire les rentrées aux époques d'usage.

Ce régisseur, qui se présentait une fois l'an chez le fermier Mac Carthy, se nommait Harbert. Apre et dur, trop habitué, au spectacle des misères du paysan pour s'en émouvoir, c'était une sorte d'huissier, d'homme-saisie, d'homme-protêt, qu'aucune supplication n'avait jamais pu attendrir. On le savait impitoyable dans l'exercice de son métier. En parcourant les fermes du comté, il avait déjà donné la mesure de ce dont il était capable, – familles chassées sans merci de leurs froides demeures, délais refusés alors même qu'ils auraient permis de sauvegarder une situation. Porteur d'ordres formels, on eût dit que cet homme prenait plaisir à les appliquer dans toute leur rigueur. Hélas ! l'Irlande n'est-elle pas toujours ce pays, où l'on a osé proclamer autrefois cette abominable déclaration : « Ce n'est pas violer la loi que de tuer un Irlandais ! »

Aussi l'inquiétude était-elle extrême à Kerwan. La visite d'Harbert ne devait plus tarder. Cette dernière semaine de décembre, il l'employait

d'habitude à parcourir le domaine de Rockingham.

Le matin du 29 décembre, P'tit-Bonhomme, qui avait été le premier à l'apercevoir, accourut en toute hâte prévenir la famille réunie dans la salle du rez-de-chaussée.

Tous étaient là, le père, la mère, les fils, la bisaïeule et son arrière-petite-fille que Kitty tenait sur ses genoux.

Le régisseur repoussa la barrière, traversa la cour d'un pas déterminé, – le pas du maître, – ouvrit la porte de la salle, et, sans même ôter son chapeau, sans saluer d'un mot de bonjour, en homme qui se sent plus chez lui que ceux dont il envahit le domicile, il s'assit sur une chaise devant la table, tira quelques papiers de sa sacoche de cuir et dit d'un ton rude :

« C'est cent livres que j'ai à toucher pour l'année écoulée, Mac Carthy. Nous sommes d'accord, je suppose ?... »

– Oui, monsieur Harbert, répondit le fermier dont la voix tremblait légèrement. C'est bien cent livres... Mais je vous demanderai un délai... Vous m'avez quelquefois accordé...

– Un délai... des délais ! s'écria Harbert. Qu'est-ce que cela signifie ?... Je n'entends que ce refrain dans toutes les fermes !... Est-ce avec des délais que M. Eldon pourra s'acquitter envers lord Rockingham ?...

– L'année a été mauvaise pour tous, monsieur Harbert, et vous pouvez croire que notre ferme n'a pas été épargnée...

– Cela ne me regarde pas, Mac Carthy, et je ne puis vous accorder de délai. »

P'tit-Bonhomme, blotti dans un coin sombre, les bras croisés, l'œil grand ouvert, écoutait.

« Voyons, monsieur Harbert, reprit le fermier, soyez pitoyable au pauvre monde... Il ne s'agit que de nous donner un peu de temps... Voici la moitié de l'hiver qui est passée, et elle n'a pas été trop rigoureuse... Nous nous rattraperons à la saison prochaine... »

– Voulez-vous payer oui ou non, Mac Carthy ?

– Nous le voudrions, monsieur Harbert... écoutez-moi... je vous assure que cela nous est impossible...

– Impossible ! s'écria le régisseur. Eh bien, procurez-vous de l'argent en vendant...

– Nous l’avons fait, et ce qui nous restait a été détruit par l’inondation... On n’aurait pas cent shillings du mobilier...

– Et maintenant que vous ne serez même pas en état de commencer vos labours, s’écria le régisseur, vous comptez sur la prochaine récolte pour vous acquitter ?... Allons donc ! Est-ce que vous vous moquez de moi, Mac Carthy ?

– Non, monsieur Harbert, Dieu m’en préserve, mais, par pitié, ne nous ôtez pas ce dernier espoir ! »

Murdock et son frère, immobiles et muets, ne contenaient pas sans peine leur indignation, à voir le père se courber humblement devant cet homme.

En ce moment, Grand’mère, s’étant redressée à demi sur son fauteuil, dit d’une voix grave :

« Monsieur Harbert, j’ai soixante-dix-sept ans, et depuis soixante-dix-sept ans je suis dans cette ferme, que mon père dirigeait avant mon mari et mon fils. Jusqu’à ce jour, nous avons toujours payé nos fermages, et, pour la première fois que nous lui demandons une année de répit, je ne croirai jamais que lord Rockingham veuille nous en chasser...

– Il ne s’agit pas de lord Roékingham ! répondit brutalement Harbert. Il ne vous connaît même pas, lord Rockingham ! Mais M. John Eldon vous connaît... Il m’a donné des ordres formels, et si vous ne me payez pas, vous quitterez Kerwan...

– Quitter Kerwan ! s’écria Martine, pâle comme une morte.

– Dans les huit jours !

– Et où trouverons-nous un abri ?...

– Où vous voudrez ! »

P’tit-Bonhomme avait vu de bien tristes choses déjà, il avait subi lui-même d’affreuses misères... et pourtant, il lui semblait qu’il n’avait jamais assisté à rien de pareil. Ce n’était pas une scène de pleurs ni de cris, et elle n’en était que plus effrayante.

– Cependant Harbert s’était levé, et, avant de remettre les papiers dans la sacoche : –

« Encore une fois, voulez-vous payer ? demanda-t-il.

– Et avec quoi ?... »

C'était Murdock qui venait d'intervenir en jetant ces mots d'une voix éclatante.

« Oui !... avec quoi ?... » répéta-t-il, et il s'avança lentement vers le régisseur.

Harbert connaissait Murdock de longue date. Il n'ignorait pas qu'il était l'un des plus actifs partisans de la ligue contre le landlordisme, et, sans doute, la pensée lui vint que l'occasion était bonne d'en purger le pays. Aussi, ne croyant pas devoir le ménager, répondit-il ironiquement avec un haussement d'épaules :

« Avec quoi payer, demandez-vous ?... Ce n'est pas en allant courir les meetings, en se mêlant aux rebelles, en boycottant les propriétaires du sol... C'est en travaillant...

– – En travaillant ! dit Murdock, qui tendait ses mains durcies aux labours. Est-ce que ces mains-là n'ont pas travaillé ?... Est-ce que mon père, mes frères, ma mère, se sont croisés les bras depuis tant d'années dans cette ferme ?... Monsieur Harbert, ne dites pas ces choses-là, car je ne suis pas capable de les entendre... »

Murdock acheva sa phrase par un geste qui fit reculer le régisseur. Et alors, laissant sortir de son cœur tout ce que l'injustice sociale y avait amassé de colères, il le fit avec l'énergie que comporte la langue irlandaise, – cette langue dont on a pu dire : « Quand vous plaidez pour votre vie, plaidez en irlandais ! » Et, c'était bien pour sa vie, pour la vie de tous les siens, qu'il se laissait entraîner à de si terribles récriminations.

Puis, son cœur soulagé, il alla s'asseoir à l'écart.

Sim sentait l'indignation bouillonner en lui comme le feu dans une fournaise.

Martin Mac Carthy, la tête baissée, n'osait pas interrompre le silence accablant qui avait suivi les violentes paroles de Murdock.

D'autre part, Harbert ne cessait de regarder ces gens avec autant de mépris que d'arrogance.

Martine se leva, et s'adressant au régisseur :

« Monsieur, lui dit-elle, c'est moi qui viens vous implorer... vous demander un délai... Cela nous permettra de vous payer... quelques mois

seulement... et à force de travail... quand nous devrions mourir à la peine... Monsieur, je vous supplie... je vous prie à genoux... par pitié !... »

Et la malheureuse femme s'abaissait devant cet homme impitoyable, qui l'insultait rien que par son attitude.

« Assez, ma mère !... Trop... trop d'humiliation ! dit Murdock, qui obligea Martine à se – relever. Ce n'est pas par des prières que l'on répond à de tels misérables...

– Non, répliqua Harbert, et je n'ai que faire de tant de partager ! De l'argent... de l'argent à l'instant même, ou, avant huit jours, vous serez chassés...

– Avant huit jours, soit ! s'écria Murdock. Mais c'est vous, d'abord, que je vais jeter à la porte de cette maison, où nous sommes encore les maîtres... »

Et, se précipitant sur le régisseur, il le prit à bras-le-corps, il le poussa dans la cour.

« Qu'as-tu fait, mon fils... qu'as-tu fait ? dit Martine, tandis que les autres courbaient la tête.

– J'ai fait ce que tout Irlandais devrait faire, répondit Murdock, chasser les lords de l'Irlande, comme j'ai chassé leur agent de cette ferme ! »



XVI

ÉVICTION

Telle était la situation de la famille Mac Carthy au début de 1882. P'tit-Bonhomme venait d'accomplir sa dixième année. Vie courte, sans doute, si on ne l'évalue que par le temps écoulé, mais longue déjà par les épreuves. Il n'y comptait en tout que trois ans de bonheur, – ces trois ans qui avaient suivi son arrivée à la ferme.

Ainsi, la misère qu'il avait connue autrefois, venait de s'abattre sur les êtres qu'il chérissait le plus au monde, sur cette famille devenue la sienne. Le malheur allait brutalement rompre les liens qui rattachaient le frère, la mère, les enfants. Ils seraient contraints de se séparer, de se disperser, peut-être de quitter l'Irlande, puisqu'ils ne pouvaient plus vivre sur leur île natale. Durant ces dernières années, n'a-t-on pas procédé à l'éviction de trois millions et demi de fermiers, et ce qui était arrivé à tant d'autres ne leur arriverait-il pas ?

Dieu prenne pitié de ce pays ! La famine, c'est comme une épidémie, comme une guerre qui le ravage. Mêmes fléaux, mêmes conséquences.

On se souvient toujours de l'hiver 1740-41, où tant d'affamés succombèrent, et de cette année 1847, plus terrible encore, « l'année noire », qui fit décroître le nombre des habitants de près de cinq cent mille.

Lorsque les récoltes manquent, des villages entiers sont abandonnés. On peut entrer dans les fermes par la porte restée ouverte ; il n'y a plus personne. Les tenanciers ont été chassés impitoyablement. L'industrie agricole est frappée au cœur. Si cela provenait de ce que les blés, les seigles, les avoines, n'ont pas réussi, il serait peut-être possible d'attendre une

année meilleure. Mais, lorsqu'un hiver excessif et prolongé a tué la pomme de terre, l'habitant des campagnes n'a plus qu'à fuir vers la ville, à se réfugier dans les « work-houses », à moins qu'il ne préfère prendre le chemin des émigrants. Cette année-ci, nombre de cultivateurs allaient s'y résoudre. Beaucoup s'y étaient résignés déjà. C'est à la suite de pareils désastres qu'en certains comtés, la population a été réduite dans une proportion considérable. Autrefois, l'Irlande a compté, paraît-il, douze millions d'habitants, et, maintenant, il y a, rien qu'aux États-Unis d'Amérique, six à sept millions de colons d'origine irlandaise.

Émigrer, n'était-ce pas le sort auquel se verrait condamnée la famille de Martin Mac Carthy ? Oui, et à bref délai. Ni les récriminations de la ligue agraire, ni les meetings auxquels Murdock prenait part, ne pouvaient modifier cet état de choses. Les ressources du « poor-board » seraient insuffisantes en présence de tant de victimes à secourir. La caisse, alimentée par les associations des *home-rulers*, ne tarderait pas à être vide. Quant à un soulèvement contre les propriétaires du sol, aux pillages qui en eussent été la conséquence, le lord lieutenant était décidé à les réprimer par la force. On le voyait à la présence de nombreux agents répandus à travers les comtés suspects, autant dire les plus misérables.

Aussi eût-il été prudent que Murdock prît de sérieuses précautions, mais il s'y refusait. Brûlé de rage, fou de désespoir, il ne se possédait plus, il s'emportait en menaces, il poussait les paysans à la révolte. Son père et son frère, entraînés par son exemple, se compromettaient avec lui. Rien n'était capable de les retenir. P'tit-Bonhomme, craignant de voir apparaître la police, passait ses journées à veiller aux environs de la ferme.

Entre temps, on vivait sur les dernières ressources. Quelques meubles avaient été vendus afin de se procurer un peu d'argent. Et l'hiver qui devait durer encore plusieurs mois !... Comment subsister jusqu'au retour de la belle saison, et qu'attendre d'une année qui semblait être irrémédiablement compromise ?...

A ces inquiétudes pour le présent et pour l'avenir, s'adjoignait le chagrin causé par l'état de Grand'mère. La pauvre vieille femme s'affaiblissait de jour en jour. Usée par les à-coups de la vie, sa triste existence ne tarderait pas à finir. Elle ne quittait plus sa chambre, ni même son lit. Le plus

souvent P'tit-Bonhomme restait près d'elle. Elle aimait qu'il fût là, ayant entre les bras Jenny âgée de deux ans et demi, et qui lui souriait. Parfois, elle prenait l'enfant, répondait à son sourire... Et quelles désolantes pensées lui venaient en songeant à ce que serait l'avenir de cette fillette. Alors elle disait à P'tit-Bonhomme :

« Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?...

– Oui, Grand'mère.

– Tu ne l'abandonneras jamais ?...

– Jamais... jamais !

– Dieu fasse qu'elle soit plus heureuse que nous ne l'aurons été !... C'est ta filleule, ne l'oublie pas !... Tu seras un grand garçon, lorsqu'elle ne sera qu'une petite fille encore !... Un parrain, c'est comme un père... Si ses parents venaient à lui manquer.

– Non, Grand'mère, répondait P'tit-Bonhomme, n'ayez pas de ces idées-là !... On ne sera pas toujours dans le malheur... C'est quelques mois à passer... Votre santé se rétablira, et nous vous reverrons dans votre grand fauteuil, comme autrefois, pendant que Jenny jouera près de vous... »

Et, tandis que P'tit-Bonhomme parlait de la sorte, il sentait son cœur se gonfler, les larmes mouiller ses yeux, car il savait que Grand'mère était malade, bien malade. Pourtant, il avait la force de se contenir – devant elle du moins. S'il pleurait, : c'était dehors, alors que personne ne pouvait le voir.. Et puis, il craignait toujours de- se trouver en présence du régisseur Herbert, venant avec les recors chasser la famille de son unique abri.

Durant la première semaine de janvier, il y eut aggravation de son état chez la vieille femme. Quelques-syncope se produisirent coup sur coup, et l'une d'elles fut assez prolongée pour que l'on pût croire que c'était la fin.

Un médecin était venu, – le 6 – un D.M. de Tralee, un de ces praticiens charitables, qui ne refusent pas leurs services aux pauvres .gens, bien qu'ils n'en puissent tirer aucun profit. Il faisait alors une tournée à travers ces désolées campagnes, à cheval, à la façon du vieux temps. Comme il passait sur la route, P'tit-Bonhomme, qui le connaissait pour l'avoir déjà rencontré au chef-lieu du comté, le pria d'entrer à la ferme. Là, le médecin constata que les privations, jointes à l'âge et au chagrin qui dévorait la moribonde, rendaient une catastrophe imminente.

Cette situation, il n'était guère possible de la cacher à la famille. Ce n'étaient plus des mois que Grand'mère avait à vivre, pas même des semaines : c'étaient quelques jours seulement. Elle possédait toute sa raison, elle la conserverait jusqu'à la fin. Et une telle vitalité emplissait cette enveloppe de paysanne, elle avait tant d'endurance au mal, tant de résistance à la destruction, que la lutte contre la mort serait accompagnée sans doute d'une cruelle agonie. Enfin la défaillance surviendrait, la respiration s'arrêterait, le cœur cesserait de battre...

Avant de quitter la ferme, le médecin écrivit l'ordonnance d'une potion qui pourrait adoucir les derniers instants de Grand'mère. Puis il partit, laissant le désespoir dans cette maison où la charité l'avait conduit.

Aller à Tralee, faire préparer cette potion, la rapporter à la ferme, cela pouvait être l'affaire de vingt-quatre heures... Mais comment en payer le prix ?... Après l'argent épuisé pour acquitter les taxes, la famille ne vivait plus que de quelques légumes de la ferme, sans rien acheter. Il n'y avait pas un shilling dans les tiroirs. Plus rien à vendre, ni en meubles ni en vêtements... C'était la misère à sa plus noire limite.

P'tit-Bonhomme se souvint alors. Il lui restait toujours cette guinée que miss Anna Waston lui avait donnée au théâtre de Limerick. Pure plaisanterie de la comédienne ; mais lui qui avait pris au sérieux son rôle de Sib, regardait cet argent comme bien gagné. Aussi avait-il soigneusement renfermé ladite guinée dans sa caisse, nous voulons dire le pot de grès où il déposait ses cailloux... Et, à cette heure, pouvait-il espérer qu'ils seraient jamais transformés en pence ou en shillings ?

Personne à la ferme ne savait que P'tit-Bonhomme eût cette pièce d'or, et l'idée lui vint de l'employer à acheter la potion ordonnée pour Grand'mère. Ce serait un adoucissement apporté à ses souffrances, peut-être une prolongation de sa vie, et qui sait ? une amélioration dans son état... P'tit-Bonhomme voulait toujours espérer, bien qu'il n'y eût plus d'espoir.

Décidé à exécuter son projet, il s'abstint d'en rien dire. C'était son droit incontestable d'employer cet argent à l'usage qui lui convenait. Toutefois, il n'y avait pas de temps à perdre. Donc, afin de ne pas être vu, comptait-il partir dans la nuit. Une douzaine de milles pour se rendre à Tralee, une douzaine pour en revenir, cela ne laisse pas d'être un long trajet pour un

enfant, il n'y songea même pas. Quant à son absence, qui durerait au moins une journée, s'en apercevrait-on, puisqu'il avait l'habitude de se tenir dehors tout le temps qu'il ne consacrait pas à Grand'mère, surveillant les environs, observant la route sur un mille ou deux, guettant l'arrivée du régisseur accompagné de ses recors pour expulser la famille, ou du constable flanqué de ses agents pour arrêter Murdock ?

Le lendemain, 7 janvier, à deux heures du matin, P'tit-Bonhomme quitta la chambre, non sans avoir embrassé la vieille femme assoupie, que son baiser ne réveilla pas. Puis, sortant de la salle, il poussa la porte sans bruit, caressa Birk qui vint à sa rencontre et semblait dire : « Tu ne m'emmènes pas ? » Non ! il voulait le laisser à la ferme. Pendant son absence, le fidèle animal pourrait prévenir de toute approche suspecte. La cour traversée, la barrière ouverte, il se trouva seul sur le chemin de Tralee.

L'obscurité était profonde encore. Aux premiers jours de janvier, trois semaines après le solstice, par cette latitude comprise entre le cinquante-deuxième et le cinquante-troisième parallèle, le soleil ne se lève que très tard sur l'horizon du sud-ouest. A sept heures du matin, c'est à peine si les montagnes se colorent des naissantes lueurs de l'aube. P'tit-Bonhomme aurait donc la moitié du trajet à faire en pleine nuit ; il ne s'en effrayait pas.

Le temps était très clair, le froid très vif, bien qu'un thermomètre n'eût accusé qu'une douzaine de degrés au-dessous de zéro. Des milliers d'étoiles étoilaient le firmament. La route, toute blanche, filait à perte de vue comme éclairée par le rayonnement neigeux. Les pas y résonnaient avec une netteté sèche.

P'tit-Bonhomme, parti à deux heures du matin, espérait être de retour avant la nuit. D'après le calcul noté sur son carnet, il devait atteindre Tralee vers huit heures. Douze milles à faire en six heures, ce n'était pas pour embarrasser un garçon rompu à la fatigue qui possédait de bonnes jambes. A Tralee, il se reposerait deux heures, pendant lesquelles il mangerait un morceau de pain et de fromage et boirait une pinte de bière dans quelque cabaret. pour le prix de deux ou trois pence. Puis, muni de la potion, il se remettrait en route vers dix heures, de manière à être de retour dans l'après-midi.

Ce programme, bien combiné, serait suivi rigoureusement, s'il ne survenait aucun imprévu. Le chemin était facile, le temps favorable à une marche rapide. Il était heureux que le froid eût amené l'apaisement des troubles atmosphériques.

En effet, avec les rafales de l'ouest, sous les coups de lanière d'un chasse-neige, P'tit-Bonhomme n'aurait pu remonter contre le vent. Les circonstances le favorisaient et il en remercia la Providence.

Il est vrai, peut-être avait-il à redouter quelques mauvaises rencontres. – une bande de loups entre autres ? C'était là le vrai danger. Quoique l'hiver n'eût pas été extrêmement rigoureux, ces animaux emplissaient de leurs lugubres hurlements les forêts et les plaines du comté. P'tit-Bonhomme n'était pas sans y avoir songé. Aussi son cœur battait-il, lorsqu'il se trouva seul, en rase campagne, sur cet interminable chemin, où grimaçaient le squelette des arbres festonnés de givre.

Ce fut d'un bon pas, quoiqu'il n'eût pris aucun temps de repos, que notre jeune garçon enleva en deux heures les six premiers milles du parcours.

Il était alors quatre heures du matin. L'obscurité, très profonde cependant vers l'ouest, se piquait déjà de légères colorations, et les tardives étoiles commençaient à pâlir. Il s'en fallait de trois heures encore que le soleil eût débordé l'horizon.

P'tit-Bonhomme sentit alors le besoin de faire une halte d'une dizaine de minutes. Il vint s'asseoir sur une racine d'arbre, et, tirant de sa poche une grosse pomme de terre cuite sous la cendre, il la mangea avidement. Cela devait lui permettre d'attendre l'arrivée à Tralee. A quatre heures et quart, il reprit sa route.

Inutile de dire que P'tit-Bonhomme n'avait pas à craindre de s'égarer. Ce chemin de Ker-wanlau chef-lieu du comté, il le connaissait pour l'avoir souvent parcouru en carriole, lorsque Martin Mac Carthy l'emmenait au marché. C'était le bon temps alors, le temps où l'on était heureux... si loin maintenant !

La route était toujours déserte. Pas un piéton, – ce dont P'tit-Bonhomme n'avait cure, – mais pas une charrette allant vers Tralee et dans laquelle on n'eût pas refusé de lui donner place, ce qui lui aurait épargné de la fatigue.

Il ne devait donc compter que sur ses petites jambes, – petites, oui ! solides pourtant.

Enfin quatre milles furent encore franchis, peut-être un peu moins rapidement que les six premiers, et il n'en restait plus que deux à enlever.

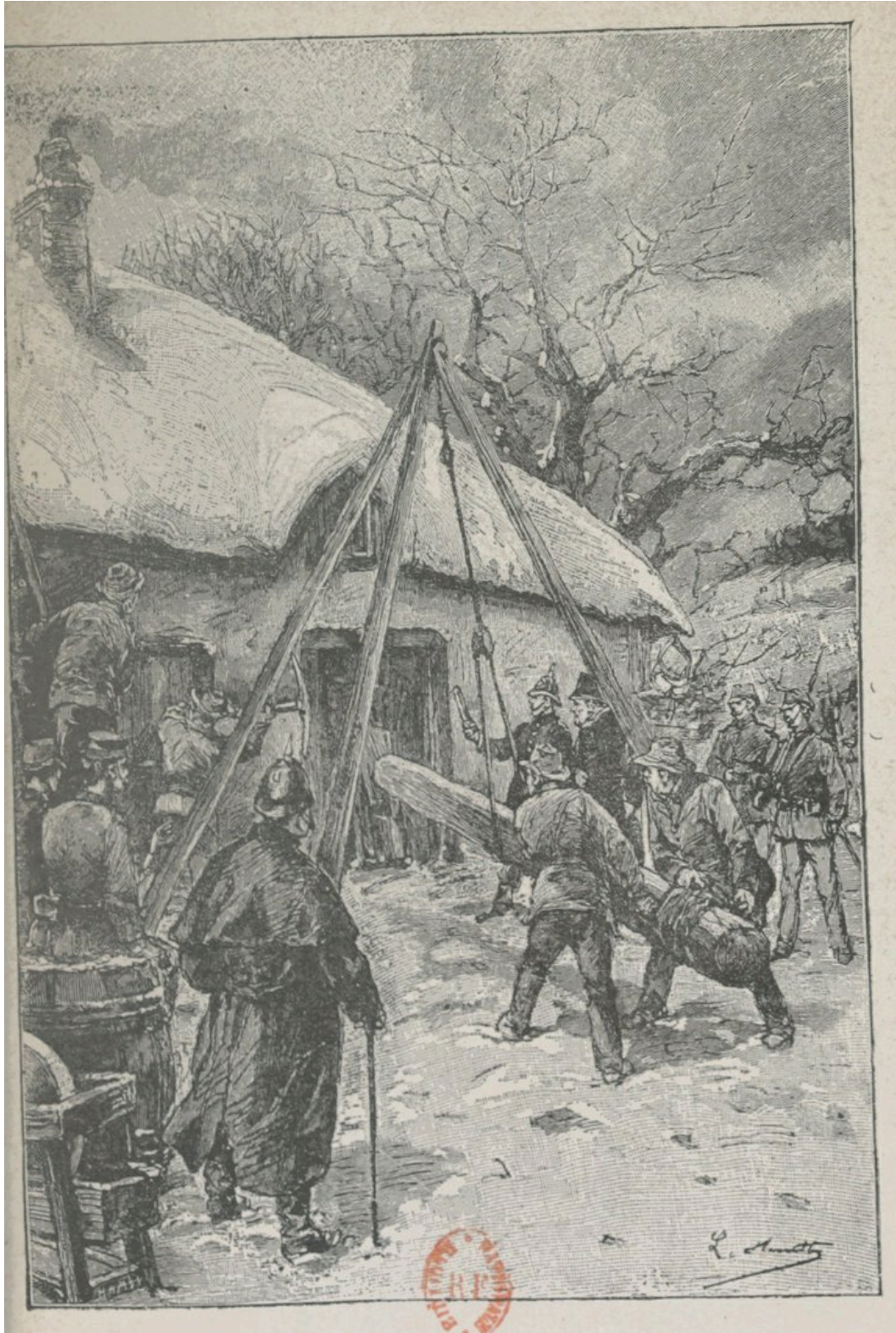
Il était alors sept heures et demie. Les dernières étoiles venaient de s'éteindre à l'horizon de l'ouest. L'aube mélancolique de ces hautes latitudes éclairait vaguement l'espace, en attendant que le soleil eût percé les brumes laineuses des basses zones. La vue commençait à s'étendre sur un large secteur.

En ce moment, un groupe d'hommes parut au sommet de la route, venant de Tralee.

La première pensée de P'tit-Bonhomme fut de ne pas se laisser apercevoir, et cependant qu'aurait-on pu dire à cet enfant ? Aussi, instinctivement, sans y réfléchir plus qu'il ne convenait, il courut se blottir derrière un buisson, de manière à pouvoir observer les gens qui se montraient.

C'étaient des agents de la police, au nombre d'une douzaine, accompagnés d'un constable. Depuis que le pays avait été mis en surveillance, il n'était pas rare de rencontrer ces escouades organisées par les ordres du lord lieutenant.

P'tit-Bonhomme n'aurait donc pas eu lieu



CE BÉLIER EXFONCE TOUT. (PAGE 337.)

VI

d'être surpris de cette rencontre. Mais un cri faillit lui échapper, quand il reconnut au milieu du groupe le régisseur Harbert, suivi de deux ou trois de ces recors qui sont d'habitude employés aux expulsions.

Quel pressentiment lui serra le cœur ! Était-ce à la ferme que le régisseur se rendait avec ses hommes ? Et cette escouade d'agents, allait-elle procéder à l'arrestation de Murdock ?

P'tit-Bonhomme ne voulut pas rester sur cette pensée. Dès que le groupe eut disparu, il sauta sur la route, courut tant que cela lui fut possible, et, vers huit heures et demie, il atteignait les premières maisons de Tralee.

Son soin fut d'abord de se rendre chez un pharmacien, où il attendit que la potion eût été composée selon l'ordonnance. Puis, pour en payer le prix, il présenta sa pièce d'or – toute sa fortune. Le pharmacien lui changea cette guinée, et comme c'était très cher, cette potion, il ne revint à l'acheteur qu'une quinzaine de shillings. Ce n'était pas le cas de marchander, n'est-ce pas ?.

Mais si P'tit-Bonhomme n'y songea point, puisqu'il s'agissait de Grand'mère, il se promit d'économiser sur son déjeuner. Au lieu de fromage et de bière, il se contenta d'une grosse tranche de pain qu'il dévora à belles dents, et d'un morceau de glace qu'il fit fondre entre ses lèvres. Un peu après dix heures, il avait quitté Tralee et repris le chemin de Kerwan.

En toute autre circonstance, à ce moment de la journée, la campagne eût présenté quelque animation. Les routes auraient été parcourues par des charrettes ou des jauntings-cars, transportant gens ou marchandises aux diverses bourgades du comté. On aurait senti palpiter la vie commerciale ou agricole. Hélas ! à la suite des désastres de l'année, la famine et la misère effroyable qu'elle engendre avaient dépeuplé la province. Combien de paysans s'étaient décidés à quitter le pays où ils ne pouvaient plus vivre ! Même en temps ordinaire, n'évalue-t-on pas à cent mille par an les Irlandais qui s'en vont dans le Nouveau-Monde, en Australie ou dans l'Afrique méridionale, chercher un coin de terre, où ils aient lieu d'espérer de ne pas être tués par la faim ? Et n'existe-t-il pas des compagnies d'émigration qui,

au prix de deux livres sterling, transportent les émigrants jusque sur les rivages du Sud-Amérique ?

Or, cette année-ci, c'était dans une proportion plus considérable que les contrées de l'Irlande occidentale avaient été abandonnées, et il semblait que ces routes, autrefois si vivantes, ne desservaient plus qu'un désert, ou, ce qui est plus désolant encore, un pays déserté.

P'tit-Bonhomme allait toujours d'un pas rapide. Il ne voulait pas s'apercevoir de la fatigue, et déployait une extraordinaire énergie. Il va sans dire qu'il lui avait été impossible de rejoindre l'escouade qui le devançait de deux ou trois heures. Toutefois, les traces de pas laissées sur la neige indiquaient que le constable et ses hommes, Harbert et ses recors, suivaient la route qui conduit à la ferme. Raison de plus pour que notre jeune garçon voulût se hâter d'y arriver, bien que ses jambes fussent raidies par une si longue traite. Il se refusa même une halte de quelques minutes, ainsi qu'il se l'était permise à l'aller. Il marcha, il marcha sans s'arrêter. Vers deux heures après midi, il ne se trouvait plus qu'à deux milles de Kerwan. Une demi-heure après se montrait l'ensemble des bâtiments au milieu de la vaste plaine où tout se confondait dans une immense blancheur.

Ce qui surprit tout d'abord P'tit-Bonhomme, ce fut de ne distinguer aucune fumée en l'air, et, pourtant, le foyer de la grande salle ne devait pas manquer de combustible.

De plus, un inexprimable sentiment de solitude et d'abandon semblait se dégager de cet endroit.

P'tit-Bonhomme pressa le pas, il fit un nouvel effort, il se mit à courir. Tombant et se relevant, il arriva devant la barrière qui fermait la cour.

Quel spectacle ! La barrière était brisée. La cour était piétinée en tous sens. Des bâtiments, des étables, des hangars, il ne restait que les quatre murs décoiffés de leur toiture. Le chaume avait été arraché. Il n'y avait plus une porte, plus un châssis aux fenêtres. Avait-on voulu rendre la maison inhabitable afin d'empêcher la famille d'y conserver un abri ?... Était-ce la ruine volontaire faite par la main de l'homme ?.

P'tit-Bonhomme demeura immobile. Ce qu'il éprouvait, c'était de l'épouvante. Il n'osait franchir la barrière de la cour... Il n'osait s'approcher de la maison...

Il s'y décida pourtant. Si le fermier ou l'un de ses enfants étaient encore là, il fallait le savoir...

P'tit-Bonhomme s'avança jusqu'à la porte. Il appela.

Personne ne lui répondit.

Alors il s'assit sur le seuil et se mit à pleurer.

Voici ce qui s'était passé pendant son absence.

Elles ne sont pas rares, dans les comtés de l'Irlande, ces abominables scènes d'éviction, à la suite desquelles, non seulement des fermes, des villages entiers ont été abandonnés de leurs habitants. Mais ces pauvres gens, chassés du logis où ils sont nés, où ils ont vécu, où ils espéraient mourir, peut-être voudraient-ils y revenir, en forcer les portes, y chercher un refuge qu'ils ne sauraient trouver autre part ?.

Eh bien ! le moyen de les en empêcher est très simple. Il faut rendre la maison inhabitable. On dresse un « battering-ram ». C'est une poutre qui se balance au bout d'une chaîne entre trois montants. Ce bélier enfonce tout. La maison est dépouillée de son toit, la cheminée est abattue, l'âtre démoli. On brise les portes, on descelle les fenêtres. Il ne reste plus que les murs... Et du moment que cette ruine est ouverte à toutes les rafales, que la pluie l'inonde, que la neige s'y entasse, que le landlord et ses agents soient rassurés : la famille ne pourra plus s'y blottir.

Après de telles exécutions si fréquentes, qui vont jusqu'à la férocité, comment s'étonner qu'il se soit amassé tant de haines dans le cœur du paysan irlandais !

– Et ici, à Kerwan, l'éviction avait été accompagnée de scènes plus effroyables encore.

En effet, la vengeance avait eu sa part dans cette œuvre d'inhumanité. Harbert, voulant faire payer à Murdock ses violences, ne s'était pas contenté de venir l'opérer avec ses recors pour le compte du middleman ; mais, sachant le fermier sous le coup de poursuites, il l'avait dénoncé, et les constables avaient reçu ordre de mettre la main sur lui.

Et d'abord, M. Martin, sa femme et ses enfants furent jetés dehors, pendant que les recors ravageaient l'intérieur du logis. On n'avait pas même respecté la vieille grand'mère. Arrachée de son lit, traînée au milieu de la

cour, elle avait pu se relever cependant pour maudire dans ses assassins les assassins de l'Irlande, et elle était retombée morte.

A ce moment, Murdock, qui aurait eu le temps de s'enfuir, s'était jeté sur ces misérables. Fou de colère, il brandissait une hache. Son père et son frère avaient voulu, comme lui, défendre leur famille. Les recors et les constables étaient en nombre, et force resta à la loi, si l'on peut couvrir de ce nom un pareil attentat contre tout ce qui est juste et humain.

La rébellion envers les agents de la police avait été manifeste, si bien que non seulement Murdock, mais M. Martin et Sim furent mis en état d'arrestation. Aussi, quoique depuis-1870, aucune éviction ne pût s'effectuer sans un dédommagement pour les fermiers expulsés, avaient-ils perdu le bénéfice de cette loi.

Ce n'était pas à la ferme qu'une sépulture chrétienne pouvait être donnée à l'aïeule. Il fallait la conduire vers un cimetière. On vit donc ses deux petits-fils la déposer sur un brancard et l'emporter, suivis de M. Martin, de Martine, de Kitty qui tenait son enfant entre ses bras, au milieu des constables et des recors..

Le funèbre cortège prit le chemin de Limerick. Imaginerait-on quelque chose de plus attristant, de plus lamentable, que ce cortège de toute une famille prisonnière, accompagnant le cadavre d'une pauvre vieille femme ?...

P'tit-Bonhomme, qui était parvenu à surmonter son épouvante, parcourait alors les chambres dévastées, où gisaient des débris de meubles, appelant toujours... et personne... personne !

Voilà donc en quel état il retrouvait cette maison où s'étaient passées les seules années heureuses de sa vie... cette maison à laquelle il s'était attaché par tant de liens, et qu'une suprême catastrophe venait d'anéantir !...

Il songea alors à son trésor, à ces cailloux qui marquaient le nombre de jours écoulés depuis son arrivée à Kerwan. Il chercha le pot de grès, où il les avait serrés. Il le trouva dans un coin, intact.

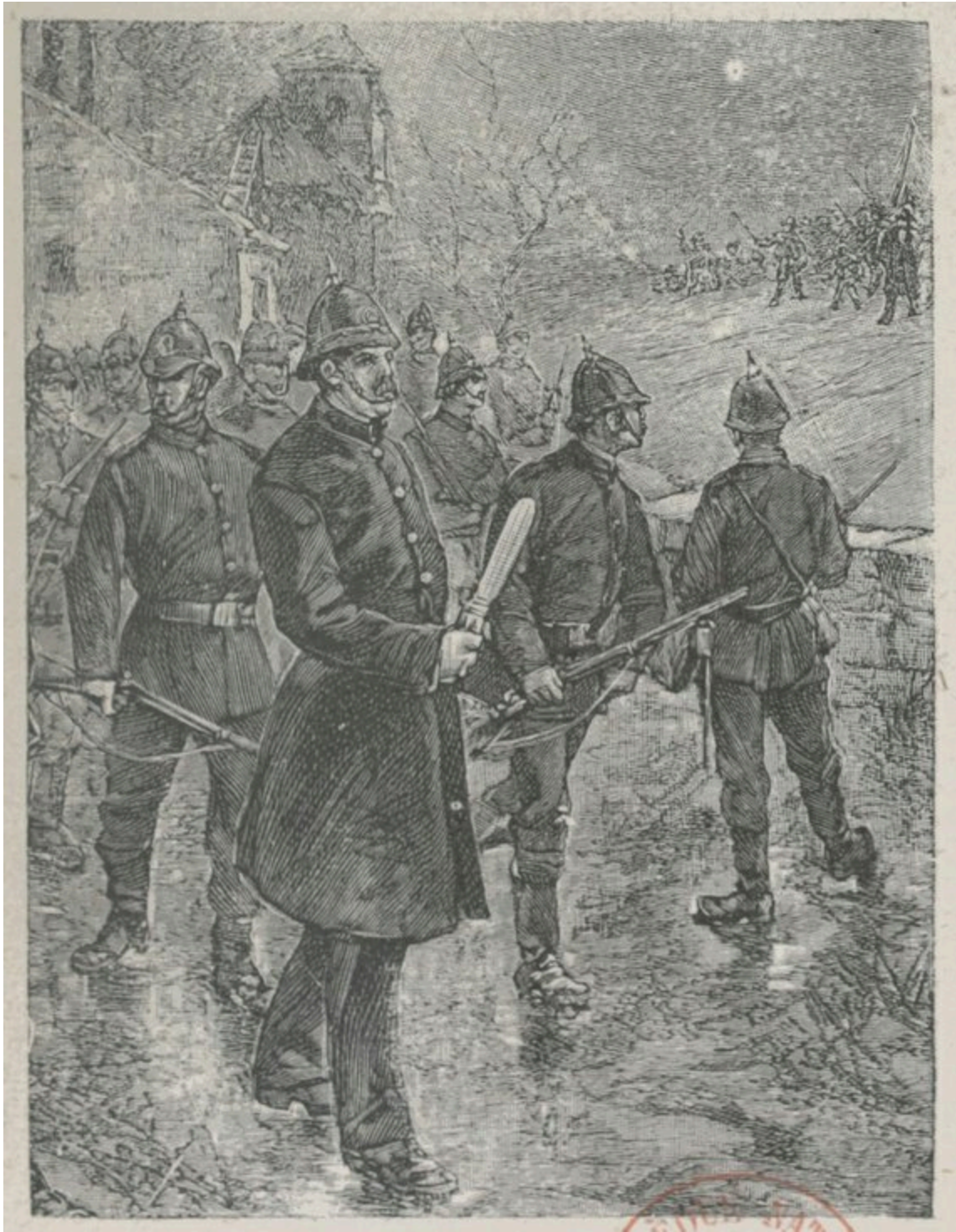
Ah ! ces cailloux ! P'tit-Bonhomme, assis sur la marche de la porte, voulut les compter : il y en avait quinze cent quarante.

Cela représentait les quatre ans et quatre-vingts jours – du 20 octobre 1877 au 7 janvier 1882 – vécus à la ferme.

Et, à présent, il fallait la quitter, il fallait essayer de rejoindre la famille qui avait été sienne...

Avant de partir, P'tit-Bonhomme alla faire un paquet de son linge qu'il retrouva au fond d'un tiroir à demi brisé. Étant revenu au milieu de la cour, il creusa un trou au pied du sapin planté à la naissance de sa filleule, il y déposa le pot de grès qui contenait ses cailloux.

Puis, après avoir jeté un dernier adieu à la maison en ruines, il s'élança sur la route noire déjà des ombres du crépuscule.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

VOLUMES IN-18, AVEC GRAVURES

Chaque volume : Broché, 3 fr. — Cartonné, tranches dorées, 4 fr.

Aldrich, Ecolier américain. — **Alone**, Autour d'un Lapin blanc. — **Aston (G.)**, Ami Kips. — **Audeval**, Famille Kagenet. — **Badin**, Jean Casteyras. — **Bénédict**, Madone de Guido Reni. — **Bentzon**, Yello. — **Pierre Casse-Cou**. — Contes de tous Pays. — **Bertrand (Alex.)**, Révolutions du globe. — **Biart (L.)**, Jeune Naturaliste. — Entre Frères et Sœurs. — **Monsieur Pinson**. — Frontière indienne. — **Secret de José**. — **Lucia Avila**. — Aventures de deux Enfants dans un parc. — **Blandy (S.)**, Petit Roi. — Fils de Veuve. — Épreuves de Norbert. — **Oncle Philibert**. — **Boissonnas (H.)**, Une Famille pendant la guerre 1870-71. — **Vaincu**. — **Bréhat (de)**, Petit Parisien. — Aventures de Charlot. — **Candèze**, Aventures d'un Grillon. — La Gillette. — **Périnette**. — **Cauvain**, Grand Vaincu. — **Chazel (P.)**, Chalet des Sapins. — **Clément (Ch.)**, Michel-Ange, Raphaël, etc. — **Dequet**, Histoire de mon Oncle. — **Desnoyers (L.)**, J. P. Choppart. — **Dupin de St-André**, Ce qu'on dit à la maison. — **Erckmann-Chatrian**, L'Invasion. — Madame Thérèse. — Histoire d'un Paysan, 4 vol. — **Faraday**, Histoire d'une Chandellette. — **Fath (G.)**, Drôle de Voyage. — **Font-Réaulx (de)**, Les Canaux. — **Foucou**, Histoire du Travail. — **Gennevraye**, Théâtre de Famille. — **Petite Louise**. — **Marchand d'allumettes**. — **Gouzy**, Voyage d'une Fillette au pays des Étoiles. — Promenade d'une Fillette autour d'un laboratoire. — **Grimard**, Histoire d'une Goutte de sève. — **Hirtz (Mlle)**, Méthode de coupe et de confection. — **Immermann**, Blonde Lisbeth. — **Laprade (de)**, Livre d'un Père. — **Laurie (A.)**, Vie de collégien en Angleterre. — Mémoires d'un Collégien. — Année de collégien à Paris. — Histoire d'un Ecolier hanovrien. — **Tito le Florentin**. — Autour d'un Lycée japonais. — **Bachelier de Séville**. — Mémoires d'un collégien russe. — **De New-York à Brest**. — Héritier de Robinson. — **Capitaine Trafalgar**. — Exilés de la Terre, 2 vol. — **Le Secret du Mage**. — **Lavallée**, Frontières de la France. — **Legouvé (E.)**, Les Pères et les Enfants, 2 v. — Nos Filles et nos Fils. — Art de la Lecture. — Une École de 16 ans. — **Lermont**, Jeunes Filles de Quatre-vingts. — **Lockroy (Mme)**, Contes à mes nièces. — **Macé (J.)**, Bouchée de pain. — **Serviteurs de estomac**. — Contes du petit Château. — **Arithmétique du grand-papa**. — **Maury**, Géographie physique. — **Le Monde où nous vivons**. — **Mayne-Rid**, William le Mousse. — **Chef au bracelet d'or**. — **Petit Loup de mer**. — **Jeunes Esclaves**. — **Chasseurs de girafes**. — **Naufrares de Bornéo**. — **Sœur perdue**. — **Planteurs de la Jamaïque**. — **Deux Filles du squatter**. — **Jeunes Voyageurs**. — **Robinsons de terre ferme**. — **Classes de chevelures**. — **Désert d'eau**. — **Les Jeunes Bo**. — **Montagne perdue**. — **Terre de feu**. — **Emigre du Transvaal**. — **Muller (E.)**, La Jeunesse. — **Hommes célèbres**. — **Morale en action par 33**. — **Animaux célèbres**. — **Nodier (Ch.)**, Choisis, 2 v. — **Noël (E.)**, Vie des Fleurs. — **P ville (De)**, Un habitant de la planète Mars. — **Kati-bonne (L.)**, Comédie enfantine. — **Her (E.)**, Histoire d'un Ruisseau. — **Histoire d'une M**. — **Renard**, Le Fond de la Mer. — **Roche aux mouettes**. — **Siebeck**, Hist. de l'Alsace. — **Silva (De)**, Livre de Maurice. — **Simonin**, Histoire de la Terre. — **Stahl (P.)**, Morale familière. — **Histoire d'un Ane et de**. — **jeunes Filles**. — **Famille Chester**. — **Patina d**. — **Premier voyage en mer**. — **Maroussin**. — **Histoires de mon Parrain**. — **Les quatre Peurs**. — **notre Général**. — **Les quatre Filles du Dr Mars**. — **Stahl et Lermont**, Jack et Jane. — **La pe**. — **Rose**, ses six tantes et ses sept cousins. — **St**. — **Muller**, Nouveau Robinson suisse. — **Tolst**. — **Enfance et Adolescence**. — **Tyndall**, Dans les Montagnes. — **Vadier**, Blanchette. — **Théâtre la Maison et à la Pension** (10 fascicules à 0 30 c). — **Vallery-Radot (R.)**, Volontaire d'un an. — **V**. — **Brussels**, Scènes de la Vie des Champs. — **Verne (J.)**, Capitaine Hatteras, 2 vol. — **Eufa**. — **du capitaine Grant**, 3 v. — **Autour de la Lune**, 3 Russes et 3 Anglais. — **5 Semaines en ballon**. — **De la Terre à la Lune**. — **Pays des Fourrures**. — **Tour du Monde en 80 jours**. — **30,000 lieues à**. — **les Mers**, 2 v. — **Voyage au centre de la Terre**. — **Ville flottante**. — **Docteur Ox**. — **Chancellor**. — **mystérieuse**, 3 v. — **Michel Strogoff**, 2 v. — **Ind**. — **Noires**. — **Hector Servadac**, 2 v. — **Capitaine de**. — **ans**, 2 v. — **500 millions de la Begum**. — **Tribu**. — **tions d'un Chinois**. — **Maison à vapeur**, 2 v. — **Jangada**, 2 v. — **Ecole des Robinsons**. — **Rav**. — **Vert**. — **Kéran le Tétu**, 2 v. — **Etoile du Sud**. — **Archipel en Feu**. — **Mathias Sandorf**, 3 v. — **Rob**. — **le Conquérant**. — **Billet de Loterie**. — **Nord con**. — **Sud**, 2 v. — **Chemin de France**. — **Deux ans**. — **Vacances**, 2 v. — **Famille Sans-Nom**, 2 v. — **S**. — **dessus dessous**. — **César Cascabel**, 2 v. — **Mist**. — **Branican**, 2 v. — **Château des Carpathes**. — **Claud**. — **Bombarnac**. — **Premiers Explorateurs**, 2 v. — **Grand**. — **Navigateurs**, 2 v. — **Voyageurs du xix^e siècle**. — **Verne et Laurie**, Epave du Cynthia. — **Zurcher et Margollé**, Histoire de la Navigation. — **Le Monde sous-marin**.

VOLUMES IN-18, SANS GRAVURES

Chaque volume : Broché, 3 fr. — Cartonné, tranches dorées, 4 fr.

Andersen, Nouveaux Contes suédois. — **Bertrand (J.)**, Fondateurs de l'Astronomie. — **Bou-chet (Eugène)**, Précis des Littératures étrangères. — **Brachet**, Grammaire historique (couronné). — **Dubail**, Cours classique de Géographie. — **Durac**. — **(Hip.)**, Grands Poètes. — **Grands Prosateurs**. — **Egger**, Histoire du Livre. — **Franklin (J.)**, Vie des Animaux, 6 vol. — **Gramont (Cle de)**, Vers français et Prosodie. — **Gratiolet (P.)**, Physiologie. — **Hippeau (Mme)**, Economie domestique. — **Hugo (V.)**, Les Enfants. — **Lavallée (Th.)**, Histoire de Turquie, 2 v. — **Legouvé (E.)**, Conférences pa-

risiennes. — **Lecture en action**. — **Macaula**. — **Histoire et Critique**. — **Mickiewicz (Adam)**. — **Histoire populaire de la Pologne**. — **Ordianit**. — **Rhétorique nouvelle**. — **Roulin (F.)**, Histoire turelle. — **Sayous**, Conseils à une Mère. — **St**. — **vensen**, L'île au Trésor. — **Susanne**, Hist. de Cavalerie, 3 v. — **Hist. de l'Artillerie**. — **Thiet**. — **Hist. de Law**. — **Petit (A.)**, Gramm. de la Po-tuation. — **Gramm. de la Lecture à haute voix**. — **Wentworth-Higginson**, Histoire des États Unis.

VOLUMES IN-18 — PRIX DIVERS

Brachet, Dictionnaire étymologique, 8 fr. — **Dubail**, Géographie de l'Alsace-Lorraine, 4 fr. — **Grimard Ed.**, Botanique à la campagne, 4 fr. —

Legouvé (E.), Petit Traité de Lecture, 1 fr. — **Macé**, Théâtre du petit Château, 2 fr. — **Rey (L.-A)**, Monde des Microbes, 4 fr.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***P'tit-bonhomme, par Jules
Verne. 1re partie [: Les
Premiers pas. 2e partie :
Dernières étapes]. Illustrations
de L. Benett***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6524628b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Abréviation familière du nom de Cécily.

2 Opinion commune aux Irlandais, qui, cependant, firent exception pour M. Parnell, quand ce « roi non couronné de l'Irlande », comme on disait, dirigea, quelques années plus tard (1879) la célèbre « National Land League », fondée pour la réforme agraire.

3 Telle fut la famine de 1740-1741, qui causa la mort de 400 000 Irlandais ; telle celle de 1847, qui en fit périr un demi-million, et contraignit un nombre égal d'habitants à émigrer au Nouveau-Monde.

4 Les tourbières en Irlande, bogs rouges ou bogs noirs, occupent plus de douze mille kilomètres carrés, soit le septième de l'île, et, sur une épaisseur moyenne de huit mètres, comprennent quatre-vingt-seize millions de mètres cubes.

5 C'est depuis 1870, que les fermiers ne peuvent plus être expulsés sans recevoir une indemnité pour les améliorations qu'ils ont faites au sol.

Table des matières

1. Page de titre
2. P'TIT-BONHOMME LES PREMIERS PAS
 1. I - AU FOND DU CONNAUGHT
 2. II - MARIONNETTES ROYALES
 3. III - RAGGED-SCHOOL
 4. IV - L'ENTERREMENT D'UNE MOUETTE
 5. V - ENCORE LA RAGGED-SCHOOL
 6. VI - LIMERICK
 7. VII - SITUATION COMPROMISE
 8. VIII - LA FERME DE KERWAN
 9. IX - LA FERME DE KERWAN (Suite).
 10. X - CE QUI S'EST PASSÉ AU DONEGAL
 11. XI - PRIME A GAGNER
 12. XII - LE RETOUR
 13. XIII - DOUBLE BAPTÊME
 14. XIV - ET IL N'AVAIT PAS ENCORE NEUF ANS
 15. XV - MAUVAISE ANNÉE
 16. XVI - ÉVICTION
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique